



VUE DE JOHANNESBURG.

L'ELDORADO AFRICAÎN

SUITE ET FIN

V

LA VILLE DE L'OR



PRÉTORIA est la capitale du vieux Transvaal, — on va vite en Afrique, — Johannesburg est la capitale du nouveau Transvaal. Vous chercherez inutilement cette ville, — une grande ville, — sur les cartes avant 1888. Il y a douze ans, il n'y avait pas une seule maison sur la place qu'elle occupe. Voilà qui est trouvé pour faire pâlir de jalousie ces excellents Yankees. Chicago n'est plus dans Chicago, elle est toute en Afrique. Cent mille habitants aujourd'hui, deux cent mille demain; un climat idéal, du reste.

Donc, en 1884, un nommé Harry Struben découvre le *banket*. Peut-être ignorez-vous, chères lectrices, ce mot qui revient toujours dans une conversation au Transvaal.

Eh bien! le *banket* aurifère se compose de couches de conglomerats qui ressemblent à un gâteau d'amandes; les amandes sont des cailloux que l'on trouve entre des grès et des quartz, et ces cailloux sont mélangés avec de l'or.

Le sol où on le trouve s'appelle le *witwatersrand* et par abréviation le *rand*. Cela veut dire « Rangée de l'Eau Blanche » et désigne la ligne de partage des eaux du Transvaal, le Vaal et le Limpopo.

A la suite des frères Struben, on vit accourir les premiers prospecteurs ou chercheurs d'or. Ce sont eux qui ont donné leurs noms aux mines : Bantjes, le colonel Ferreira, J.-B. Robinson, Geldenhuis, etc. Qu'est-ce que valait là, avant eux, une ferme? — Quelques centaines de francs seulement. Aujourd'hui, l'emplacement de cette ferme vaudrait des millions, parce qu'elle est sur la terre de l'or.

Il a fallu naturellement une ville pour loger tout ce monde et tous ceux qui sont accourus après eux; une ville a surgi, bâtie par un certain Johannes Rissik; mais quelle architecture bizarre!

Au premier plan, des baraques basses en tôle ondulée, fixée sur des charpentes; c'est toujours ainsi qu'on commence à bâtir, et à Prétoria, comme

dans tout le Transvaal, la tôle joue un grand rôle et a rendu bien des services; mais à mesure qu'on avance vers le centre, les rues se dessinent largement, coupées à angles droits et bordées de grandes maisons en pierres et en briques.

A quoi cela ressemble-t-il? Avec un peu d'imagination, à Prague, à Nuremberg, à Moscou. Hélas! la patine des siècles manque, et l'histoire et les souvenirs et la patrie!

Quelle débauche de style, si cela peut s'appeler un style! Des tours, des tourelles, des coupoles, des moucharabiés — beaucoup de *windows* et de moucharabiés, — du gothique et de la Renaissance, des pleins cintres et des ogives, des entrées monumentales, bordées de moulures de pierre, de logettes et de balcons, des pignons triangulaires et des constructions turques et hindous.

Où sommes-nous? où sommes-nous? c'est ce que l'on se demande, tout effaré, surtout quand on arrive de Paris, le pays de l'art et du bon goût par excellence.

Dame! vous êtes dans un pays étrange et riche, à coup sûr. Tenez, passez ce bout de rue, fermé par des chaînes, pour que les voitures n'y entrent pas; — elles marcheraient sur tant de pieds! — c'est *Between the Chains*; et cela conduit à la Place du Marché (*Market Square*); oh! tous les noms sont anglais, ici; tout est anglais; et vous êtes à la Petite Bourse; si vous y venez à quatre ou cinq heures du soir, vous aurez un beau spectacle: celui des acheteurs et des vendeurs suspendus au câble télégraphique qui leur apporte les nouvelles de Londres et de Paris. Ici, on fait et défait les fortunes, et, quand le câble se rompt, c'est une désolation sans pareille.

Au sud de la ville, on trouve des couches aurifères sur une longueur de quarante à cinquante kilomètres, et, dans la ville même, sur une étendue de six kilomètres, vous avez, de l'est à l'ouest, les fameuses mines aux noms si connus: la *Village Main-Reef*, — une des meilleures, — la *Jubilee*, la *Ferreira*, — une des plus riches, et dont les actions sont les plus chères, — la *Robinson*, — une des mieux organisées, des mieux outillées et des mieux pourvues de capitaux, — la *Bonanza*, le *Crown-Reef*, — encore une excellente.

Et vous savez, rien de l'aspect de nos grandes usines d'Europe, comme on pourrait le croire; point de torrents de fumée noire, point de wagons qui circulent, point d'agitation; mais des hangars en tôle blanche, des charpentes en bois neuf, un terrain rouge et poussiéreux, à cause de l'oxyde de fer qui accompagne l'or dans le minerai, des chevalements de puits, quelques hautes cheminées, en tôle noire, quelques pièces d'eau bordées de résidus, blancs ou jaunes; voilà l'aspect des fameuses mines.

Il y a huit ou dix ans environ, de 1889 à 1891, les premières fouilles, faites avec des moyens rudimentaires, avaient mangé beaucoup d'argent

sans amener de grands résultats. Il fallait trouver la veine! on n'y arrivait pas. De là le *krach*, amené aussi, du reste, par la spéculation; mais, lorsque des compagnies furent constituées avec des capitaux sérieux, et quand l'exploitation eut lieu avec des machines perfectionnées, on s'aperçut que les dépôts aurifères étaient d'une richesse inouïe et bien supérieures aux mines de Californie.

Quelques chiffres empruntés à l'ouvrage publié par M. Albert Bordeaux, ingénieur des mines: *Les Mines de l'Afrique du Sud*, vont nous en convaincre: M. Bordeaux a fait un séjour de trois ans au Transvaal et dans la Rhodésie.

Il prévoit que la section centrale du Rand, qui est la plus riche, pourra être exploitée avec succès jusqu'à des profondeurs de douze cents à quinze cents mètres. La quantité d'or à extraire dans ce Rand central serait supérieure à quinze milliards, avec 7,500 pilons fonctionnant pendant trente ans.

Un *claim* est une propriété individuelle ou une concession de 47 mètres sur 125, sur laquelle, primitivement, d'après la loi, chaque laveur d'or devait travailler personnellement, mais qui a bientôt été remplacée par des compagnies, lesquelles n'exploitent plus que 150 à 200 *claims*, à la fois, au moins.

Un *reef* est une couche de conglomérat remarquable par sa continuité, sa régularité, sa richesse. Ce sont là deux termes qui reviennent sans cesse dans le langage des mines. Or, M. Bordeaux a étudié, à fond, les plus importantes des mines de l'Afrique australe, la *Simmer and Jack*, qui comprend 868 *claims*, et exploite trois *reefs*.

Chacun de ces *claims* a fourni, jusqu'à présent, à peu près 31,000 tonnes au broyage. L'auteur prévoit, pour cette mine, une durée de trente ans, avec un broyage de 500,000 tonnes par an. Dès 1896, on avait obtenu plus de 43 shillings (1 fr. 25 le shilling) par tonne, laissant un bénéfice d'au moins 16 shillings.

Les directeurs de mines, là-bas, affirment que le Rand produira, dans quelques années, autant d'or que le monde entier; 26 millions de livres sterling, ou 650 millions de francs.

Dans les cinq premières années de l'exploitation, la production s'est élevée à 2,429,694 onces d'or, représentant 212 millions de francs; on voit que les assertions des ingénieurs ne sont point trop hasardées.

Les différentes compagnies minières qui opèrent sur le Rand emploient quatre mille travailleurs blancs et trente-cinq mille indigènes, et, en 1892 déjà, elles ont pu distribuer 812,864 livres sterling de dividendes. (La livre sterling vaut, on le sait, 25 francs.)

Les Boërs sont navrés qu'on ait trouvé de l'or dans leur pays, et en de telles proportions. Eux ne pensent qu'à l'agriculture, et ils savent que leur pays ne peut plus être uniquement à eux désormais, vu la poussée de l'or.

Que les *Uitlanders*, ou étrangers, n'aillent donc point se plaindre, comme ils l'ont fait une fois, à l'oncle Paul, de la baisse des actions minières. Il les recevra mal.

En cette circonstance, il leur conta une apologue : « J'avais autrefois un singe que j'aimais beaucoup. Un jour, j'allai me promener dans la forêt avec lui, et, comme il faisait froid, je fis du feu. Le singe, en se chauffant, se brûla la queue; alors, il se jeta sur moi et me mordit. Je lui tins ce discours : « Mon petit ami, j'ai fait du feu pour nous chauffer; tu t'es brûlé la queue; est-ce que c'est ma faute? Tu as bien tort de m'en vouloir pour cela. »

Mais les singes ne comprennent pas toujours.

VI

UNE NOUVELLE GOLGONDE

C'est Kimberley, la ville des diamants, aussi une ville en tôle et en fer blanc. Quoiqu'elle fasse partie du Griqualand, et n'appartienne point au Transvaal ni à l'État libre d'Orange, dont elle est toute voisine, mais à la colonie du Cap, nous ne serions point complets dans ce travail si nous ne la mentionnions pas.

C'était un peu avant 1870. Un chasseur, nommé O'Reilly, passait un jour devant une ferme située entre le Val et l'Orange, quand il remarqua un enfant qui jouait avec des pierres dont une brillait comme du cristal. Il acheta la pierre aux parents de l'enfant, qui lui affirmèrent qu'on en rencontrait de semblables le long de la rivière voisine. O'Reilly fit examiner la pierre. C'était un diamant d'une valeur de douze mille francs. Plus tard, un Hollandais trouvait une autre pierre pareille, mais fort grosse, aux mains d'un sauvage Hottentot; il la lui paya dix mille francs, et la revendit pour deux cent cinquante mille. On l'estima jusqu'à treize cent soixante-quinze mille francs. C'est « l'Étoile de l'Afrique australe »; elle pèse quarante-six carats et demi, et appartient à la comtesse de Dudley.

On se rua alors sur les rives du Vaal, mais bientôt on découvrait des diamants sur les terrains de trois fermes appartenant à des colons nommés Du Toit, Bultfontein et De Beers. Dès lors, Kimberley était fondée, et on y pratiqua les fouilles sèches.

De Beers avait vendu sa ferme cent cinquante mille francs à un individu qui la revendit au gouvernement du Cap pour deux millions et demi. La mine pratiquée à cet endroit a donné déjà plus de huit cents millions.

De 1871 à 1897, on a extrait environ soixante millions de carats; ce qui représente près de deux milliards.

Les quatre mines de Kimberley sont des gouf-

fres énormes, à ciel ouvert, d'un diamètre de 400 mètres et d'une profondeur de 160 mètres. L'aspect en est saisissant.

Ce sont des Cafres qui sont employés pour l'extraction; ils ne recherchent pas les veines; il n'y en a point; ils travaillent à même dans le massif et arrachent facilement le *bleu*, nom donné à la gangue diamantifère, à cause de sa couleur.

Mais ils voleront, dira-t-on? La tentation doit être bien forte, par moments? Non, on a tout prévu et, pour empêcher toute soustraction, on a parqué les noirs dans des logements ou *compounds*, dont ils ne sortent que pour aller travailler.

Quant aux manipulations, elles sont opérées par sept cents *convicts*, presque tous *condamnés pour vol*!

VII

LA CAPITALE DE L'ORANGE. LE PRÉSIDENT STEIJN

C'est Bloemfontein. Une ville hollandaise celle-ci. Plus de tôle; de la pierre et de la brique. Trois mille habitants, quinze cents Cafres parqués dans un faubourg. Une petite citadelle défendue par deux pièces de canon et quarante-huit artilleurs. C'est là toute l'armée permanente! mais il ne faut pas s'y fier; comme aux États-Unis, il n'y a pas de soldats et tout le monde est soldat.

Un temple grec, qui a coûté un million, abrite le Volksraad ou la Chambre des députés; la salle est immense et sert à cinquante-six élus seulement; des drapeaux blanc et orange, couleurs de l'État libre, la décorent. Le drapeau du Transvaal, lui, a les couleurs hollandaises traversées d'une raie verte.

Le président de la République est élu pour cinq ans et peut être réélu, les députés sont élus pour quatre et reçoivent vingt-cinq francs par jour, pendant la session.

On sait que le président Krüger est un gros homme de soixante-quinze ans environ, à la puissante carrure, à la figure de marin et affectant plutôt des allures un peu rudes et dépourvues d'éducation raffinée. A l'encontre de cela, le président Steijn, de l'Orange, est un jeune homme très bien élevé. Il est né en 1857, à Winburg, près de la capitale; son père était un fermier et sa mère la fille d'un grand chef boër, Wessels.

Steijn est allé en Europe, à dix-neuf ans, et a étudié le droit et la philosophie en Angleterre et en Hollande. A son retour, il exerça les fonctions d'avocat et fut nommé juge. En 1896, il fut élevé à la première magistrature.

On raconte sur sa grand'mère l'histoire suivante :

Celle-ci voyageait avec son mari dans un chariot traîné par onze bœufs, à la mode du pays. Le chariot était chargé de poudre et le gouverne-

ment anglais en avait interdit l'importation dans l'Etat d'Orange.

Tout à coup, on signale dans le lointain une escouade de soldats anglais. Madame Wessels ne perd pas la tête ; elle conseille à son mari de faire décharger les sacs de poudre et de les mettre en tas ; puis, elle s'assied dessus, les couvrant de ses jupes.

Les soldats arrivent, perquisitionnent dans le chariot et, ne trouvant rien, sont tout heureux d'accepter le repas qu'on leur offre, puis ils s'éloignent. Le tour était joué, grâce à la présence d'esprit de l'ardente patriote.

VIII

UN MOT SUR LE NATAL

C'est un paradis, où l'hiver est inconnu et où le sol se prête à toutes les cultures : le coton, le café, le thé, le tabac, qui appartiennent plutôt aux climats du tropique ; le froment, l'orge, l'avoine et les légumes d'Europe.

Quand les Boërs eurent franchi le *Drakenberg*, « la montagne du Dragon », ils trouvèrent là un pays admirable pour leurs cultures ; des pâturages, des rivières limpides et au bout l'Océan qui les mettait en relation avec le reste du monde.

Que de luttres à soutenir pour conquérir cette terre de Chanaan, cette terre promise ! Semblables aux Philistins et aux Amalécites d'autrefois, les Zoulous veillaient. Adversaires redoutables qui, dans un jour de deuil, massacrèrent le grand convoi conduit par Pieter Retief, qui a donné son nom à la ville de Pieter-Maritzburg, la capitale. Malgré les efforts et le sang répandu, les Boërs ne purent rester indépendants. Le gouvernement du Cap les considérait comme sujets anglais quoi qu'ils émigrèrent ; il annexa le Natal en 1843.



Les Boërs repassèrent le *Drakenberg* pour venir se fixer dans l'Orange et au Transvaal et le Natal, depuis cette époque, est devenu presque exclusivement anglais, avec un port délicieux, Durban.

C'est de Pieter-Maritzburg que le jeune prince impérial, Louis-Napoléon, partit pour cette expédition contre les Zoulous où il devait trouver la mort ; c'est aussi dans cette ville que l'impératrice Eugénie vint rechercher les souvenirs derniers de son malheureux enfant.

La troisième ville de la colonie est Ladysmith, illustrée par les derniers événements. La ville se trouve sur une des terrasses les plus élevées du Natal, à mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Voilà un pays qui ressemble au Mexique : des terrasses étagées et une chaleur variée selon les altitudes.

Elle n'a rien de bien intéressant, cette ville de Ladysmith, mais ses environs sont délicieux et pittoresques. Quelques-unes de nos lectrices ont-elles été en Belgique, dans le Luxembourg, à Bouillon ? Leur est-il arrivé de suivre les rives de cette romantique rivière de la Semoy, vers la *Halte du Diable* ou la *Roche du Tenda* ? Elles connaissent alors le Natal et tous les endroits qui retentissent aujourd'hui des échos du canon et de la fusillade.

Hélas ! le doux nom de Natal évoquerait des idées moins sombres. Il fut découvert pour la première fois par Vasco de Gama, le jour de Noël de l'an de grâce 1497, et

Natal est tout simplement le mot portugais qui veut dire « Noël ».

Et Noël, que veut dire Noël, si ce n'est « Gloire à Dieu et paix aux hommes ! » ?

CHARLES DE VITIS.

FIN

LA DOULEUR

*Dieu lui-même a respect de la souffrance humaine ;
Réelle est la douleur si la cause en est vaine.*

Qu'importe par qui nous souffrons !

La fleur du bien grandit sur les âpres collines.

L'homme qui sait porter sa couronne d'épines

Devient un dieu sous les affronts.

*Ne maudis point, ami, ta suprême torture ;
Respecte la douleur ; la douleur nous épure.*

Laissons le blasphème à l'orgueil.

Le fleuve de la vie aux ondes limoneuses,

Pour rejaillir au ciel en gerbes lumineuses,

Doit se briser contre un écueil.

AUG. LACAUSSE.



CONSEIL

La manière de lire.



N pourrait assimiler la manière de lire à la manière de manger. Il faut éviter, dans l'un et l'autre cas, ce qui est malsain, indigeste; — il faut se garder de la voracité, de la précipitation, et, enfin, il faut observer certaines règles concernant la digestion ou l'assimilation.

Je ne vous parle pas des livres mauvais qui équivalent à une nourriture malsaine, et qui sont un poison pour l'âme et l'esprit. Les livres indigestes sont ceux qui ne conviennent pas à votre nature particulière. Tout cela doit être réglé par vos parents.

Mais étant donné que vous ne lisiez que de bons livres et des livres faits pour vous, comment, encore une fois, devez-vous lire et profiter de vos lectures ?

D'abord, il faut lire sans précipitation, sans cette sorte de fureur qui ne saurait s'arrêter et qui dévore un livre en quelques heures.

S'il s'agit d'un livre sérieux, utile, il est impossible que vous en tiriez profit en surchargeant ainsi votre mémoire. S'il s'agit d'un livre purement amusant, il est fâcheux de ne pas vous dominer et de ne pas savoir mesurer votre plaisir aux loisirs que vous laissent vos devoirs. Je connais beaucoup de jeunes filles et même des femmes qui disent : « Moi, quand un livre me plaît, je ne sais pas m'arrêter, je laisse tout le reste pour aller jusqu'au bout. »

C'est ici, mesdemoiselles, l'occasion d'une petite victoire et un très bon exercice d'empire sur soi-même. Il y a un excès et une sorte de désordre dans cette manière d'agir. Une femme doit avoir assez d'énergie pour subordonner ce qui la distrait à ce qui constitue son devoir, et il est toujours fâcheux, en outre, de consacrer plusieurs heures, sans aucune interruption, à ce qui ne devrait être qu'un délassement.

Enfin, il s'agit de s'assimiler les lectures, c'est-à-dire de les rendre profitables à la mémoire et au jugement, d'en tirer le profit particulier qu'elles doivent avoir pour l'esprit, le cœur ou l'âme. Pour cela, il est indispensable de prendre des notes.

Cette habitude, qu'on contracte très vite et qui

acquiert un grand charme, a toutes sortes d'avantages. D'abord, elle contribue à graver dans la mémoire ce qui vaut la peine d'être retenu. Chacun sait qu'une chose écrite s'oublie beaucoup moins vite, et même, pour certaines mémoires, ne s'oublie jamais. Ensuite, ce qui est écrit demeure et constitue un recueil précieux qui nous rend nos meilleures impressions. Enfin, ces notes servent encore à nous faire apprécier la valeur d'un ouvrage, en nous montrant ce qu'on en peut extraire de remarquable.

L'expérience seule, mesdemoiselles, pourra vous démontrer les avantages, la formation plus complète, et, en même temps, l'agrément, l'intérêt, l'amusement même que vous pouvez retirer de ces notes prises d'une manière régulière. Elles vous rendront plus sérieuses, développeront votre goût, et exerceront votre mémoire. Au bout de quelques années, vous prendrez un plaisir infini à revoir ce que vous aurez ainsi recueilli au cours de vos lectures. L'expérience que vous aurez acquise rectifiera peut-être les impressions du passé, ou vous y fera puiser de nouvelles lumières.

En outre de ces notes, qui ne sont que des copies de passages intéressants, de pensées élevées ou ingénieuses, de descriptions poétiques ou piquantes, il est encore un très bon exercice, qui a l'avantage de former le style : c'est de faire une courte analyse et une critique des livres qu'on vient de lire. Tout le monde en est capable avec un peu d'habitude, et cela n'empêche pas de transcrire les pages ou les mots qui vous ont le plus frappées.

Je terminerai ces conseils par des avis d'un ordre très pratique, presque matériel, mais qui peuvent trouver ici leur place.

Quand on vous prête des livres, prenez-en grand soin et n'oubliez pas de les rendre dans un temps convenable.

C'est vraiment une chose extraordinaire de constater que des personnes, d'ailleurs délicates, ne se font aucun scrupule de rendre les livres en désordre, pliés, déchirés, ou même de négliger de les remettre à leurs propriétaires, non par mauvaise volonté, mais par oubli.

Quand c'est vous qui les prêtez, inscrivez sur un carnet le nom de la personne qui les emprunte, afin de pouvoir, à un moment donné, reconstituer votre bibliothèque.

Ces avis n'ont l'air de rien, et cependant vous reconnaîtrez, avec le temps, qu'ils ont leur importance.

M. MARYAN.



LE ROI DES NEIGES

SUITE ET FIN



Le petit roi réfléchit, ne dit plus rien et, se répétant mentalement les paroles de Steven, il fit bonne contenance. Cependant, sur un signe déferent de l'Archevêque, il dut lâcher la main du Iarl et s'avancer vers la dalle rugueuse. Alors le saint prélat reprit solennellement :

« — O roi si jeune en-
« core, excuse-moi de
« t'amener dans un lieu
« trop redoutable et d'a-
« voir à t'y dire des pa-

roles trop graves. Mais Dieu, Saint Olaf, tes Pères, la tradition sacrée le veulent ainsi. Ici, parmi les tombes, ton règne commence ; ici, parmi les tombes, ton règne finira. Abaisse d'abord tes yeux sur cette pierre de granit : c'est la dalle bénie, la pierre de Bon Conseil, la base de cette sainte basilique ; c'est la roche où ton aïeul, Harald, fils de Ragnard, abordant aux Sept-Iles, part choisie dans l'empire du Nord, dormit la première nuit de son règne. Après tant d'autres rois, ô mon fils, c'est à toi d'y dormir. Et maintenant, suis-moi : tu dois apprendre où reposent les plus illustres de tes ancêtres. Sur les pierres funèbres, éparses sont encore les armes et les parures précieuses des preux guerriers, vains emblèmes d'orgueil que mord la rouille du temps, suprêmes rêves de gloire abîmés dans le néant. Arrête-toi d'abord ici :

« C'est le sépulcre d'Harald, premier roi des Sept-Iles et de la Mer. Cette tombe est la plus humble : Harald fut le plus grand.

« Ici repose Skiold aux ongles rouges, qui étranglait les ours.

« Ici repose Goltrick au cœur de chêne, qui fut vainqueur de Charlemagne.

« Ici repose Swen à la barbe longue, qui tua ceux qui buvaient le sang de l'ennemi.

« Ici repose Frode au bras levé, qui ne combattit

les Danois qu'armé du fouet à pointes d'acier fait pour châtier les chiens.

« Ici repose Helge aux yeux de brouillard, qui fit pendre le voleur au même gibet que le loup.

« Ici repose Starkoder aux doigts joints, qui défendit de brûler les cadavres et donna dans la terre une sépulture aux morts.

« Ici repose Randwer à la bouche fleurie, qui substitua, à la lutte et à l'épreuve du feu, le témoignage et le serment.

« Ici repose Swerren aux paupières sans larmes, à qui chaque marée apportait un malheur et dont chaque malheur exaltait l'âme forte.

« Ici repose Rolph au front de bœuf, qui, pour avoir foulé la croix dans sa colère, ne marcha plus que pieds nus jusqu'au jour de sa mort.

« Ici repose Eskild aux mains ouvertes, qui, se souvenant que le Christ avait sur le Calvaire affranchi tous les hommes, abolit l'esclavage.

« Aucun de ces rois glorieux ne mourut dans son lit, sinon ton père, Harald aux cheveux d'or. Mais Dieu sait que ce fut par trahison et ruse sacrilège. O petit roi, nous le pleurons encore et de toutes nos larmes, celui dont la douce sagesse fut la lumière du Nord. Agenouille-toi sur sa tombe et laisse ton front longtemps sur la dalle funèbre afin que la pensée du mort rem-
« plisse ta pensée. »

Le petit roi se prosterna d'édifiante façon et, quand il se releva sur l'appel de l'Archevêque, le clergé et l'escorte s'éloignèrent. Le prélat, avant de se retirer, ordonna alors expressément aux sept Iarls, qui devaient avec leurs herses et leurs hommes d'armes veiller aux sept grilles de la crypte, de garder soigneusement les approches et de n'entrer dans le souterrain qu'en cas de bruit alarmant. L'Archevêque sorti, un moelleux lit de plume, des fourrures, des courtépointes de velours furent disposés en grand appareil sur la pierre de Bon Conseil. Steven et le Iarl de Nilsen présidèrent au coucher du petit roi et, ayant baisé la petite main froide et tremblante qui sortait des couvertures de brocart, Steven allait se retirer quand l'enfant, sûr de n'être entendu que de lui, murmura :

— O Sverto, ne t'en va pas bien loin... car je ne me sens pas très brave... cette crypte me rappelle les nuits affreuses de Ruensdal... Si messire Warwolf ou quelque autre allait surgir d'un de ces tombeaux !

— Ne craignez rien, dit Steven, car vous n'êtes pas seul, ô mon beau petit maître. J'ai obtenu de Monseigneur l'archevêque que la statuette bénie de Saint Olaf, celle qui m'a conduit vers vous, qui nous a protégés dans l'œuvre de délivrance et nous a ramenés heureusement aux Iles, soit encore avec vous cette nuit. La voici, l'image vénérable de votre saint protecteur, la voici pendue au pilier de granit, juste au-dessus de votre couche et les deux mains ouvertes pour bénir votre sommeil. Vous n'avez rien à craindre.

L'enfant leva les yeux vers la statuette et, la voyant au-dessus de sa couche, tout près de lui, ainsi que le disait Steven, il en ressentit une joie très profonde et se renfonça dans ses courtepointes de brocart, apaisé et joyeux. L'impression favorable que Steven attendait de cette pieuse précaution eut son plein effet sur l'esprit de l'enfant et le jeune Iarl se retira moins perplexe.

Dans le silence et l'obscurité de la crypte immense où sous les voûtes, entre les énormes piliers pareils à des troncs d'arbres, s'ouvraient les lointains obscurs et mystérieux de cette forêt de pierre, bien que chaudement enveloppé, l'enfant-roi frissonna. Il fit d'abord de grands efforts pour se rappeler les conseils de Wœlia, les objurgations au courage de Steven, mais sa pensée lui échappait et peu à peu, dans ce souterrain immense, éclairé d'une seule lampe d'argent suspendue à la voûte, il se sentit envahi par des pressentiments, des appréhensions qui semblaient s'exhaler de toutes ces tombes. Il pensa alors à Saint Olaf, il le pria tout bas, dévotement. Puis, sentant le frisson le secouer plus violemment, il rejeta les fourrures, se leva sur sa couche et, debout sur la pointe des pieds, il atteignit la statuette pendue au pilier. Il la souleva de ses petites mains, la décrocha, baisa dévotement les pieds dédorés de l'image ; puis, la serrant, contre lui, cœur à cœur, il se laissa retomber sur sa couche. « Le pauvre Saint a peut-être aussi peur et froid que moi-même ! » pensa-t-il. Et il l'enfouit tout à côté de lui sous les draps, le cacha, le berça, le réchauffa.

Soit effet d'imagination, soit miracle, ce fut lui qui se trouva tout à coup bercé et réchauffé. Il semblait que les yeux de l'enfant se fermaient lentement tandis que s'ouvraient dans l'ombre les paupières de la statuette de bois, et que le Saint veillait afin que le petit roi put dormir.

Bientôt, en effet, dans le silence que ne troublait même plus le rare cliquetis de ferraille des Iarls veillant aux grilles, il n'y eut plus que le souffle doux et régulier du petit Harald.

Ce sommeil, plein peut-être des rêves héroïques et du conseil des morts qui reposaient à l'entour,

durait déjà depuis plusieurs heures, quand un bruit très léger, un frôlement plutôt, se produisit derrière une des tombes proches de la pierre de Bon Conseil.

Peu après, une ombre tragique surgit et, se dressant lentement, avança vers la couche. Eveillé, l'enfant se serait dressé d'horreur et sa voix se serait étranglée dans sa gorge, s'il avait pu voir l'expression sinistre et cruelle des yeux qui le cherchaient dans la nuit. Mais très heureusement, la tête enfouie sous ses fourrures, les courtepointes le recouvrant jusqu'aux oreilles, il continuait de dormir étroitement enlacé à la statue du Saint. L'ombre s'avancait toujours et, près du lit, à la clarté de la lampe d'argent, il eut été facile de reconnaître le Régent, cet Asmald au teint bilieux, aux mâchoires pesantes, au front large et plat, cet Asmald qui, après avoir trahi sa patrie, assassiné son parent et son roi, s'était vu enlever comme par miracle Harald, l'enfant du bouclier, l'héritier de la race qu'il abhorrait.

Le regard dont cet homme enveloppait la couche du petit roi était d'une clarté fauve où vivait toute sa haine. Et il fallait que cette haine fut plus forte que la terreur superstitieuse qu'inspiraient la tradition religieuse et le sépulcre des rois, pour qu'il eût osé violer une tombe et s'y cacher afin de frapper plus sûrement un enfant endormi. Certain que nul autre n'avait osé profaner de sa présence la crypte consacrée, ni troubler le sommeil béni où le petit souverain conversait avec les morts, Asmald ne se hâtait pas dans sa lâche et sacrilège besogne. Il tenait un couteau caché au creux de sa main crispée, mais avant de tuer l'enfant, il cherchait à le voir, il voulait contempler, ne fut-ce qu'un instant, ce merveilleux petit roi des neiges, revenu sur les flots aplanis et doucement guidé par la statue bénie de Saint Olaf.

Était-ce ce faible petit dont il devinait vaguement la forme frêle et délicate sous ces courtepointes et ces fourrures, qui lui avait causé tant d'angoisses et d'alarmes ? Par crainte de cet être chétif, il avait vécu trois ans loin de l'ensoleillement des jardins, retiré dans les appartements nus, reculés et déserts où, du moins, rien de ces Harald détestés ne lui rappelait son crime ; trois ans il avait vécu presque captif du peuple, n'osant se montrer même entre les rangs serrés de ses Danois, de peur que son aspect n'exaspérât et ne soulevât la foule. Quoique Régent, quoique le maître, il avait coulé des jours mornes, basement et misérablement, dans une cour de monstres et de parasites, entouré de nains difformes et de bouffons grossiers, livré aux viles intrigues, le valets qui flattaient ses passions. Et devant cette couche, les pensées de rage dont son esprit ne s'était pas reposé un seul instant, l'assaillirent de nouveau, l'obsédèrent, l'hallucinèrent jusqu'à la frénésie du meurtre.

— Que n'ai-je pu, bégayait-il en mots incohérents, les dents serrés de fureur, exterminer toute cette famille exécrée dans cette seule *nuît de sang*, saisir et étrangler les deux louveteaux avec le loup ! Mais ces rusés Danois avaient déjà envahi l'appartement de l'enfant lorsque j'y arrivai. Ils l'avaient enlevé, emmené dans un mystère que je n'ai pu percer. Et lui vivant, je n'ai pu avoir ni le sacre, ni le diadème d'or rouge, ni le collier d'émeraudes aux sept perles. Lui vivant, je n'ai pu régner. Quand je montrerai au peuple le cadavre inanimé du fils près de la dépouille du père, l'espérance insensée mourra au fond des âmes. Ils redeviendront tous soumis, dociles, rampants, pliés au joug ; je pourrai jouir en paix de la souveraineté. Le dernier des Harald va mourir... Je serai roi !

En proférant sourdement ces imprécations, Asmald n'était plus un homme, mais une brute inconsciente, affolée de meurtre et de sacrilège. Plié en deux, comme une bête prête à fondre sur sa proie, il avança à pas de loup, écarta de la tête de l'enfant les fourrures, doucement de peur de l'éveiller et de lui faire pousser un cri d'alarme. Devant ce petit visage de beauté merveilleuse, de blancheur divine, auréolé de ses fins cheveux d'or pâle, le régent eut un saisissement, une courte hésitation. Il ne put s'empêcher de murmurer, saisi d'un tremblement involontaire :

— Harald, oui, c'est Harald... il ressemble extraordinairement à son père, aux autres... il leur ressemble à tous.

Puis il eut cette idée cruelle : La mort ne le pâlera pas...

Et, sans même rejeter la courtine de brocart qui recouvrait l'enfant, il leva son poignard. Puis, où il croyait le cœur, il frappa brutalement, de toute sa force, de toute sa haine.

Il ne se serait pas borné à ce seul coup, il aurait percé le pauvre petit corps gracie de cent blessures, s'il ne fut advenu une chose prodigieuse. La lame ayant traversé la courtepointe, il fut impossible au Régent, quelque violent effort qu'il fit, de retirer son couteau. L'arme demeurait fixée inébranlablement. Asmald s'y attendait si peu que son esprit, déjà follement surexcité par la haine, impressionné déjà par le silence et l'obscurité de la crypte qu'il profanait, acheva de se troubler. D'un geste farouche, il écarta la courtepointe et vit, à la clarté de la lampe d'argent, la statuette benie de Saint Olaf, de Saint Olaf qui, frappé par sa main impie, le regardait terriblement de ses prunelles peintes et gardait son couteau enfoncé dans le cœur.

C'était là, pour Asmald, un fait si étrange et si inexplicable d'avoir frappé le saint au lieu de l'enfant, que sa pensée lui échappa, se perdit. Saisi d'horreur superstitieuse, comme étranglé par des mains invisibles, il tomba à la renverse en poussant un rugissement terrible.

Steven et les Iarls accoururent. On ramassa le meurtrier inerte, la face pourpre et râlant ; on l'emmena, vociférant, écuman, fou furieux.

Le poignard, quoique fissent Steven et Siwar, ne put être arraché de la statuette.

Prévenu de l'attentat, accouru en hâte, le bon Archevêque démêlant en tout cela la volonté de Dieu manifestée par le plus éclatant des miracles, ordonna de laisser la lame dans le bois et de raccrocher la statuette au pilier. Puis, assisté de son clergé, il s'agenouilla devant la pierre de Bon Conseil, récitant les actions de grâce pour remercier le ciel de son intervention.

Ainsi tous demeurèrent en prières jusqu'à l'aube.

Le petit roi se réveilla, souriant, les yeux encore frisés de sommeil et tous ses cheveux d'or pâle s'emmêlant en auréole ébouriffée.

Le matin même, le bruit de la tentative de meurtre et de la protection divine se répandit. L'Archevêque dut montrer au peuple qui assiégeait les portes de son palais, et le petit roi vivant et la statuette du Saint poignardée en plein cœur. Aussitôt le miracle fut conté de bouche en bouche et prit la forme d'un proverbe encore célèbre aux Iles :

« Qui veut frapper notre bon petit roi, frappe
« au cœur Saint Olaf. »

XIX

Le soir de ce jour triomphal, après le retour au palais et les réjouissances publiques de l'avènement, la princesse Wœlia se promenait, avec le jeune Iarl de Sverto, dans les jardins, le long des terrasses dont les vagues tièdes baignaient les degrés de marbre.

De façade imposante et sévère sur la place publique, du côté de la mer, la demeure royale se dressait charmante de grâce et de légèreté fantaisies, toute floriturée d'ornements, décorée d'ogives, de galeries, de tourelles, de balcons où s'épanouissaient des fleurs et des guirlandes de pierre, où chaque balustrade semblait une fine dentelle de marbre. Deux tourelles plus hautes, joyaux gothiques, semblaient deux dragons de granit rose enlaçant leurs queues fines dans les airs, et prenaient dans le couchant la translucidité d'une fine verrerie de Venise.

C'était l'heure de fraîcheur délicieuse, où les verdure luxuriantes et ranimées respiraient mieux, épanouissaient leurs ombelles dans les lumières vertes, mauves et roses du crépuscule, des lumières d'améthystes et de topazes. Les senteurs d'orangers sauvages flottaient sur les ondes, par le flux et le reflux des vagues emportées, puis ramenées en bouffées odorantes. Les jasmins neigeaient sur la mer transparente. Attirés par mille et mille falots, les poissons approchaient de la rive et leurs écailles d'or glissaient dans l'eau en remous et en

reflets de pierreries. Les récits de combats et d'amour que les gondoliers, sur les lagunes, cadenciaient du mouvement de leurs rames, les sérénades sur l'eau, les voix de la multitude s'élevaient vers les étoiles pâles et pareilles, dans les gazes vaporeuses du soir, à de radieuses fleurs d'opales ou de diamants.

Dans les jardins, c'était, autour du petit roi, accompagné des Iarls, des Herses, de Jorg et de Siwar, un frétillement de foule délirante, fiévreuse de baiser les mains ou de toucher les vêtements de l'enfant miraculeux, du petit Roi des Neiges. Et, conscient que sa beauté de blancheur éblouissante était un plaisir pour les yeux, Harald allait et venait, paisible et doux, le geste affable, les lèvres fleuries de sourires, les yeux bleus de caresses, ainsi qu'un petit dieu.

Devant le palais, le peuple, tout vibrant d'allégresse, festoyait : moutons, bœufs, daims, chevreuils, sangliers, grues, outardes, chapons, oies sauvages, paons, gélins, perdreaux, en abondance, rôtiissaient en plein air. Les maîtres-queues du roi couraient de ci, de là, ayant l'œil à toutes tables. Le vin coulait de grands vases dans les hanaps, dans les coupes et les gobelets d'argent.

Plus loin, nobles et bonnes femmes, châtelaines et bourgeois, s'étaient pris par la main, sans distinction de rang ni d'âge, et dansaient en toute liesse aux sons des violes, des luths, des tambourins. Ces danseurs formaient une longue chaîne, un chapelet bariolé s'égrénant parfois et se reprenant, une farandole sans fin qui se déroulait dans les allées immenses, disparaissait sous les ombrages et reparaissait soudain sur les pelouses. Mains groupes, en bel ébahissement, entouraient les ménestrels et les jongleurs. D'autres groupes, chevaliers et dames, fuyant les festins et les danses, se promenaient par couples enlacés sous les rameaux des hêtres qui ombrageaient les tapis de gazon. Le bruissement des feuilles agitées par la brise les portait aux rêveries paisibles.

Un peu las de ces bruits de fête, dans un désir de se recueillir et de se retrouver seuls, Wœlia et le Iarl de Sverto, rassurés par la garde fidèle et nombreuse qui entourait le petit roi, s'écartèrent du cortège, se perdirent dans la foule et, dépassant les couples les plus éloignés, s'enfoncèrent côte à côte dans les avenues ombrées des jardins dont Wœlia connaissait les détours. Ils furent bientôt assez loin pour que la musique et les chants ne leur arrivassent plus que par échappées sonores et non comme une rumeur qui troublait les pensées, mais comme un doux murmure qui berçait leurs beaux songes.

Dans un bosquet de myrtes, dominant une pelouse semée de fleurs odorantes et dévalant en pente douce, devant la mer, qu'une molle clarté de lune, au frisselis du vent, pailletait de nacre et d'argent, la princesse se laissa tomber sur un banc de marbre et le jeune Iarl s'assit à ses pieds sur

le sable d'or fin. Ils se sentirent là, cachés, blottis, enveloppés de battements d'ailes, d'ombres légères et de parfums, puis d'un silence et d'un mystère de paradis. Les rossignols, fuyant éperdument le bruit des réjouissances, s'étaient, comme eux, réfugiés là, et, posés sur les branches que balançait le zéphir, ils égrénaient les perles de leur gazouillis de cristal. La princesse et le jeune Iarl écoutaient tremblant avec les feuilles qui tremblaient dans la brise, tremblant avec la lune qui tremblait sur les vagues, tremblant avec les voix qui tremblaient dans la nuit. Puis la mer se fit d'argent sous le ciel de saphyr sombre, les étoiles opalines se firent d'or, tandis que, vers le palais, des floraisons de lumière plus épanouies frissonnaient dans les arbres et jouaient sur les vagues. Alors, d'une voix si douce que les rossignols, dans l'ombre, n'en cessèrent pas de chanter, Wœlia se pencha vers Steven, et lui dit :

— O mon preux et vaillant chevalier, si parfait et si bien appris en toutes choses, mon conseiller si sage et de si haute entreprise, toute la joie infinie de ce jour, je vous la dois ; les trésors, la grandeur que nous possédions jadis, vous me les avez rendus. Et cependant, ô mon très noble ami, vous vous êtes si bien effacé dans le triomphe, que tout ce peuple heureux ignore que c'est à vous qu'il doit tout son bonheur. Jusqu'à ce jour, ô Sverto, parce que vous l'avez exigé, j'ai accepté votre hommage comme celui d'un vassal à sa reine ; mais, ici, loin de la multitude et de la cour, dans la solitude enchantée de ces jardins familiers, c'est à moi, ô mon Iarl, de vous témoigner ma gratitude et mon obéissance. Ne restez pas ainsi à mes pieds dans cette humble attitude qui ne vous convient pas. C'est m'offenser et me juger bien vaine et bien oublieuse du passé que de croire que l'observance d'une froide étiquette, indigne de nous deux, peut me causer la moindre satisfaction....

A ce moment, devant la pelouse, une nacelle fleurie, traînant dans l'eau ses guirlandes de fleurs, glissa lentement et mollement sur la mer ; le gondolier chantait de sa voix mâle et belle. Et les stances de la saga, avec le bruit des rames, arrivaient par fragments jusqu'au bosquet de myrtes.

« — Il est venu le jour où nous voyons flotter l'étendard du vrai roi sur tes murs consolés, ô Sœlia ! cité blanche.... Il a paru, l'enfant du bouclier, il a paru vêtu de la tunique blanche.... Il a paru semblable au lys superbe parmi les herbes folles.... »

Puis la nacelle passa, la voix se perdit, et Steven répondit :

— O ma douce et ma gracieuse dame, en demeurant à vos pieds, je ne m'humilie pas, mais j'éprouve une félicité profonde de tout mon être. Le sentiment qui me porte à m'incliner devant vous n'a rien de servile et de blessant pour moi,

il est fait d'affection très pure, de dévouement respectueux et de ferveur infinie. Je ne vous honore pas comme un serf honore sa châtelaine, mais comme un pieux chevalier s'agenouille devant la sainte madone, dame de toutes bonnes pensées.

La princesse rougit légèrement dans l'ombre tiède et parfumée des myrtes. Et comme il se baissait afin de poser ses lèvres sur le bas de sa jupe de gaze brochée d'or, elle la lui retira d'un petit geste très vif, et reprit d'une voix qu'altérait une émotion plus vive :

— Vous avez eu, Sverto, la délicatesse suprême de ne pas m'avouer cette affection pourtant si pure, alors que j'étais en votre entière dépendance, sans autre appui dans ce monde que vous, en des jours où ma ruine et ma détresse m'eussent fait accepter comme un bonheur inespéré de devenir votre épouse. Maintenant que j'ai retrouvé toutes mes richesses et mes grandeurs, c'est à moi d'avouer, et j'avouerai. Ce que vous ne m'avez jamais dit, ce que vous n'osez pas me dire en votre modestie et votre abnégation sublimes, ô mon féal ami, c'est à moi, votre souveraine, d'oser le dire, et je le dis : Je vous aime, ô noble Iarl de Sverto, je vous aime parce que, mieux que tout autre, vous possédez les qualités admirables de notre race, un courage touchant à la témérité, une persévérance infatigable, un héroïsme muet et sans orgueil ; enfin, une confiance superbe dans la cause de Dieu et de vos rois. Je vous aime parce que, quand tous désespéraient et nous abandonnaient, vous nous avez tirés de peine et de martyre, et par des actions qui vous ont mis plus haut que toutes paroles. Pour tout cela, je vous aime, ô mon chevalier, autant qu'une princesse peut aimer un héros. Mais aussi, pour la sérénité charmante de vos pensées, pour votre simplicité et votre chasteté d'âme, je vous aime autant qu'un homme peut être aimé d'une femme ! Ne vous affectez pas, ô mon preux si brave et si loyal, de voir votre vie de lutte ardente s'interrompre en idylle d'amour, car c'est le propre de tout beau roman de chevalerie de finir en conte de fées ! Et l'aveu que je vous fais, par cette nuit d'une nature en délices et de cœurs en pleine extase, ne peut offenser ni Dieu qui veille au ciel, ni mes aïeux qui dorment sous la terre, ni personne vivant en ce royaume, car votre amour pour moi, Steven, est né non de lui-même, mais de votre sentiment idéal du devoir, de votre dévouement et de votre fidélité au roi, à la Patrie, à Dieu !

Et, plus rose dans la nuit, la princesse ajouta plus bas, plus doucement encore :

— Notre amour est permis, ô Steven, car le Saint que vous révérez l'a dit : *« Prends une épouse, choisis une âme pour ton âme : l'homme a soif d'un regard tendre sur le chemin de la vie. »*

Toutes ces douces paroles, alors qu'il n'en espérait plus, alors qu'il eut exhalé son dernier souffle sans en demander une seule, par crainte de l'obtenir non d'amour réciproque mais de pure reconnaissance, il les écouta, les reçut, les recueillit dans son âme, ainsi qu'un assoiffé boit à la source limpide. Et tant de soupirs leur gonflaient la poitrine, et tant d'aveux leur remuaient les lèvres que d'abord ils se turent. Puis tout ce qu'ils soupiraient et tout ce qu'ils voulaient se dire, ils le soupirèrent et se le dirent dans un souffle, dans le souffle d'un discret et chaste baiser de fiançailles. La princesse, la première, et pour la première fois, effleura de sa bouche fine la meurtrissure du fier visage de Steven, la cicatrice encore visible du cinglement de la ceinture à clous d'acier.

— Je pose mes lèvres, dit-elle, sur cette blessure mille fois plus glorieuse que celle d'un guerrier, sur cette blessure encore douloureuse d'un martyr !

Et ce si chaste et si doux baiser de fiançailles, Sverto le lui rendit dans la neige des myrtes effeuillés, dans le silence embaumé des ombrages, dans l'enchantement de la nuit tiède, dans le gazouillis perlé des rossignols, dans le murmure de la mer transparente, dans les échos lointains des hautbois, des flûtes douces et des violes d'amour perdus dans le feuillage et soupirant dans le clair de lune.

Et comme ils restaient l'un près de l'autre, immobiles d'extase, plus près, la voix soudaine d'un Scalde, accompagnée de la harpe d'or, s'éleva dans le mystère des allées. Et tous deux écoutèrent pieusement et pieusement répétèrent, à lèvres fermées, dans le même battément de leurs cœurs exaltés, cette strophe de la saga :

« O Snorra bien-aimées, nous vous avons revues avant que nos cheveux ne fussent blancs et nos yeux pleins de nuit.... Nous vous avons revus, ô frais bosquets bercés par les vagues chanteuses, Iles Vertes, rires de lumière, étoiles de la mer, perles du collier d'émeraudes, jardins de songe et d'amour ! »

CHARLES FOLEY.



FIN





MIRAGE D'OR

SUITE ET FIN



JACQUELINE passa la main sur son front et se raidit : Où allait-elle ? où la menaient donc ses pensées ? Est-ce qu'elle devenait folle ?

Elle traversa si vivement la véranda que le pan de sa robe renversa au passage le guéridon boiteux qui tomba avec un bruit désolé de vieille ferraille. Ce bruit la fit retourner, au moment où elle déverrouillait la porte menant au jardin ; il lui sembla que c'était une dernière dureté qu'elle avait là, une blessure de plus qu'elle faisait au pauvre Gérard dans son souvenir. Revenant sur ses pas, elle releva la table ; puis, cédant à un de ces mouvements impulsifs, si naturels jadis à M^{lle} Genêt d'Or, elle se pencha et posa ses lèvres à l'endroit où les larmes du jeune homme avaient dû couler.

— C'est notre rêve auquel je dis adieu une dernière fois, murmura-t-elle, suivant sa vieille coutume de se donner des excuses à elle-même ; puisque je l'ai étranglé de mes propres mains, je puis bien me passer cette faiblesse... Quant à lui, je ne le reverrai jamais, nous ne sommes plus dans la même sphère... et cela mourra comme le reste.

« Cela » c'était la douleur sourde qui lui étreignait le cœur, dans un mélange de doute et de regret.

Elle descendit les marches du perron, parcourut le jardin qu'elle avait laissé si luxuriant sous sa parure d'été.

Le soleil, qui essayait de briller à son arrivée, s'était éteint, le ciel plombé semblait abaissé sur la cime tristement défeuillée des grands arbres ; la pelouse commençait à reverdir, mais les buissons, les arbustes dépouillés, les corbeilles garnies de paille au lieu de fleurs n'en paraissaient que plus ternes et plus moroses ; on voyait les murs, à travers les troncs et les ramures sans feuilles, comme rapprochés, diminuant l'enclos. Le vent, qui se levait plus fort, froissait les branches les unes contre les autres et leur arrachait une plainte monotone et lamentable.

Jacqueline sentit une tristesse immense l'envelopper, la pénétrer. A pas lents, tête basse, elle revint vers la maison, n'ayant plus le courage de lutter pour réveiller le passé, le souvenir des voix

joyeuses et familières qu'elle ne devait plus jamais entendre vibrer dans ces murs.

Comme elle marchait sous les fenêtres de l'habitation pour regagner le perron, elle aperçut tout à coup une lueur au fond d'un soupirail. Elle s'arrêta, surprise, regarda encore : elle ne s'était pas trompée, une lumière vacillait dans le trou noir.

La porte de la cuisine, tout près de là, était demeurée entr'ouverte ; elle y entra, passa dans un office et se trouva en haut de l'escalier tournant qui menait aux caves. Tout au fond, dans l'angle de la voûte, un reflet de la lumière qu'elle avait aperçue du dehors rougissait le mur.

Jacqueline éprouva d'abord une crainte irraisonnée ; des idées de voleurs, toute de suite jugées absurdes, lui passèrent par la tête ; elle n'avait jamais été peureuse et se domina très vite.

— Ce doit être la femme de l'horticulteur qui range quelque chose, se dit-elle en haussant les épaules. Et elle appela :

— Qui donc est là dans la cave ?

Cette question, répétée trois fois, demeura sans réponse.

— C'est étrange... si c'était un commencement d'incendie !

Jacqueline, relevant sa robe des deux côtés, descendit avec précaution les degrés de pierre sans rampe. Elle passa sous la voûte et entra dans une première cave qui ne prenait jour que de l'escalier. Au delà, dans une seconde, plus grande, où plongeait le soupirail du jardin, une petite lampe de cuivre, sans verre, posée sur une planchette, se consumait, oubliée sans doute au moment du départ toujours précipité qui clôt un déménagement.

Cette explication était bien simple et se présenta immédiatement à l'esprit de Jacqueline. Mais, dans cette demi-obscurité, enveloppée du silence profond de la maison jadis pleine de bruits, sous cette voûte basse, auprès de cette petite flamme qui tremblottait, se mourant dans quelques gouttes d'huile, une étrange et impérieuse sensation la saisit, celle de se trouver dans un tombeau... le tombeau de son enfance insouciance, de sa jeunesse heureuse malgré tout, le tombeau du foyer de famille, de ses plus doux souvenirs, de tous ses rêves, de toutes les illusions précieuses et chères...

Un pas d'homme, qui semblait errer dans les pièces au-dessus d'elle, la rappela à la vie réelle. Abandonnant la lampe, elle remonta précipitamment les marches et, au seuil de la cuisine, se trouva en face du valet de pied.

Il salua et s'excusa :

— Le cocher et moi, nous nous inquiétions de ne pas voir revenir madame la comtesse... Dans les maisons isolées, on ne sait jamais...

— Oui, elles sont quelquefois hantées, répondit Jacqueline avec un sourire contraint; puis elle jeta un regard à sa montre :

— Mon Dieu! déjà trois heures moins vingt! Moi qui avais promis d'être de retour avant trois heures!... Jabert, prenez ce trousseau de clefs et, pendant que je remonte en voiture, fermez la grille, puis allez le reporter à la vieille femme qui me l'a donné; avertissez-la que j'ai ouvert toutes les portes et n'ai rien refermé... Faites vite!

Quelques secondes plus tard, Jacqueline roulait vers Lambelle, blottie sous la couverture de la calèche, un peu pâle et se demandant comment elle expliquerait sa longue absence à son mari, quand il saurait qu'elle avait trouvé sa famille partie et la maison close.

II

L'appartement où se logeaient à grand peine la famille Genest et son mobilier de province était situé au cinquième, dans une rue peu élégante, avoisinant la barrière de Neuilly. Trois chambres et un grand cabinet destiné aux deux collégiens, un salon, une salle à manger, l'une et l'autre assez exigus, une cuisine microscopique, où la fidèle Félicie s'installa en maugréant : voilà, au total, ce qui devait remplacer la petite maison de Villebon qui, par comparaison, leur semblait maintenant un palais, au luxe près.

M. Genest, auquel l'appartement vide avait paru très suffisamment spacieux, perdait patience devant l'encombrement. Il parcourait les pièces avec des mouvements d'épaules maussades, trahissant un secret désir de repousser les murs, comme s'ils se fussent rapprochés par une plaisanterie de fort mauvais goût.

Les deux garçonnets, que le bruit et le mouvement de Paris grisaient, que la vue du balcon suspendu, leur semblait-il, à une hauteur vertigineuse, remplissait de joie, couraient partout en vrais petits fous et, derrière le dos de leur père, jouaient à saute-mouton par dessus les fauteuils et les chaises renversées.

De temps à autre, Bernardin, surprenant ce manège, s'emportait; son bras tout chargé de menaces retombait deux fois dans le vide, esquisant pour chaque coupable une correction imaginaire, et il criait de sa plus grosse voix :

— Je vous flanque au collège dès demain!

Alors les deux petits se tenaient cois, ainsi que des souris qui ont flairé le chat, pendant cinq grandes minutes.

M^{me} Genest et Denise, fatiguées, ahuries, désorientées, allaient et venaient au milieu du désordre, et, grâce à elles, cependant, les meubles, peu à peu, se casaient comme un jeu de dominos dans sa boîte étroite. Pendant les moments de répit, elles venaient se pencher, craintives, un peu prises de vertige, par dessus l'appui du balcon, et écoutaient, avec une crainte vague, la voix de la grande ville dont le grondement venait jusqu'à elles, inégalement fort, tantôt lointain, semblant un océan qui se retire, tantôt tout proche, donnant l'idée d'une marée montante un jour de tempête.

Elles échangeaient leurs impressions à voix basse pour ne pas être entendues par M. Genest. Denise disait qu'en écoutant ainsi vivre Paris, elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler le passage à Villebon, quelques années plus tôt, de la ménagerie Bidet; durant une semaine, la voix magistrale des lions avait résonné, grave et terrible, à travers la nuit, et, chaque soir, elle se sentait mourir de peur à l'idée que peut-être on n'aurait pas bien fermé les cages!

M^{me} Genest murmurait :

— Quand votre père ou l'un de vous sera dehors, je n'aurai pas un instant de repos, hantée de la crainte que vous ne vous fassiez écraser. Pendant ces deux dernières nuits, je n'ai fait que rêver à ces voitures qui montaient les unes sur les autres, autour de nous, tandis que notre omnibus nous amenait de la gare ici!

Suzanne, épuisée par le voyage et le brusque passage du grand air à l'atmosphère de Paris, toujours étouffée, même sur les balcons des cinquièmes, errait d'une pièce à l'autre, plus pâle encore que de coutume et frissonnante. Sa mère et sa sœur la suivaient des yeux, avec inquiétude, mais elle leur souriait doucement, insouciant et rêveuse suivant son habitude, comme si, l'esprit ailleurs, elle était indifférente à ce qu'éprouvait son corps sur terre.

Elle finit par choisir une des fenêtres de la salle à manger qui n'ouvrait pas sur le balcon, y attira une chaise et s'y blottit. Par une coupure, entre deux pans de murs escarpés, elle voyait un grand morceau du ciel et la ligne frangée d'une colline lointaine, puis, à droite et à gauche, un vaste panorama : chaos de cheminées et de paratonnerres hérissant des toits inégaux, de pignons et lucarnes décorés de moulures, plaques de zinc reluisantes, bouquets de verdure et fumées tourbillonnantes. Des toits surtout et encore des toits, et un nombre incalculable de fenêtres, depuis les grands vitrages d'atelier, les luxueux vitraux décorés des hôtels riches, jusqu'aux baies étroites des mansardes où, sur une ficelle tendue dans la largeur, des vêtements prenaient l'air, balancés par la brise au-dessus de petits minois pâlots

d'enfants penchés sans peur dans le vide, pour apercevoir la marchande de quatre-saisons ou la chanteuse dont tour à tour l'appel et le refrain montait de la rue.

— Je ne peux pas vous aider, avait dit Suzanne, en s'excusant, avec un affectueux regret de son impuissance, mais je vais me tenir là, bien tranquille et, au moins, je ne vous gênerai pas.

Bientôt, oubliant la fièvre qui lui brûlait les mains, elle s'absorba dans sa contemplation, son imagination d'artiste percevant, sans la définir, l'âpre poésie du tableau qu'elle avait sous les yeux.

Au milieu du hrouhaha causé par les jeux des enfants, les meubles remués et les coups de marteau de M. Genest qui plantait des clous avec un déploiement de force superflu, le son du timbre électrique de la porte d'entrée retentit inaperçu. Félicie passa soudain sa tête effarée entre deux draperies à demi-accrochées et murmura :

— C'est une dame qui veut absolument entrer !

Avant qu'elle eût le temps d'achever sa phrase, la dame indiscreète, la bousculant un peu au passage, fit irruption dans la chambre et se jeta au cou de M^{me} Genest avec un cri de joie qui ressemblait à un sanglot :

— Maman !

— Jacqueline !

Félicie, honteuse de son manque de perspicacité, s'éclipsa, marmottant des excuses. Il y eut au moins dix minutes d'une inexprimable confusion ; baisers, rires, larmes, explications que personne n'écoutait, questions répondant à des questions, cris et gambades des petits qui se pendaient à la jupe et aux bras de leur sœur, de peur d'être oubliés.

Enfin, quand cette première et vive émotion se fut un peu calmée, M^{me} Genest risqua une phrase timide, moitié plainte, moitié reproche :

— Combien le temps nous a paru long sans te revoir, mon enfant chérie ! Vous n'y avez guère songé, ton mari et toi, comme tous les jeunes ménages qui se figurent être seuls au monde ; mais voilà presque six mois de passés depuis que tu nous a quittés pour ton voyage de noce ! Vous l'avez vraiment trop prolongé.

— Oui, répondit Jacqueline en l'étreignant encore une fois avec un nouvel élan d'affection, nous l'avons trop prolongé, c'est sûr... et crois bien que si j'avais pu le raccourcir !... Quant à nous croire seuls au monde, cela nous eût été difficile, à M. de Lègle et moi ! Sur les bords du Rhin et en Hollande même, dans les quinze jours qui ont suivi notre mariage, nous avons retrouvé des amis de mon mari... le nombre d'amis qu'il possède est incalculable ! Des invitations pour les chasses chez deux ou trois lords nous ont fait passer en Angleterre les mois d'octobre et de novembre, je vous l'ai écrit ; au moment où je commençais vaguement à comprendre assez l'anglais pour répondre autre chose que « yes » ou

« no », nous avons repassé la Manche. Je tendais déjà les bras vers vous, mais M. de Lègle faisait courir à Nice et tenait à s'y trouver en cette occasion : quand on prend femme, ce n'est pas une raison pour oublier ses chevaux. J'ai bien insinué que je pourrais le laisser aller seul et le rejoindre après vous avoir embrassés, mais il paraît que cela ne se pouvait pas. Il m'a promis seulement que ce séjour ne serait pas long. Le malheur, c'est qu'ensuite nous avons dû faire nos visites de famille, négligées jusqu'alors : un assortiment de vieux oncles, de vieilles cousines et vieilles tantes, dont plusieurs à héritages, chose grave et qu'on ne saurait trop respecter ! Ne pas porter nos vœux le jour même du premier de l'an à ma tante Isménie-Barbe-Ange de Porbasan de l'Espérec, cela aurait pu nous coûter cher !... Enfin, lorsque nous avons été quittes de toutes les révérences dues à ma nouvelle famille, j'ai obtenu pourtant de courir à Villebon, mais vous étiez partis du matin et j'ai trouvé le vieux nid vide...

Le récit de Jacqueline s'acheva sur une note si triste que M^{me} Genest, craignant de n'avoir pas assez adouci son reproche, protesta à son tour :

— Ma pauvre petite, je pense bien que ce n'est pas de ta faute et ne songe guère à t'en vouloir...

Et M. Genest, qui se tenait sur le dernier barreau d'une échelle double, son marteau à la main et des clous dans la bouche, ajouta sentencieusement :

— La femme quittera son père et sa mère pour suivre son époux.

Jacqueline eut un de ces petits mouvements de tête rétifs qui auraient pu témoigner, quoi qu'elle en dît, que M^{lle} Genêt d'Or n'était pas tout à fait morte :

— Pardon, papa ! la Bible dit : « L'homme quittera », et non pas « la femme »... Mais l'homme en question a trouvé plus commode d'appliquer le texte désagréable à sa compagne.

— Toujours sans tête ! le mariage n'a donc pas changé cela ? Les femmes ne doivent pas interpréter les textes sacrés, c'est saint Paul qui l'enseigne, madame ma fille ! déclara M. Genest en roulant de gros yeux.

— Oh ! papa, tu sais, saint Paul, s'il était de ce monde, se trouverait bien embarrassé... Il dit, par exemple, d'une part, qu'il est immodeste pour une femme de friser sa chevelure, et de l'autre, qu'elle doit obéir en tout à son mari. Que ferai-je donc, moi, quand mon mari exige que mes cheveux soient frisés, ondulés, coquillés, boursoufflés, toutes choses qui auraient horripilé saint Paul ?

— Mais le mariage a rendu cette petite fille encore plus raisonneuse et étourdie ! se récria son père qui, dans son indignation, laissa tomber tous les clous qu'il tenait serrés entre ses lèvres.

— C'est toujours très dangereux de marier les petites filles, papa, répartit Jacqueline en se mettant à quatre pattes sur le plancher pour ramasser les clous, malgré les protestations de Denise :

— Tu vas abîmer ta si belle toilette !

— Laisse donc, Denise !... j'ai tant de plaisir à ramasser les clous de papa ! Cela me grise de me retrouver avec vous ; je crois faire un bond de six mois en arrière, et je suis si contente !

— Parce que tu ne le fais qu'en imagination, reprit M. Genest avec un petit rire incrédule. S'il te fallait reprendre ta place au foyer étrié que nous installons, tu t'y trouverais mal !

Jacqueline ébaucha avec vivacité un geste de protestation, mais le réprima aussitôt et questionna, une tristesse dans la voix, en jetant un regard autour d'elle.

— Oui, tout à l'air bien étroit ici, en effet. Pourquoi ne vous êtes-vous pas logés plus grandement ? Henri m'avait dit que la situation qu'il avait obtenue pour toi, père, était très bien rétribuée : huit mille francs et dix pour cent dans les affaires, n'est-ce pas exact ?

— Très exact, répartit son père, et il ajouta, avec une certaine raideur dans la voix où l'on sentait l'ancien officier : — Ton mari a été parfait en tout ceci, mais je tiens d'autant mieux à me mettre, au plus tôt, en règle avec lui pour les avances qu'il m'a faites. Nous aviserons ensuite à nous loger plus largement.

— Du reste, affirma Denise avec un empressement qui trahissait son désir de dissiper le vague malaise jeté dans la conversation par les paroles de son père, je crois que nous serons très bien ici, quand tout sera en ordre.

— Certainement, appuya M^{me} Genest, et elle continua d'un ton mélancolique, comptant ses enfants d'un regard attristé et tendre : — Nous n'avons plus besoin de tant d'espace, maintenant que trois de mes oiseaux ont pris la clé des champs !

— Pauvre chère maman ! fit Jacqueline qui se blottit contre elle, avec de nouvelles caresses. Pourquoi, aussi, n'as-tu pas trouvé moyen de les empêcher de grandir, tes poussins ? Ils étaient si bien, tant qu'ils ont été assez petits pour rester sous tes ailes !

Comme pour secouer l'attendrissement qui la gagnait, elle se détacha de sa mère et, se tournant vers sa plus jeune sœur :

— Toi, Suzanne, es-tu contente de la nouvelle installation ?

— Oh ! moi ! répondit aussitôt la fillette, et le regard distrait et rêveur de ses grands yeux s'illumina soudain, j'ai trouvé une fenêtre délicieuse ! Viens voir.

Elle entraîna Jacqueline dans la pièce voisine, tandis que M^{me} Genest et Denise continuaient à débarrasser les fauteuils et les chaises du salon des housses qui avaient protégé leurs antiques restes d'élégance contre les hasards du voyage.

— Regarde !

Suzanne, du geste, embrassa le large panorama.

— C'est triste, observa Jacqueline, après un

moment de silence, sauf ce tout petit coin de ciel et d'horizon.

— Non, ce n'est pas triste, affirma sa sœur ; il est justement là, ce petit coin, pour montrer que Dieu nous laisse toujours sur terre une échappée vers le ciel, et c'est ce qui rend la vie belle et bonne.

— Belle et bonne... répéta Jacqueline. Et nous avons, tu crois, toujours une échappée sur le ciel ?

— Évidemment ; qu'est-ce qui peut nous empêcher de monter ?

— Cela t'est facile à toi ! — Et comme Suzanne tournait vers elle l'interrogation muette de ses grands yeux, Jacqueline, pour atténuer la nuance d'amertume de cette exclamation, ajouta avec un enjouement forcé : — Tu demeures au cinquième ! Mais, pour moi qui occupe un premier, c'est une bien autre affaire.

Sans s'arrêter à cette raillerie, Suzanne reprit :

— Sais-tu à quoi je songeais au moment où tu es arrivée ?... C'est qu'on pourrait faire une histoire des fenêtres, et quelles jolies compositions cela donnerait !... Les modèles ne me manqueraient pas ici !... Il y aurait la fenêtre du riche et celle du pauvre, de l'ouvrière, de l'étudiant, de l'artiste, du philosophe, du poète... la fenêtre des enfants, celle du vieux ménage et celle des amoureux... Tu me donnerais des conseils pour cette dernière, termina-t-elle avec un sourire taquin.

— Naturellement, répartit Jacqueline ; qui donc, si ce n'est moi, pourrait te conseiller sur ce sujet ?

— Est-ce qu'Henri viendra bientôt nous voir ?

— N'en doute pas ! il ne s'est pas présenté aujourd'hui, de crainte de vous déranger. Mais tu me parais bien impatiente ? cela le flatterait ! Je crois vraiment que tu as été éprise de lui dès le début.

Suzanne se mit à rire :

— Est-ce que tu es jalouse ? Je ne te cache pas que je l'ai toujours beaucoup admiré, et puis il a été très gentil avec moi, au lieu de me laisser dans mon coin comme une petite fille sans importance ; enfin, j'aime à le voir marcher, agir, se mouvoir dans une chambre ; il y a quelque chose de si bien proportionné, de si harmonieux dans ses mouvements, dans ses moindres gestes...

— En un mot, suivant toi, j'ai le bonheur de posséder un mari artistique au dernier degré ? C'est déjà quelque chose... Mais, dis-moi donc, Suzanne, pendant que nous sommes seules : je trouve Denise amaigrie, changée... d'une façon indéfinissable, qui m'a frappée de suite. Qu'a-t-elle, le sais-tu ?

Suzanne secoua la tête, hésita un instant, puis, baissant la voix :

— Je vais te dire... mais surtout ne lui en parle pas... j'ai remarqué ce changement, moi aussi ; il date d'un certain jour où Gérard Dalistro lui a fait une confidence que...

— Gérard Dalistro ! répéta Jacqueline, stupéfaite. Quelle confidence ?

— Je ne sais pas, Denise ne me l'a pas expliqué... Voici comment cela est arrivé : Quelque temps après ton départ, Gérard Dalistro, revenu de Paris, a recommencé les séances de travail avec papa. Un jour, Denise m'a dit, comme toi tout à l'heure : « Ne trouves-tu pas que Gérard Dalistro est changé, encore maigri et pâli ? » Moi, je n'y avais pas fait attention ; j'ai répondu : « Il se sera sans doute trop fatigué pour son agrégation. » Denise m'a répondu : « Peut-être », et je n'y ai plus pensé. Et puis, un soir, papa a voulu garder Gérard à dîner, insistant, malgré son refus, afin de terminer des corrections pressées et importantes. Gérard a fini par céder. Après le dîner, papa s'endormait toujours dans le salon, tu sais ; nous sommes tous sortis au jardin avec M. Dalistro, excepté Genêt et Gustave, qui avaient je ne sais quelle réunion chez un camarade. Au bout de quelque temps, la nuit tombait, j'ai eu un frisson, et maman, inquiète, est rentrée avec moi. Denise et Gérard sont restés assis sur le banc, près du salon, avec les petits, qui s'amusaient sur la pelouse. Ils ont dû demeurer là assez longtemps ; il me semble qu'il y avait bien une heure que j'étais montée me coucher quand j'ai entendu la voix de papa appeler sur le perron : « — Dalistro, mon ami, êtes-vous encore là ? Quel somme j'ai fait ! » Ils sont rentrés tous trois en causant. Denise n'est venue dans notre chambre pour se coucher que longtemps après. Elle croyait sans doute que je dormais, et elle s'est mise à genoux, la tête sur son lit, comme pour faire sa prière, mais, tout à coup, je me suis rendu compte qu'elle sanglotait. Alors, je me suis levée, j'ai essayé de la consoler, de lui faire avouer pourquoi elle pleurait ainsi. D'abord, elle ne voulait pas me répondre, puis, à la fin, elle m'a dit : « Ce n'est rien : tu sais comme je suis nerveuse, comme les choses m'émotionnent. Quand vous avez été parties, maman et toi, j'ai causé longtemps avec Gérard Dalistro ; je lui ai demandé ce qui le rendait plus triste, et il me l'a dit ; il m'a raconté sa vie. Il est très malheureux... Cela fait tant de mal de ne pouvoir consoler les gens qui souffrent. » Elle était plus calme, elle s'est couchée, et ne m'a plus jamais reparlé de tout cela ; j'ai compris aussi qu'elle n'aurait pas aimé que je lui en reparlasse. Mais, j'ai bien remarqué en elle, à partir de ce moment-là, le changement dont tu me parles. Je me suis imaginé d'abord que... que Gérard Dalistro lui avait fait une déclaration... qu'il l'aimait, tu comprends... mais qu'ils ne pouvaient pas se marier encore, parce qu'il était trop pauvre...

— Tu as peut-être raison, fit distraitemment Jacqueline, tombée dans une profonde rêverie.

— Mais non, reprit Suzanne, je me trompais, puisque, maintenant qu'il a fait un héritage, il ne l'épouse pas.

— Un héritage ! Gérard Dalistro a fait un hé-

ritage ! Que me racontes-tu là ! s'écria Jacqueline, avec un brusque sursaut.

— Comment ! tu ne sais pas ?... Maman ! Denise ! papa ! Jacqueline qui ne sait pas l'histoire de Gérard Dalistro et de son héritage !

Toutes deux repassèrent dans l'autre pièce, où M. Genest continuait à planter bruyamment des clous pour suspendre les tableaux qui, posés à terre de tous côtés, risquaient fort d'être crevés par quelque coup de pied malencontreux des colégiens.

— Comment ! s'écria à son tour M. Genest, en laissant choir une seconde fois tous ses clous et son marteau, tu ne sais pas que Dalistro a hérité de son oncle ?

— J'ignorais même, répondit Jacqueline, qu'il possédât un oncle.

On lui raconta alors l'événement en détail. M. Fromental, un matin, était tombé par hasard sur un entrefiler de son journal, où un notaire de Sartène, en Corse, priait M. Gérard Dalistro de faire connaître son adresse pour une importante affaire...

Gérard ayant écrit audit notaire, celui-ci, courrier par courrier, l'avait informé que son ancien tuteur, mort sans enfant, après avoir enterré sa troisième femme, le laissait son légataire universel.

— Une petite fortune de deux cent mille francs, une maison et quelques terres, m'a-t-il écrit depuis, termina M. Genest. A mon avis, cette aubaine est arrivée fort à propos, car, pour moi, ce garçon-là était dans une mauvaise passe, et n'aurait pu faire sa trouée. Il a décroché pourtant brillamment son agrégation, mais, au moment de toucher au but, l'énergie paraissait lui faire tout à coup défaut ; malgré mes conseils et ceux de M. Fromental, il ne voulait rien tenter pour se pousser, et remettait tout à plus tard. On eût dit qu'un ressort s'était brisé en lui... Un garçon qui a trop pâti dans sa jeunesse, trop travaillé en vivant de privations !... Il ne semblait vraiment pas bien quand il est parti ; l'air natal l'aura remis, je l'espère.

Pendant ce récit de son père, Jacqueline, les yeux perdus dans le vague, paraissait suivre une vision lointaine.

Lorsque M. Genest mit lui-même fin à son discours, en se fourrant une nouvelle poignée de clous dans la bouche, elle dit lentement :

— Quelle chose étonnante que la vie !

Son père poussa un grognement inarticulé qui pouvait passer pour un acquiescement, et sa mère reprit :

— Nous avons tous été contents pour ce bon Gérard. Mon seul regret est que, désormais, nous n'aurons guère de chance de le revoir, et je l'aimais bien. Il s'est montré vraiment dévoué pour ton père, et l'on sentait en lui quelque chose de si droit, de si loyal... une conscience !...

— Est-ce qu'il s'est fixé en Corse ? demanda Jacqueline.

— Il exprimait cette intention dans sa dernière lettre à ton père.

Jacqueline chercha Denise des yeux. Celle-ci, à genoux auprès d'un fauteuil, recousait un galon arraché, et tenait, pour cette opération, la tête si basse qu'il était impossible de voir l'expression de son visage. Mais Jacqueline avait de bons yeux, et la grosse larme qui perla soudain au bout des longs cils soyeux, abaissés sur les joues de Denise, n'échappa pas à son regard.

Elle fut seule à faire cette remarque, et, bientôt, la conversation générale reprit avec entrain. Comme toujours entre des gens longtemps séparés, les sujets abondaient, et l'on passait de l'un à l'autre, laissant les derniers pour revenir aux premiers, sans épuiser aucun.

Cependant, l'après-midi s'avavançait, et Jacqueline, ayant entendu sonner une horloge au dehors, tira précipitamment sa montre, et poussa une exclamation désolée :

— Comment ! il est déjà si tard ! Il faut que je parte au plus vite. Nous dînons en ville ; j'aurai bien juste le temps de faire ma toilette. car il paraît que si, ce soir, le moindre de mes cheveux, le plus petit ruban ne se trouve pas dans l'ordre prescrit par la mode, mon avenir mondain sera compromis et mon mari subira la dernière des humiliations : avoir une femme qui ne sait pas s'habiller !... Maman, accompagne-moi, je prends une voiture, elle te ramènera.

M^{me} Genest repoussa la proposition avec regrets, mais elle sentait qu'elle mourrait de peur seule en voiture ; il fallait attendre qu'elle eût le pied et l'œil plus parisiens.

— Alors, toi, Denise ! supplia Jacqueline ; je n'aurai jamais le courage de m'en aller, si je n'emmène pas un petit morceau de ma famille !

Quelques minutes plus tard, les deux sœurs roulaient, en fiacre, vers la rue de Bellechasse, où se trouvait l'hôtel de M. de Lègle.

Toutes deux restèrent d'abord silencieuses. Les confidences de Suzanne, au sujet de Denise, poursuivaient la jeune femme, et des questions, qu'un sentiment mal défini l'empêchait de formuler, lui brûlaient les lèvres.

Denise, dans l'attitude douce et calme qui lui était habituelle, regardait à travers la portière et semblait s'amuser de l'animation des rues et de tout ce qui défilait sous ses yeux. Comme si elle eût craint le regard trop perspicace de sa sœur, elle détournait la tête, lorsqu'elle le sentait fixé sur elle. Leurs pensées intimes flottaient dans la même indécision vague, ainsi que l'on se cherche à travers l'obscurité, espérant et redoutant, à la fois, le heurt que peut provoquer une rencontre.

Jacqueline prit un biais :

— Je n'ai pas osé, commença-t-elle au bout de quelques instants, parler de Gustave devant papa,

connaissant, par toi, l'irritation que lui avait causée son départ. Jevoudrais bien savoir, cependant, ce que devient le pauvre garçon, et comment tout cela s'est passé. Je n'aurais jamais cru que papa céderait.

— Tu sais, répondit Denise, quelle force de résistance on sent en Gustave, quand il veut une chose : c'est une barre de fer, un mur ! Papa, à sa première ouverture, l'a envoyé promener, puis, sur son insistance, s'est emporté, en lui disant qu'il lui manquait de respect par cette proposition ridicule, qui témoignait de son peu de confiance dans les mesures prises pour l'avenir par son père. Maman pleurait, Genêt faisait chorus avec papa... Le lendemain, Gustave est revenu à la charge ; il avait préparé des calculs, des chiffres, des plans ; il apportait la lettre de l'administrateur de la maison du Havre, pour laquelle il s'était procuré des recommandations par un camarade. On offrait de le prendre, pour les livres et la correspondance, à soixante-quinze francs par mois. Nouveau refus de papa et nouvelle tempête. Cela a duré huit jours ; chaque jour, Gustave gagnait du terrain et papa en perdait ; enfin, il céda tout à fait...

— Ce Gustave ! interrompit Jacqueline ; le seul de nous tous, y compris notre pauvre mère, qui ait su manier papa. Genêt, son favori pourtant, n'aurait rien obtenu de pareil.

— C'est vrai, acquiesça Denise, mais il faut reconnaître que c'est de mauvais gré que papa a laissé partir Gustave. Ce qui lui déplaisait le plus n'était pas tant de le voir renoncer à la carrière des lettres, sur laquelle M. Fromental avait fondé pour lui de brillants espoirs qu'il pleure encore, il y avait autre chose... qui... qui le blessait...

— Parfaitement, reprit sa sœur, venant à son aide en souriant, je devine sans que tu me l'expliques : papa ne pouvait se faire à l'idée que Gustave ne voulût plus se reposer de l'avenir sur lui, qu'il voulût, suivant son expression, nager tout seul...

— Oui... et aussi qu'il eût la prétention de ne plus rien coûter à la famille. Ainsi, malgré les protestations de Gustave, il lui a déclaré qu'il lui ferait une pension de soixante francs, que maman doit lui envoyer tous les mois. Mais maman m'a dit que Gustave lui avait fait promettre de ne pas la lui envoyer, et de la mettre de côté pour elle, en cas de fâcheuse surprise.

— Pauvre bon Gustave ! le bourru bienfaisant ! Comme je le reconnais là ! Et écrit-il ? Paraît-il content de cette vie qui semble si peu faite pour lui ?

— Tu sais qu'il n'est guère communicatif, répliqua Denise. Et, avec son genre de nature, aurait-il à se plaindre qu'il n'en laisserait rien voir. Il prétend, dans ses lettres généralement brèves, qu'il est satisfait, qu'il voit très clair dans son affaire, qu'il gagne de plus en plus la confiance de ses patrons. La facilité avec laquelle il s'exprime

dans plusieurs langues étrangères lui a valu d'être porté à cent francs depuis deux mois. Il dit que, quand il connaîtra bien la question des bureaux et de l'administration, il demandera à voyager.

— Il est capable d'arriver à ce qu'il désire, il a une telle ténacité, dit Jacqueline; il pliera son cerveau à ce qu'il voudra; je me souviens que... que Gérard Dalistro disait cela de lui.

— Oui, répondit sa sœur, il l'a beaucoup soutenu et appuyé pendant sa lutte avec papa. Et, à moi, il a dit : « Laissez faire Gustave, et ne désespérez jamais de lui; il a dans sa volonté des ressources qui briseront tous les obstacles. »

— Ah! il t'a dit cela? Il aimait beaucoup Gustave. Genêt se rapprochait pourtant davantage de lui comme âge, mais il témoignait plus de confiance à Gustave, il en avait fait vraiment son ami. Ne l'avais-tu pas remarqué?

— Oui, repartit laconiquement Denise, et cherchant, presque malgré elle, à détourner la conversation, elle ajouta : — Pour Genêt, tu sais qu'il est heureux comme un roi à Saint-Cyr, et si fier de son bel uniforme!

— Oui, je le sais, répondit Jacqueline, dont la physionomie mobile s'assombrit. Il écrit de temps en temps à mon mari, dont il a su faire la conquête, et qui le lui témoigne de la façon la plus agréable, pour un jeune homme dévoré du désir de briller dans le monde parisien le plus select et le plus élégant. N'en parle à personne, Denise, car je crois que papa aurait de la peine à le lui pardonner, mais je te dirai qu'il a trouvé moyen de se faire présenter chez la tante de maman : M^{me} Robert d'Armenould...

Denise eut un geste de surprise effarée :

— La veuve de l'oncle Robert, dont papa ne peut pas même prononcer le nom!

— Elle-même. Elle est extrêmement riche, elle a trois filles mariées non moins richement. Genêt prétend, dans sa dernière lettre à Henri, qu'il entre de plus en plus dans ses faveurs. Elle lui a déclaré, dit-il, qu'un beau garçon comme lui, avec l'épaulette de lieutenant de cavalerie, pourrait faire le mariage qu'il voudrait, et elle lui prépare un choix d'héritières pour ce moment-là... Il dîne chez elle au moins une fois par mois.

— Si papa savait cela! murmura Denise.

— Surtout ne laisse rien échapper devant lui! Tu feras bien même de n'en pas parler à maman.

— Et si ton mari, par inadvertance, en dit quelque chose devant eux...

— Sois tranquille. Il est au courant. Il approuve, du reste, Genêt, trouve qu'il est débrouillard et agit pour le mieux... C'est évident, mon Dieu! suivant le monde. Les privations, les angoisses de notre vie passée ont donné à Genêt comme à Gustave l'idée fixe d'arriver à la fortune; seulement, ils ne prennent pas le même chemin.

— Mais, protesta Denise, l'oncle Robert a vraiment agi très mal envers papa, autrefois, et sa

femme a abandonné maman d'une façon indigne; pas même un mot de sympathie, de pure condoléance au moment du malheur!... Et puis, à l'âge de Genêt, ne penser qu'à épouser une grosse dot, ce n'est vraiment pas... vraiment pas...

— Ah! pauvre Denise! s'écria Jacqueline, l'embrassant; tu es faite pour comprendre le monde, comme les hirondelles qui volent là-haut pour apprécier la vie des grenouilles dans les marais. Me voici chez moi, je te quitte, je n'ai pas une minute à perdre. A demain, puisque vous devez tous dîner ici. Je te demanderai de jeter un coup d'œil sur la toilette des deux gamins, veux-tu? Henri est si exigeant pour toutes ces questions-là. Fais-leur une raie sur le côté, avec un toupet devant, c'est essentiel! Et que le fond de culotte de Roger n'aie pas trop ramassé la poussière des trottoirs, si possible, et que leurs poches ne soient pas bourrées de billes... enfin je compte sur toi!

Jacqueline referma hâtivement la portière et s'engouffra sous le porche béant de l'hôtel, tandis que la voiture faisait demi-tour et reprenait le chemin déjà parcouru, au petit trot poussif de son vieux cheval.

Denise, enfoncée dans l'un des angles, ne s'occupait plus de ce qui se passait au dehors, et s'absorbait dans le flot de pensées qu'avait remué en elle le mot de Jacqueline : « Tu n'es pas faite pour comprendre le monde. »

Non, elle ne se sentait pas faite pour le comprendre. L'idée lui en était venue souvent depuis... depuis ce soir solennel, souvenir si profondément, si étrangement douloureux et doux, où Gérard Dalistro lui avait confié son secret, sa vie brisée par son amour désormais sans espoir pour Jacqueline.

L'obscurité les avait enveloppés très vite sur le banc où ils étaient assis; les enfants se poursuivaient sur la pelouse avec des cris joyeux; ils étaient seuls sans l'être, et Gérard, qui ne pouvait voir sur les traits de Denise l'effet de ses paroles, avait parlé longtemps, trouvant un soulagement à s'épancher, à raconter son désespoir. « Je vous sais si bonne, si compatissante », ces mots revenaient sans cesse sur ses lèvres, « que vous avez de la pitié pour toute douleur, même celle que vous ne pouvez comprendre ».

Qu'elle ne pouvait comprendre!... Oh! il ne savait pas, il ne saurait jamais à quel point elle pouvait comprendre et mesurer sa douleur! Il ne saurait jamais combien il avait été inconsciemment cruel, ce soir-là. Elle avait trouvé des mots consolants pour le plaindre en le calmant, et tandis qu'elle parlait, les larmes de son angoisse coulaient inaperçues sur ses joues pâles et, tout doucement, silencieusement, comme l'oiseau qui tombe en hiver sur la neige et meurt sans se débattre, le rêve de Denise avait agonisé et était mort étouffé par Gérard lui-même à qui rien ne l'avait révélé...

Mais après... Après, le lendemain, puis les semaines et les mois qui avaient suivi, Gérard avait trouvé si bon de se faire consoler et plaindre qu'à chaque occasion il était venu, comme il disait, chercher sa garde-malade. Tantôt lorsqu'ils se rencontraient au dehors, tantôt dans le cabinet de M. Genest qui, profitant de la belle écriture de Denise, l'employait souvent à lui recopier ses manuscrits, tantôt dans le jardin, sur le banc où il lui avait fait sa première confidence, leur conversation s'était renouvelée. Elle essayait de lui redonner du courage, de lui apprendre la résignation et de se l'apprendre à elle-même.

Puis il était parti... L'ombre de bonheur qui restait à Denise s'était évanouie ! Elle comprit soudain combien cette ombre lui était devenue précieuse, la chère habitude qu'elle s'était faite de ces confidences et de son rôle de consolatrice ; elle mesura avec quelle joie elle eût ainsi consacré toute sa vie à lui alléger sa peine, à voir couler ses larmes pour une autre, sans jamais rien lui demander... Maintenant, elle n'aurait même plus cela !

Son père faisait sans cesse allusion à un mariage encore en hypothèse, mais qui, selon lui, devait inévitablement se présenter un jour ou l'autre, pour elle comme pour Jacqueline. Il le désirait aussi brillant sans oser l'espérer. Mais Denise savait bien que c'était fini !

Le mariage, même le plus brillant, elle l'aurait repoussé, elle aurait fait cette folie suivant le monde, comme un peu plus tôt, elle eût fait celle de devenir la femme de Gérard Dalistro, pauvre, inconnu, sans avenir, s'il le lui avait demandé...

Tout était bien fini... Que serait donc sa vie maintenant ? A quel labeur ingrat et sans espoir faudrait-il la dépenser ?...

A ce moment, la voiture se trouva arrêtée, dans une rue étroite et montante, par un encombrement et, au-dessus du tumulte, plana tout à coup le son clair d'une cloche qui tintait lentement.

Denise, fermant les yeux, crut revoir la chapelle du couvent de Villebon, voisine de la petite maison où, si souvent, elle allait prier et, bien souvent aussi, pleurer, loin de ceux que ses pleurs eussent attristés... Elle crut entendre le chant grave et recueilli des religieuses derrière la grande grille de clôture qui quadrillait de noir un pan de mur auprès de l'autel, et une sorte d'apaisement mélancolique la pénétra peu à peu.

Elle joignit ses deux mains et les ramena sur son front qu'elle ensevelit dans l'angle de la voiture, pour s'isoler encore davantage en elle-même... Oui, ne serait-ce pas là le chemin à prendre ? Oublier le monde, les chagrins sans consolation, la solitude du cœur, en se jetant toute en Dieu, en embrassant cette vie humble, réglée, pleine d'œuvres méritoires, où l'on prodigue de doux soins à l'enfance, aux vieillards, aux pauvres,

aux malades, où, certainement, on finit par si bien s'oublier soi-même que toutes les meurtrissures de l'âme doivent se cicatriser. Ah ! se réfugier là, entrer dans ce repos !

Et Denise, tremblante, sentit qu'elle touchait à l'une de ces heures où la vie se décide, où le pas que l'on ébauche ne permettra plus de revenir en arrière, où le fil rompu ne pourra plus se renouer... Elle se vit à genoux, prononçant des vœux solennels, elle vit la porte d'un cloître ouverte et il lui sembla que tout son être s'élançait pour en franchir le seuil...

Mais, brusquement, autour d'elle, surgirent les visages aimés : sa mère avec ses inconsolables tristesses, son père, Suzanne et les deux petits qu'elle avait tant bercés, et son grand Genêt que le monde voulait lui changer, et Gustave qui luttait si bravement au loin, et Jacqueline qui, tout à l'heure encore, ne pouvait se décider à se séparer d'elle... Elle sentait leurs mains chéries retenir les siennes, se cramponner à ses vêtements, leurs bras se nouer autour d'elle et l'étreindre éperdûment, tandis que leurs yeux explorés lui criaient : « Ne nous quitte pas ! ne nous abandonne pas ! »

Son cœur se fondit dans une grande pitié. Quoi ! le repos, l'oubli, la paix pour elle, en les laissant derrière, à leurs souffrances et à leurs luttes ! Non, non, elle ne les abandonnerait pas ! Non, elle resterait près d'eux pour porter leurs fardeaux, partager leurs chagrins, essuyer leurs larmes, pour les soigner, pour les conseiller s'ils le lui demandaient : toujours ils la trouveraient là, avec son cœur débordant de tendresse ; elle serait leur fille et leur sœur de charité.

III

Le tourbillon tenait Jacqueline, quoi qu'elle en eût. Pour beaucoup, sa vie eût semblé fort enviable : une fête continuelle. Lancée par la situation de fortune et le goût de son mari dans la société la plus élégante, la plus affolée de plaisir, pour elle, les jours succédaient aux jours, uniformément variés, dans la fièvre continuelle des distractions et des exhibitions mondaines.

La question toilette et luxe s'imposait tout d'abord comme la plus importante, celle qui devait mettre en éveil la meilleure partie des facultés. Les sujets réputés graves par le commun des mortels, d'intérêt religieux, sociaux ou intellectuels, ne tenaient qu'une place très secondaire ou plutôt n'en avaient aucune à côté de ce sujet grave entre tous, dans les conversations de son entourage habituel.

Elles étaient si légères, si charmantes, si raffinées dans la forme, ces conversations, paroles ailées, comme dit le poète, mais d'ailes de mouches ou de papillons, que Jacqueline s'accoutumait à entendre traiter avec un scepticisme

d'une complète inconscience les devoirs que son éducation première, le penchant de sa nature droite et saine lui avaient appris à considérer comme les fondements de la vie, son point d'appui le plus sérieux et le meilleur. La maternité : une chaîne, un empêchement au plaisir, à la vie insouciant, seule bonne à vivre, une diminution du luxe et du confort; le respect des parents, la soumission à leur volonté : une vieille coutume tombée en désuétude et qui n'était guère du *dernier bateau*; la gravité des obligations du mariage : une bonne plaisanterie !...

Comme tant d'autres au début, Jacqueline se récriait : « Faire ce qu'ils font ? Jamais ! Mais pourquoi ne m'amuserais-je pas de la comédie humaine ? La folie des autres est si distrayante ? » Et l'on ne prend pas garde qu'à force de regarder tourbillonner au-dessus du vide la bande serrée des éphémères, le vertige inattendu peut vous prendre.

Dans ce genre de vie, la tournure de son esprit original et mordant était un élément de succès, et, avec une sorte d'amertume cachée sous la fine raillerie, elle lui laissait peut-être un peu trop libre carrière. Il lui créait des admirateurs, mais aussi des ennemis des deux sexes... Être jolie et spirituelle, cela ne se pardonne guère, et trop de clairvoyance est une qualité dangereuse.

Jacqueline ne s'arrêtait pas à ces raisonnements spécieux. Cette vie qui lui était imposée et que méprisait ce qu'il y avait de meilleur en elle, possédait au moins un bon côté, à son gré : on pouvait s'y étourdir, tromper le vide du cerveau et du cœur par l'amoncellement des riens gratifiés d'une importance énorme : le choix d'une toilette, l'organisation d'une partie, la belle ordonnance d'une réception.

— Amusez-vous, lui répétait à satiété M. de Lègle ; soyez élégante, je ne vous refuserai jamais rien sous ce rapport. Que l'on vous voie partout... Enfin, amusez-vous, c'est tout ce que je vous demande. On ne me trouvera pas un mari cruel !

Donc, Jacqueline s'amusait. Que son mari fût de même, c'était trop juste. Que, peu à peu, il prît l'habitude de s'amuser de son côté, pendant qu'elle était supposée en faire autant du sien, c'était encore parfaitement correct, suivant les lois du code mondain. Aux jalousies tyranniques et blessantes des premiers mois avait succédé, de sa part, une indifférence à peine dissimulée, et la jeune femme, dont l'éducation se parachevait à ces diverses expériences, subissait dans un silence douloureux cette évolution de sentiments, avec la parfaite certitude que sa conduite ne la motivait pas plus dans un sens que dans l'autre.

Voilà donc pourquoi il l'était venu chercher, elle qui ne songeait pas à lui et qui ignorait toutes choses ! Voilà pourquoi il lui avait donné son nom, il avait pris sa foi et engagé la sienne en échange ! Qu'était-ce donc que cette comédie déri-

soire et cruelle, quand elle ne devait être pour lui qu'un jouet, l'objet d'un caprice ?

Une chose était certaine, elle s'en était bien rendu compte : elle lui avait apporté une déception. Il s'était fait sur elle, interprétant à faux sa nature impulsive, démonstrative et aimante, elle ne savait quelles imaginations qu'elle avait pressenties sans vouloir les approfondir... Oui, elle aurait peut-être été de force à lutter contre les influences qui le lui enlevaient maintenant ; mais chercher à le retenir par cette sorte de moyens lui avait répugné et elle avait dédaigné la lutte, ne pouvant supporter l'idée de ne remplir dans la vie de son mari d'autre place que celle que tant de femmes, sans doute, avaient occupée déjà. Est-ce que le mépris affiché à tout propos par M. de Lègle pour la femme ne venait pas de là, de ce qu'il l'ignorait en réalité, et n'était-ce pas à elle à le lui faire comprendre ?

Le débat intime qui la déchira au sein de ce chaos fut d'une angoisse indicible. M. de Lègle, quoique absorbé par des préoccupations d'un autre ordre, en eut lui-même quelques soupçons. Un remords, un retour d'affection peut-être, par un sentiment bien humain, pour celle qu'il sentait se retirer de lui, parut lui venir, mais trop tard. Il donna des explications maladroites à sa conduite, tenta de l'atténuer en apparence et se heurta contre une barrière infranchissable, un mur de glace et d'indifférence. Et tacitement, tous deux se laissèrent aller au courant qui, chaque jour, les éloignait davantage l'un de l'autre, élargissant entre eux l'abîme de l'irréparable.

Jacqueline se reprit à s'amuser, à s'amuser follement, à tel point qu'à peine trouvait-elle un instant, tous les huit jours, pour monter les cinq étages de l'appartement lointain, avoisinant la barrière de Neuilly.

Ici, la vie continuait assez paisible. Mme Genest, peu à peu, s'appropriait au bruit et à l'agitation de l'effrayant Paris. Les deux garçonnetts suivaient avec un zèle suffisant les cours d'un collège et travaillaient à la maison sous la direction de leur sœur aînée. Suzanne et Denise remplissaient les heures de leurs journées par une série d'occupations à peine différentes de celles qu'elles avaient eues à Villebon, mais un certain isolement les enveloppait, dont elles ne souffraient pas jadis dans la petite ville de province.

Les orages passés ne se trouvaient pas, non plus, complètement bannis par le nouvel état de choses. M. Genest, d'abord très satisfait d'une situation qui mettait en jeu son activité et ses plus brillantes facultés, n'avait pas tardé à en découvrir les points défectueux qui exaspéraient au dernier degré son humeur ombrageuse. Et il se plaignait avec amertume que l'injustice du sort le condamnât à se sentir toujours entravé par la stupidité ou l'ignorance d'autrui.

Ce qui achevait de l'aigrir, c'est que son fameux manuel de sciences, bien loin d'atteindre le succès

prophétisé par son auteur, demeurait dans l'ombre et l'oubli, encombrant de ses piles négligées les rayons de l'éditeur, et Bernardin, endetté envers ce dernier, ne pouvait songer à lui offrir quelque nouvelle production qui, dans ses rêves, pourtant, eût conquis la renommée à laquelle il aspirait en vain. Aussi s'efforçait-il de se persuader, en le répétant à tout propos, qu'une cabale était montée contre lui, et, avec une rage concentrée qui faisait frémir en sa femme tout le cortège des angoisses passées, il déclarait qu'il saurait trouver le moyen de vaincre ses ennemis.

Les bons jours, jours trop rares, étaient ceux où Jacqueline, faisant irruption dans l'appartement, y mettait tout en révolution pour enlever sa mère et ses deux sœurs. On partait dans la grande calèche, dont les chevaux piaffaient devant la porte, excitant l'émoi et la curiosité de la rue tranquille. Le but, c'était quelque promenade sous les ombrages du Bois-de-Boulogne, du Parc de Saint-Cloud, ou dans des régions lointaines de la capitale, ou bien encore un concert, une visite à un musée, à une exposition, et l'après-midi s'écoulait trop vite.

Suzanne payait presque toujours ces joies d'un accès de fièvre, mais elle ne songeait guère à s'en plaindre, se complaisant davantage, ensuite, dans les rêveries peuplées de souvenirs d'art, de lambeaux de paysages, qui emplissaient la longueur de ses journées.

Malheureusement, ces joyeuses aubaines ne revenaient qu'à intervalles fort éloignés, et M. Genest ne se privait pas de blâmer hautement Jacqueline sur la façon dont elle négligeait ses parents. Le prétexte des obligations mondaines qu'invoquait sa fille le laissait incrédule. Il lui reprochait, surtout, de ne point s'occuper de marier avantageusement sa sœur, et ne se montrait pas satisfait de la réponse un peu brève de la jeune femme à ces insinuations :

— Je ne vois personne dans mes relations qui puisse convenir à Denise, et lui assurer l'avenir que je souhaite pour elle.

Son père haussait les épaules et murmurait quelque phrase sur « la mauvaise volonté et l'égoïsme des gens heureux à l'égard de ceux qui ne le sont pas », dont la pauvre Jacqueline se serait sentie attristée sans les protestations affectueuses de sa mère et de Denise. Cette dernière ne mettait d'ailleurs aucun zèle à seconder les désirs de M. Genest, et, lorsque sa sœur lui proposait quelque distraction : bal ou soirée, elle se déclarait blasée sous ce rapport, et refusait de profiter d'un plaisir dont Suzanne ne pouvait jouir avec elle.

Un des griefs de Bernardin Genest était aussi la froideur des relations que M. de Lègle entretenait avec la famille de sa femme. En effet, le comte se montrait peu chez ses beaux-parents, et leur intimité n'avait guère fait de chemin depuis le mariage : sa correction étudiée, son amabilité ba-

nale s'enveloppaient d'une certaine nuance de froideur, frisant l'impertinence, qui démontait et glaçait M. Genest lui-même.

Avec Suzanne, seule, il se départissait de ces façons congelantes, peut-être parce que la jeune fille qui regardait tout, choses et gens, à travers le prisme de son imagination, lui témoignait, en toute naïveté et candeur d'âme, une sympathie et une admiration flatteuses pour son amour-propre, toujours avide de succès.

Dans l'idée de Suzanne, son beau-frère réunissait toutes les perfections physiques et morales : il rappelait les preux du Moyen âge ; il avait épousé Jacqueline par amour, et il savait parler comme personne, d'art, de musique, de littérature. Réellement, auprès d'elle, ayant l'intuition qu'elle était différente des autres femmes, auxquelles, selon lui, on ne pouvait complaire que par l'adulation et la flatterie, il devenait presque simple, affable, causeur, se détendait et se déridait.

Il l'avait surnommée « le poète », et Denise « la petite nonne ».

C'est que Denise, à l'opposé de Suzanne, ne parvenait en aucune façon à fraterniser avec son beau-frère ; le regard hardi dont il la dévisageait l'intimidait ; elle, si parfaitement simple comme les natures très humbles, se sentait, avec lui, gênée, gauche, sans s'expliquer pourquoi, et, devenant silencieuse, elle se repliait sur elle-même.

Les mois s'écoulaient. Genêt, sorti de Saint-Cyr avec l'épaulette de sous-lieutenant dans un régiment de hussards, tenait garnison à quelques lieues de Paris. Il méritait de mieux en mieux son surnom de « beau Genêt », et chacune de ses visites étaient un triomphe pour les siens. Mais il les leur prodiguait très peu, quoiqu'il profitât amplement du voisinage de la capitale, qui avait d'autres attraits plus puissants pour lui que le cercle familial. Il étouffait vite dans le petit appartement, et la monotonie du quartier l'écrasait. Il s'échappait alors, en prétextant des devoirs l'appelant au ministère. Devant ce motif, toute la famille s'inclinait : cela semblait si naturel que le ministère ne pût fonctionner sans le concours du plus beau sous-lieutenant de l'armée !

Le ministère, fort souvent, c'était l'hôtel de la fameuse tante d'Armenould, avec qui Genêt s'efforçait de resserrer encore une intimité sur laquelle reposaient ses espérances et ses projets d'avenir. Son beau-frère l'encourageait dans cette voie et était son unique confident. Genêt ne soufflait mot de ces relations à sa famille, Denise ne lui avait jamais laissé deviner qu'elle les connaissait, et Jacqueline, après une ou deux discussions assez mordantes qui aigrirent inutilement leurs rapports, évita ce sujet. Le jour où elle découvrit, avec une surprise mêlée d'amusement et d'indignation, que le jeune homme s'était fait graver des cartes ainsi libellées :

G. GENEST D'ARMENOULD

Sous-lieutenant au X régiment de hussards

elle e contenta de lui dire froidement :

— Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas laisser traîner ton porte-cartes sous les yeux de papa.

Mais Genêt ne se laissa pas démonter pour si peu, et répondit en haussant les épaules :

— Bah ! Lorsque ma tante d'Armenould m'aura décroché une héritière avec le gros sac, et que papa me verra en passe de couler le reste de mes jours, les mains au fond de mes poches, dans un château comme celui de ton mari, il ne pensera guère à chicaner sur les vieilles querelles.

Et Jacqueline, haussant les épaules à son tour, murmura :

— Au fait, c'est bien possible !

De son côté, Gustave, ayant atteint ses vingt et un ans, venait de partir pour le Brésil. Dans ses lettres, généralement brèves, son énergie ne se démentait pas ; il paraissait satisfait de la marche de ses affaires, ses appointements s'étaient élevés rapidement, et la mission importante sur laquelle il ne s'expliquait pas, et qui motivait son départ, témoignait de la confiance qu'inspiraient à ses chefs ses capacités exceptionnelles.

Pourtant, dans les pages adressées à Denise, avec laquelle il s'était toujours montré plus expansif, on sentait percer une mélancolie singulière et un peu âpre.

Il lui écrivait d'Angleterre, où il faisait un court séjour, avant de s'embarquer pour Rio-de-Janeiro :

« J'ai passé sur le pont de Londres, dans l'après-midi, et je ne puis te dire quelle étrange oppression d'isolement j'ai ressentie, au milieu de cette foule affairée, qui descend dans un sens, remonte dans l'autre, comme deux fleuves parallèles, agités et houleux. Le courant m'empêchait, et je regardais passer, près du mien, tous ces fronts soucieux, barrés par l'idée implacable du but à atteindre, de l'affaire à mener à bonne fin, du *time is money*, comme ils disent. Et cette idée-là est incompatible avec toute fraternité : l'homme de chair et d'os et d'âme, semblable à vous, qui vous frôle, s'il ne peut vous être utile, n'existe pas pour vous ; s'il représente un obstacle, en travaillant dans un but opposé, votre unique pensée sera de le détruire et de ruiner les espoirs qui peuvent lui être les plus chers...

« J'ai repassé sur ce pont immense, dont les deux extrémités se perdaient dans la brume, la nuit, lorsqu'il était presque désert, et, en regardant sur l'eau, d'un noir si profond, danser le reflet froid et fuyant de la lune, j'ai songé à ce vers de Longfellow :

... *The thoughts of youth are long, long thoughts* (1)

(1) Les pensées de la jeunesse sont de vastes, vastes pensées !

Trois ans s'étaient donc écoulés, le temps passait, et rien de la crise intime et douloureuse traversée par Jacqueline n'était soupçonné dans sa famille. Seulement, Mme Genest n'osait plus parler du bonheur qu'elle éprouverait à devenir grand-mère, car elle avait remarqué que chaque allusion de ce genre amenait sur les traits mobiles de sa fille une expression de tristesse intense.

L'hiver commençait avec des brumes glaciales, des trombes de neiges balayées par le vent du Nord. Un jour que Jacqueline, qui savait ne pas être attendue, ouvrait tout doucement la porte de la salle à manger pour faire une surprise à ses sœurs, elle demeura sur le seuil, frappée d'une inquiétude subite à la vue de Suzanne. La jeune fille était affaissée plutôt qu'assise dans un fauteuil, auprès de sa fenêtre favorite, et, ainsi, immobile, avec la transparence encore accrue de son visage mince, elle avait quelque chose de presque immatériel.

Jacqueline l'interrogea, tâta ses mains brûlantes, voulut lui faire dire d'où elle souffrait. Mais Suzanne, indifférente et distraite, lui répondait évasivement, déclarait qu'elle ne souffrait en aucune façon, et, pour détourner l'attention de sa sœur, se mit à lui décrire l'étrange effet d'un rayon de soleil sur la neige des toits voisins, qu'elle avait remarqué le matin.

— Mais tu ne peins plus ? observa Jacqueline.

— Non, dessiner me fatigue, et me pencher sur le papier pour peindre me coupe la respiration... J'aime mieux penser et regarder. Et je me fais une si belle palette, là ! — elle posa son doigt sur son front — avec toutes les couleurs si riches, si magnifiques, répandues partout, en profusion tellement admirable, que l'on devrait s'en mettre à genoux : c'est un rayon du soleil couchant, rouge comme du sang, ce sont les tuiles roses d'un toit sous le voile léger de la neige fondante, c'est une tête blonde d'enfant sous l'abat-jour vert d'une lampe... Il y a des gens qui passent à côté de tout cela sans rien voir ; s'ils savaient quelles jouissances ils perdent !

— Tu es un peu visionnaire, fit Jacqueline en souriant : tout le monde ne peut pas avoir cette chance-là. Et ton histoire des anges ?

Suzanne secoua la tête : — J'ai idée que je la finirai seulement lorsque j'irai étudier les anges de plus près.

— Que veux-tu dire ? balbutia Jacqueline, dont le cœur se serra.

— J'attends que j'en aie vu de plus près, répéta la jeune fille, le regard perdu dans l'espace.

— Ceux de Fra Angelico, que je t'avais tant promis de te mener voir ? insista encore sa sœur avec un soupir mal réprimé.

— Oui, ceux de Fra Angelico, répondit doucement Suzanne, s'il veut bien me les envoyer.

Deux jours se passèrent, puis Jacqueline repa-

rut en coup de vent, la physionomie illuminée d'une expression de vraie et profonde joie, qu'elle avait perdue depuis longtemps.

— Maman! Denise! cria-t-elle gaiement. Je vous annonce un enlèvement. Je vais passer trois mois à Nice, et j'emmène Suzanne. Nous avons décidé cela, hier au soir, Henri et moi. Nice et la baie des Anges, c'est un endroit fait pour toi, Suzette! Puis, au printemps, nous passerons la Corniche et nous irons voir les fresques de Fra Angelico. « Tout vient à point à qui sait attendre. » Et, ce qu'il y a de mieux, je m'imaginais que je te ramènerai avec des joues rondes et roses, et que ta fièvre restera sur la Côte d'azur. Vite! vite! que j'examine ta garde-robe; il doit y avoir des lacunes à combler, et nous n'avons pas de temps à perdre : dans huit jours, nous serons parties. Ainsi, fais tes paquets.

IV

L'express fendait l'espace, lançant de temps à autre un coup de sifflet mélancoliquement prolongé vers le ciel bas et opaque d'où le soleil semblait banni à tout jamais. Pelotonnée dans l'angle du coupé-lit, sa tête pâle écrasant sur un oreiller blanc la masse éparse de ses boucles brunes, Suzanne suivait, à travers les vitres, la fuite précipitée du paysage zébré de pluie. Le regard de ses grands yeux animés d'une expression nouvelle de curiosité et de plaisir, se tourna vers sa sœur assise en face d'elle.

— Je crois rêver! fit-elle, j'ai beau me sentir emportée par ce train, je ne puis encore réaliser notre départ; tout cela s'est fait si vite! Est-ce vraiment moi qui m'en vais si loin, qui vais voir de si belles choses?

— Je l'espère bien! répartit Jacqueline en riant; si c'était toute autre que toi, cela ne m'arrangerait pas le moins du monde.

— C'est que tu as opéré ce miracle d'un coup de baguette, comme une bonne fée!

— Fée si tu veux, mais pas si bonne que tu le dis, pauvre chérie! J'ai trop tardé, dans mon égoïsme inconscient, à donner ce coup de baguette si nécessaire pour toi... L'hiver dernier, cependant, j'en ai déjà eu l'idée, mais tu semblais plus vaillante que cette année, et puis... je n'ai pas pu.

Jacqueline, ayant terminé ainsi brusquement sa phrase, remonta en silence le cours de ses souvenirs. Ce qui l'avait empêchée de donner suite, l'année précédente, au projet dont elle parlait, l'unique cause qu'elle ne pouvait ni ne voulait avouer à sa sœur, avait été le départ subit de son mari lui-même pour Nice, où l'appelait, prétendait-il, un accident, imaginaire ou réel, dans son écurie de course, et son refus de l'y laisser venir.

Cette fois-ci encore, M. de Lègle avait paru d'abord désagréablement surpris par la proposi-

tion de sa femme. Il ne lui présenta aucune objection cependant, mais lui fit entendre que, blasé pour son compte sur les charmes de Nice, il partagerait de préférence son temps entre Monte-Carlo et Paris; de cette façon, il ne la gênerait en rien pour s'installer où il lui conviendrait avec sa sœur et y mener la vie qui leur plairait et que nécessiterait la santé de Suzanne.

— En effet, avait répondu froidement Jacqueline, nous ne nous gênerons ainsi en rien, l'un et l'autre, et ce sera pour le mieux.

A cette phrase ambiguë, l'œil clair de M. de Lègle s'était allumé d'une flamme dure, mais les mots lui avaient sans doute fait défaut pour exprimer sa pensée, et, tournant sur ses talons, il s'était retiré en silence, comme s'il n'eût pas entendu ou pas compris.

Deux jours plus tard, il partait pour Monte-Carlo, après avoir prévenu gracieusement sa femme qu'il irait visiter, afin de s'assurer de son confort, la villa arrêtée pour elle à Nice par correspondance, et qu'il se trouverait là pour la recevoir ainsi que sa sœur.

Jacqueline demeurait perdue dans ces pensées, son visage souriant tout à l'heure s'était figé dans une expression de tristesse morne, et un pli amer marquait le coin de ses lèvres dont il altérait le caractère habituel de grâce et de jeunesse.

Suzanne n'y prenait garde; sa vie sédentaire ne lui ayant pas donné l'habitude des voyages, elle s'abandonnait toute à ce plaisir nouveau, s'amusant des moindres choses, comme une enfant qu'elle était encore sous bien des points.

Pourtant, semblant par intuition pénétrer quelque chose des préoccupations de Jacqueline, elle dit, après un long moment de silence :

— Quel dommage qu'Henri n'ait pas fait le trajet avec nous et se soit cru forcé de partir d'avance, pour s'assurer que la villa serait confortable. J'aurais très bien pu attendre à l'hôtel que vous fissiez votre choix. Je suis consternée de la peine qu'il a prise à cause de moi.

Jacqueline détourna la tête pour cacher le sourire d'ironie que cette déclaration naïve lui arrachait.

— Ne te tracasse pas, répondit-elle tranquillement, cela ne lui donnait pas grand mal. Il serait parti de toutes façons, il était attendu à Monaco.

— Ah! interrompit Suzanne, étonnée, tu dis à Monaco? Est-ce qu'il joue?

Cette question fut posée avec un accent quelque peu effarouché qui fit rire la jeune femme.

— Certainement, il joue.

— Beaucoup?

— Mon Dieu, oui, plutôt beaucoup.

— Et tu ne l'en empêches pas? se récria Suzanne, presque indignée du calme de sa sœur.

Celle-ci eut un soubresaut et partit d'un éclat de rire bref.

— Je ne l'en empêche pas?... Ah! ma petite, si

tu es jamais mariée, tu verras combien c'est facile d'empêcher un homme de faire ce qu'il veut!

— Cela ne peut être difficile, quand il vous aime, répondit gravement la jeune fille, et je trouve que le devoir d'une femme est d'empêcher son mari de faire ce qui n'est pas bien...

— Tu as un bel idéal en ceci comme en tout, fit Jacqueline avec un soupir; moi aussi, j'aurais aimé vivre d'idéal, mais la vie réelle, c'est une autre affaire!

Suzanne suivait son idée et ne l'écoutait pas :

— J'ai entendu dire, reprit-elle, qu'une foule de gens se ruinaient à Monaco; si pareille chose arrivait à Henri, comment aurais-tu la conscience tranquille?

— Je me dirais que son argent était à lui, tout à lui, puisque je ne lui ai rien apporté, et que, par conséquent, je n'avais nul droit de contrôle sur la manière dont il lui convenait de le dépenser.

Suzanne secoua la tête.

— Ce n'est pas une bonne façon d'aimer les gens, répéta-t-elle d'un air pénétré, c'est de la faiblesse.

Jacqueline détourna encore les yeux, afin que sa sœur ne pût pas sonder leur profondeur de tristesse, et repartit gaiement :

— Je te le dis : quand tu seras mariée à ton tour, nous verrons comment tu t'en tireras.

Elle changea la conversation qui bientôt se concentra sur les changements perpétuels de scènes et de paysages.

Le dîner, l'opération du dressage des couchettes furent encore de nouveaux amusements pour Suzanne. Elle s'endormit, se disant délicieusement bercée par le ronflement du train. Mais Jacqueline demeura de longues heures, les yeux ouverts dans la demi-obscurité du wagon; tantôt, le front collé à la vitre, elle regardait les lumières lointaines qui, d'espace en espace, trouaient l'étendue noire où s'enfuyaient follement des formes confuses au passage de l'express; tantôt, penchée sur sa sœur, scrutant son visage délicat auquel le sommeil donnait une pâleur de marbre, elle tâtait, inquiète, les mains moites de la jeune fille, qui pendaient en dehors de la couche...

— Suzanne, éveille-toi ! voici la côte d'azur.

A cet appel, Suzanne se dressa sur son séant, de ses deux mains rejeta les lourdes mèches brunes que la sueur d'un sommeil un peu fiévreux avait collées à ses tempes et, avec un cri d'admiration, se précipita vers la portière.

Depuis Hyères jusqu'à Nice, elle resta dans la même attitude, les mains jointes sur ses genoux, les lèvres entr'ouvertes comme pour laisser échapper une hymne silencieuse; ses larges prunelles, encore dilatées, s'emplissant avec ivresse de l'azur profond et moiré de la mer, du rayonnement du soleil, des nuances délicatement fondues qui peignaient, à sa gauche, dans un horizon de rêve,

les collines toutes proches et la chaîne éloignée des Alpes.

D'abord, elle jetait des phrases hachées, essouffées, aurait-on dit, par l'émotion; mais bientôt elle se tut, contemplant, dans un silence religieux que Jacqueline respecta.

Lorsque le train déboucha enfin dans la gare de Nice, il était midi. Jacqueline, qui avait réuni les menus bagages sans troubler les méditations de sa sœur, se pencha au dehors et dit :

— Nous sommes arrivées, Henri est là qui nous attend.

— Nous sommes arrivées ! répéta Suzanne comme en songe.

M. de Lègle aida sa femme à descendre et, voyant Suzanne pâle et hésitante devant la portière ouverte, il la prit dans ses bras vigoureux et la déposa doucement sur le quai.

— Eh bien, ma petite sœur, mon pauvre poète, fit-il avec l'affabilité toute particulière qu'il avait pour elle, ce voyage trop long me paraît vous avoir anéantie, vous ressemblez à ces bouquets de roses blanches que je vous apportais comme bienvenue.

Et il posa entre les mains diaphanes de la jeune fille une gerbe de roses dont elle porta avec délice les touffes embaumées à son visage.

— Ce n'est pas le voyage, répondit-elle, c'est l'enthousiasme qui m'a anéantie. C'est trop beau !

Une voiture les emmena à travers Nice pleine d'animation, de gaieté et de fleurs, jusqu'à la porte d'une délicieuse villa, toute petite, peinte en rose et perdue au milieu d'un fouillis de verdure, étranges aux yeux inaccoutumés de Suzanne : énormes platanes aux troncs écaillés de blanc, au feuillage léger, découpé sur le ciel limpide; groupes de palmiers rappelant les paysages d'Afrique, et d'orangers en fleurs qui faisaient songer à l'Italie; tonnelles de roses grimpantes de toutes nuances et de toutes formes. Le jardin en terrasse descendait ainsi mollement vers la mer dont le scintillement bleu trouait le rideau de feuillage.

Une collation les attendait, dressée sous l'un des berceaux odorants; mais Suzanne, malgré les encouragements de son beau-frère, n'y fit pas grand honneur. Quoiqu'elle fût brisée de fatigue, Jacqueline eut toutes les peines du monde à la décider à prendre un peu de repos, tandis qu'elle-même vaquait à leur installation.

Vers la fin de l'après-midi, M. de Lègle s'excusa de ne pouvoir rester à dîner, appelé d'urgence à Monte-Carlo, à son grand regret, expliqua-t-il avec quelque embarras.

Au moment où il partait, il prit Jacqueline à part :

— Montrez Suzanne à un médecin, sans beaucoup tarder, n'est-ce pas ? Elle m'inquiète positivement, elle semble ne plus vivre que par les yeux. Il ne faudrait pas négliger, faute de conseil, des précautions essentielles.

— Rassurez-vous, répondit Jacqueline, touchée de cette sollicitude à l'égard de sa sœur, malgré sa froideur étudiée. Je ferai venir demain le docteur Second que plusieurs personnes m'ont recommandé.

Dès le lendemain, en effet, le docteur se présenta à la villa. Son examen de Suzanne fut très minutieux, il multiplia les questions, et finit en recommandant des ménagements extrêmes, un repos complet; éviter les émotions, les marches trop longues, les ascensions, rentrer avant le coucher du soleil...

Lorsqu'il se trouva seul avec Jacqueline qui le reconduisait au seuil de la villa, le docteur tourna vers elle deux yeux scrutateurs dont l'expression empreinte de gravité lui donna le frisson.

— Vous la trouvez très mal, docteur? balbutia-t-elle.

Voyant son angoisse, il répondit d'un ton froidement rassurant :

— Très mal n'est pas le mot, mais... Vous êtes sa sœur, madame? Eh bien! je ne saurais assez vous recommander l'exacte observance des précautions prescrites... C'est un organisme trop délicat... une de ces plantes que l'on peut garder en serre, mais pas autrement.

Jacqueline en avait deviné plus long que ne disaient ces paroles. Aussi, durant les premières semaines de leur séjour, s'absorba-t-elle complètement dans les soins prodigués à sa sœur : promenades lentes au bord de la mer, matinées paresseuses sous l'abri parfumé des tonnelles du jardin, longues soirées dans le salon de la villa encore égayé par un feu clair et pétillant de souches d'olivier, pour chasser l'humidité apportée par les vents du soir. Suzanne se montrait charmée de tout, même de cette réclusion forcée; elle ne se lassait pas d'admirer les plafonds peints de nuages et de fleurs à la mode italienne, les tentures fraîches et gaies des murs, et jouissait de ce luxe inaccoutumé dont elle se sentait enveloppée.

En vain, les relations de Jacqueline, déjà nombreuses à Nice au moment de son arrivée et qui se multipliaient chaque jour, venaient-elles frapper à sa porte; sauf pour quelques rares visiteurs, cette porte demeurait close, et Jacqueline restait sourde aux invitations les plus pressantes et les plus séduisantes dont on l'assailait. S'exagérant volontairement son rôle de garde-malade, elle le rendait aussi sévère que possible. Elle ne cédait même pas aux instances de Suzanne qui lui répétait de ne se faire aucun scrupule d'accepter quelques distractions, sans elle à qui suffisait la béatitude de ce bain de soleil, de fleurs et d'azur dont elle s'imprégnait à toute heure.

Mais Jacqueline avait à cœur de se punir de cette folie de plaisir qui, à Paris, lui avait fermé trop longtemps les yeux sur l'état de sa sœur.

« Je n'ai aucune excuse, se disait-elle, attisant ses remords, j'aurais pu en parler beaucoup plus

tôt à Henri, il m'aurait laissée partir bien volontiers! »

Cependant, au bout d'une quinzaine de jours, un changement appréciable s'opéra en Suzanne, un sang plus chaud parut circuler sous sa pâleur mate, colorant les veines bleues qui dessinaient un fin treillis sur ses tempes, sous les boucles brunes; son pas devint moins alangui, son regard moins fiévreux. L'oppression produite au début par la marche avait disparu; d'elle-même, elle sollicitait, maintenant, des promenades plus longues.

Le docteur se montrait satisfait de cette transformation; néanmoins, il répétait à chaque visite :

— Soyons prudents! n'allons pas trop vite... Plus d'exercice, pas d'excitations ni de fatigues.

Aussi Jacqueline continuait à résister, avec la même sévérité, aux assauts qu'on lui livrait pour l'attirer avec sa sœur dans les réunions mondaines : concerts, soirées, réceptions de toutes sortes, qui se succédaient sans arrêt...

Leurs distractions étaient toutes paisibles. Suzanne, par exemple, trouvait un grand plaisir à aller, chaque matin, au marché aux fleurs. La vue des étalages éblouissants de fraîcheur et d'une richesse de tons à désespérer un peintre, des hommes et des femmes aux types pittoresques, avec leurs costumes aux couleurs vives, leurs gestes animés, la ravissait. Il fallait que Jacqueline la ramenât presque de force au logis, les bras chargés de bouquets et de gerbes multicolores dont elle embaumait toute la villa.

Le comte de Lègle faisait de temps à autre de courtes apparitions, prenait un repas, ou accompagnait dans une promenade sa femme et sa belle-sœur, puis disparaissait des semaines entières.

Suzanne s'étonnait de ces allures mystérieuses, mais sans le dire, car, dans cette vie si intime, elle avait fini par remarquer, malgré tous les efforts de Jacqueline, la froideur réciproque des deux époux, et elle devinait quelque chose de la tristesse, ou plutôt de l'indifférence morne et complète qui dévorait la jeune femme. Elle ne pouvait croire, ne pouvait même imaginer rien de semblable à cette lamentable séparation qui s'était opérée graduellement et sans éclat, entre Jacqueline et son mari; aussi se disait-elle, songeuse :

— Il y a un malentendu. Cela ne peut pas être sérieux entre gens qui s'aiment. Si Jacqueline est si triste sans vouloir le laisser paraître, c'est de son absence; et lui, essaye d'oublier leur brouille au moyen du jeu. Un jour, ils s'expliqueront, et ce sera fini.

Jacqueline, de son côté, dans ce repos forcé, au cours de ces heures tranquilles et réglées, s'était en quelque sorte ressaisie. Elle sentait et mesurait plus froidement, plus complètement, le vide de tout ce qui constituait son existence; un dégoût

la pénétrait au souvenir des mesquineries, des pauvretés, des vanités dont elle avait essayé de se rassasier pour combler l'inanité de cette vie factice. Et elle se prenait à se dire, dans un affreux découragement ?

— J'ai vingt-trois ans, et tout est fini pour moi. Me voici emprisonnée, emmurée pour le reste de mes jours, dans une solitude où je ne connaîtrai jamais aucune des joies, aucun des bonheurs profonds que je devine chez tant d'autres.

L'époque des courses de Nice arriva. Grâce à cette circonstance, les apparitions de M. de Lègle se firent plus fréquentes. Mais, très occupé de mille détails importants, de la santé de ses chevaux favoris, et des chances de succès de son écurie, il ne se prodiguait pas beaucoup plus à la villa. Cependant, chaque fois qu'il y paraissait, c'était avec les mêmes amabilités pour Suzanne; il lui apportait des fleurs rares, des livres, et s'attardait auprès du rocking-chair où la jeune fille se balançait, à demi-couchée, sous les berceaux du jardin, l'écoutant, le sourire aux lèvres, décrire son enthousiasme pour le Midi, où les jours, disait-elle, s'écoulaient délicieux dans une atmosphère de songes féeriques.

Le docteur autorisait maintenant les promenades en voiture, et l'ambition de Suzanne était de gravir la colline du Château, ce jardin merveilleux de Nice d'où la vue s'étend à l'infini sur la Méditerranée, embrasse toute la côte avec la baie des Anges et la chaîne grandiose des Alpes. On la lui avait décrite vingt fois, mais son imagination défiait toutes les descriptions, et elle était avide de contempler par elle-même cet admirable tableau.

Le jour même des courses, Jacqueline lui proposa d'entreprendre cette excursion tant désirée. Elles éviteraient ainsi la poussière et le mouvement occasionnés dans la ville par le programme de la journée, qui ne les séduisait ni l'une ni l'autre.

Vers une heure environ, elles traversèrent lentement les avenues désertées par les trois quarts des habitants pour le champ de courses. Aux abords du vieux Nice, si pittoresque avec ses ruelles étroites, ses maisons d'un autre temps et ses grands murs où les petites fenêtres sont garnies de loques bariolées dont la note chaude fait rêver des cités arabes, la voiture s'engagea sur une rampe douce. A mesure que l'on montait, la vue s'étendait plus loin, sur l'horizon insondable de la mer dont l'azur profond se moirait de larges ondes argentées.

Elles descendirent à l'une des portes du jardin. Jacqueline donna le bras à sa sœur, et elles s'acheminèrent le long des allées solitaires, entre les massifs de thyrses et de lilas hérissés de cactus et d'agaves, et semés de chênes verts qui jetaient d'espace en espace une note de verdure plus sombre, auprès des arbres de Judée dont les fleurs

délicates répandaient aux alentours leur neige rose.

Elles arrivèrent ainsi au pied de la cascade, admirèrent ses bonds et son ruissellement gracieux sans se lasser d'écouter son bruit joyeux qui se mêlait au grondement sourd et grave des vagues roulant au pied du promontoire.

Mais Suzanne n'était pas encore satisfaite. Après quelques instants de repos, elle voulut monter sur la terrasse supérieure qui domine la cascade et d'où la vue ne rencontre plus d'obstacle.

Elle avait trop présumé de ses forces; elle arriva sur la plateforme, haletante, brisée, et Jacqueline ne put que la traîner jusqu'à un banc, où elle se laissa tomber, prise de vertige.

— J'ai eu tort de céder, disait Jacqueline éploquée, tout en la soutenant; le docteur me gronderait, s'il savait que je te laisse faire des imprudences pareilles.

— Cela va passer tout de suite! répondait Suzanne, les yeux clos, avec l'accent de prière d'une enfant prise en faute.

Jacqueline était si absorbée par les soins qu'elle prodiguait à sa sœur, et la crainte que cette imprudence n'eût des suites fâcheuses, qu'elle ne remarqua pas la présence d'un étranger qui se tenait debout, très droit, les deux mains appuyées sur le parapet, à l'autre extrémité de la terrasse.

Leur arrivée n'avait point paru, du reste, troubler les méditations de celui-ci; les yeux fixés sur l'horizon splendide, sa haute taille, à la fois vigoureuse et élancée, se détachant sur le fond de cobalt du ciel inondé de soleil, il n'avait pas fait un mouvement.

Suzanne, qui s'était remise peu à peu, fut la première à l'apercevoir. Toute à son admiration, elle venait de s'écrier :

— Oh! regarde, là-bas, cette petite voile latine qui se balance comme un gros nénuphar, toute seule sur la grande étendue bleue. Comme elle va vite! Quel vent la pousse si rapidement, quand nous n'en sentons pas sur nos fronts? et où va-t-elle?

— Je ne sais quel vent mystérieux la pousse, répondit Jacqueline, mais, sûrement, c'est vers la Corse, ce nuage blanc que l'on voit immobile au bord de l'horizon; quelque chose d'heureux doit l'attendre là, pour qu'elle soit si pressée d'arriver.

Sans s'en rendre compte, elle avait jeté cette phrase un peu haut; l'étranger fit un mouvement et se retourna à demi, pour lancer un regard vers le banc où étaient assises les deux sœurs, mais des branches retombantes les lui cachaient, et il reprit sa première attitude.

Cependant, la brusquerie de son mouvement avait attiré l'attention de Suzanne; elle l'observa pendant quelques minutes, et murmura :

— C'est singulier! Est-ce que ce monsieur qui est là-bas ne te rappelle pas quelqu'un, Jacqueline?

A ce nom prononcé sur une note un peu plus

élevée, l'inconnu se retourna encore ; Suzanne et Jacqueline, penchées en avant pour le regarder, virent d'autant mieux son visage qu'il s'avancait vers elles. Elles eurent un geste de stupéfaction qu'il répéta en s'arrêtant subitement :

— Mais c'est Gérard Dalistro ! s'écria Suzanne.

C'était Gérard, en effet. Les trois années écoulées depuis l'époque où il était l'hôte assidu de la famille Genest l'avaient peu changé. Cependant, ses épaules semblaient s'être développées, donnant plus de vigueur à son buste, tandis que son teint mat avait pris ce ton chaud et bronzé qui caractérise les races du Midi. Ses yeux noirs conservaient leur expression grave du passé, et sa moustache brune, plus épaisse, accentuait le dessin ferme de sa bouche.

Jacqueline ne disait rien. En reconnaissant le jeune homme, un involontaire et singulier tréssalement avait activé les battements de son cœur.

— Monsieur Dalistro, cria Suzanne, nous reconnaissez-vous ?

Le visage de Gérard était bouleversé par une expression étrange de surprise et d'angoisse que Suzanne prenait pour de l'incertitude. La question de la jeune fille parut l'arracher à son étonnement ; il s'avança avec vivacité, les yeux brillants :

— Mademoiselle Suzanne... Madame!... fit-il, s'inclinant plus cérémonieusement devant Jacqueline. Mais elle lui tendit la main, et serra la sienne avec une franchise et une bonne grâce chaleureuse qui éloignaient toute arrière-pensée pénible.

— Comment ne vous reconnaissez-vous pas ? ajouta le jeune homme. Vos voix m'avaient déjà troublé par une réminiscence que je ne m'expliquais point... Seriez-vous souffrante, mademoiselle Suzanne, et est-ce pour votre santé que vous vous trouvez à Nice avec madame votre sœur ?

— Précisément, répondit la jeune fille, mais je suis déjà beaucoup plus forte. Jacqueline est une si parfaite garde-malade, et je suis si gâtée par elle et mon beau-frère !

— Et tous les vôtres : M. Genest ? M^{me} Genest ? M^{lle} Denise ? tous vont bien ? Gustave me donne de temps en temps de vos nouvelles ; il m'a écrit dernièrement du Brésil, et je sais que votre père est toujours satisfait de sa situation à Paris.

Il parlait avec précipitation, et s'adressait à Suzanne, semblant éviter le regard de Jacqueline avec une sorte de gêne qu'elle ne savait comment interpréter. Elle prit la parole à la place de sa sœur :

— Tout le monde va très bien. Suzanne, seule, était un peu fatiguée et anémiée par l'air de Paris... Et vous, monsieur Dalistro, comment avons-nous l'heureuse chance de vous rencontrer à Nice ? Nous pensions que la Corse vous avait si bien repris que vous étiez désormais perdu pour nous. Ce ne sont pas les courses qui vous ont attiré, puisque, au lieu d'y assister, vous êtes venu vous réfugier, comme nous, entre le ciel et la mer.

L'aisance de ses manières, l'accent cordial et naturel de sa voix parurent rendre tout son sang-froid à Gérard. Il répondit en souriant :

— En effet, pas plus que par le passé, je ne suis très avide de ces sortes de plaisirs bruyants. Des affaires qui m'y retiendront quelque temps : un mauvais procès dont j'essaie de tirer de braves gens de mon pays, incapables de traiter ces choses par eux-mêmes, m'ont seules amené à Nice. Je ne me plains pas, du reste, de ce séjour forcé. Ce pays est superbe, d'une beauté toute différente de celle de la Corse, presque partout d'un genre sévère. Et puis, je me dis aussi qu'il n'est peut-être pas fâcheux, au bout de trois ans, de me retremper un peu dans la civilisation du continent.

— Alors, ce nuage blanc qui repose tout là-bas sur la mer, c'est là où vous habitez, c'est votre Corse, monsieur Dalistro ? questionna Suzanne, qui, le premier moment d'émotion passé, retombait dans sa contemplation passive.

— Oui, mademoiselle, ce nuage blanc est *ma* Corse comme vous le dites ; j'ai bien senti, dès que j'y ai repris pied, qu'elle était mienne ou plutôt que j'étais sien.

— Mais c'est un pays de sauvages ! continua Suzanne. Denise et moi, après votre départ de Villebon, nous avons lu des livres sur la Corse et nous avons été effrayés...

— De sauvages ! le mot est un peu dur, mademoiselle Suzanne, protesta Gérard en riant. Je dois reconnaître que mes compatriotes sont quelque peu irascibles et de mœurs farouches, avec leur fierté et leur courage indomptables. Mais que de ressources dans ces caractères si fortement trempés ! Et quelle fidélité chevaleresque dans leurs sentiments ! Un ami là en vaut dix ailleurs.

— Oui, fit Jacqueline, mais ne peut-on retourner la phrase et dire aussi : un ennemi là en vaut dix ailleurs ?

— Hélas ! madame, je ne saurais vous contre-dire en cela. Les Corses sont si passionnés en toutes leurs impressions, ils se donnent si complètement à la cause ou l'idée qu'ils embrassent qu'ils ne peuvent plus connaître de mesure. Comme de grands enfants dont le raisonnement n'est pas assez développé, ils ont les défauts de leurs qualités.

— Et vous les aimez ainsi, on le voit à la chaleur avec laquelle vous les défendez, reprit Jacqueline. Vous les aimez au point même de ne plus les quitter, puisque vous avouez n'avoir pas bougé de votre île depuis trois ans. Savez-vous que mon père gémit souvent sur le bel avenir scientifique que vous avez sacrifié ?

— L'avenir est un mot bien grand quand on est jeune, répondit gravement Gérard. Il y a peut-être de meilleurs moyens de le préparer qu'en prenant le chemin de l'ambition.

— C'est une belle chose pourtant que l'ambition,

dit Jacqueline, une tristesse passant dans sa voix; pourquoi l'avoir supprimée de votre vie?

Gérard releva le front d'un mouvement énergique qui semblait défier toute défaillance:

— J'ai gardé une seule ambition, madame, et celle-là vaut toutes les autres: avec les connaissances que je possède et que j'essaie encore d'accroître, éclairer, soulager, conduire dans la voie de l'amélioration physique et morale, tous ceux sur qui pourra s'étendre mon influence, dans mon pays.

— C'est un véritable apostolat, alors, que vous avez entrepris? fit la jeune femme, rêveuse.

— Un apostolat, si vous le voulez, madame... celui qui revient à chacun de nous en somme: comprendre et embrasser nos responsabilités dans toute leur étendue. Le vrai but de la vie est là, à mon sens. Et c'est parce qu'on l'oublie trop généralement qu'il arrive tant de mal en ce monde.

Il se fit un silence, puis Jacqueline murmura:

— Les hommes sont heureux de pouvoir exercer ainsi une action efficace autour d'eux.

— Les hommes! répéta vivement Gérard. Voulez-vous dire que les femmes n'ont pas cette faculté au même degré? Ah! si vous compreniez l'immense action que vous, femmes, vous pouvez avoir sur nous autres hommes! tout ce que vous pouvez communiquer de force à nos résolutions, de beauté à nos œuvres et quelles hautes lumières peuvent nous venir par vous? Si vous compreniez... si vous ne méconnaissiez pas le plus souvent cette noble influence pour être le mauvais génie, là où vous deviez être le bon!...

Il s'interrompit, rougit péniblement et passa la main sur son front.

— Mon Dieu! je dois vous sembler bien absurde. J'ai pris un peu trop, depuis trois ans, l'habitude de ne creuser que des sujets graves et de les exposer en conférences. Le ton de ma conversation s'en ressent, je le crains, d'une façon très ridicule.

Jacqueline secoua la tête.

— Ne croyez pas que je vous aie trouvé ridicule; seulement... il y a longtemps qu'on ne m'a parlé un langage de ce genre, je n'y suis plus habituée...

Elle se retourna vers Suzanne qui continuait à garder le silence:

— Que tu es pâle, Suzanne! s'écria-t-elle, n'as-tu pas froid?

— Froid? Non, je n'ai pas froid, murmura distraitement la jeune fille, comme si pour répondre à sa sœur, il lui fallût rappeler son esprit emporté au fond des horizons sans bornes, sur les vagues de saphir.

Un petit frisson la secoua.

— Tu le vois! tu as froid, reprit Jacqueline en se levant avec inquiétude; la fraîcheur de la cascade se sent trop ici pour toi. Il faut nous en aller tout de suite!

— Laisse-moi encore un peu de temps, supplia Suzanne, j'étais si bien!

— Pas un instant de plus! affirma énergiquement Jacqueline; prends mon bras.

Gérard Dalistro intervint:

— Prenez le mien plutôt, mademoiselle Suzanne, je serai si heureux de vous rendre ce service et d'épargner un peu de fatigue à Mme de Lègle.

Suzanne prit le bras du jeune homme:

— Cela nous rappellera les vieux temps de Villebon, monsieur Gérard. Vous souvenez-vous de m'avoir donné le bras pour marcher dans le jardin, après ces huit jours de fièvre dont j'ai eu tant de peine à me remettre, le dernier automne que nous avons passé dans la petite maison?

— Je m'en souviens très bien. Je n'ai rien oublié de ce temps-là, répondit Gérard d'un accent particulièrement grave.

Ils redescendirent ainsi jusqu'au pied de la cascade et traversèrent lentement le jardin. Suzanne était un peu haletante, mais ne se plaignait pas et regardait autour d'elle avec son impassible sérénité.

— Comme vous êtes fort! remarqua-t-elle, d'un ton admiratif; je n'ai presque pas la peine de marcher, votre bras me porte complètement. Henri est bien fort aussi, mais pas autant que vous...

— M. de Lègle? questionna le jeune homme d'une voix brusque; il est à Nice avec vous, naturellement?

Jacqueline, qui l'observait, resta silencieuse.

Suzanne répondit:

— Il n'y est pas en permanence, mais il vient de temps en temps. Aujourd'hui, il est aux courses... Il va gagner un prix certainement, il a deux chevaux qui sont des merveilles. Je les ai vus passer l'autre jour sur la promenade des Anglais... Les magnifiques créatures!

— Vous aimez les chevaux? fit Gérard distraitement.

— J'aime tout ce qui est beau, parce que cela me procure une jouissance délicieuse... Voyez-vous, monsieur Dalistro, continua-t-elle en souriant doucement, vous parliez d'action, je crois, tout à l'heure, avec Jacqueline; moi, le Ciel m'a condamnée, pour toute ma vie, à l'inaction. Alors, je me suis choisi une mission, celle d'admirer toutes les choses admirables auxquelles personne ne songe.

— C'est une très belle mission, répondit Gérard, sérieux.

Ils étaient arrivés à la porte où les attendait la voiture. Gérard aida Suzanne à monter.

— Pouvons-nous vous mettre sur votre chemin? lui proposa Jacqueline.

Il s'inclina, cérémonieux, avec un retour de froid.

— Je vous remercie, madame, j'ai affaire à quelques pas d'ici.

— Au moins, insista la jeune femme en lui tendant cordialement la main, promettez-nous de venir nous voir pendant votre séjour ici. Je ne reçois presque personne; ne craignez pas de trouver chez moi les réunions mondaines qui vous déplaisent. Ce sera juste le degré de civilisation nécessaire dont vous parliez... Tous les jours, Suzanne et moi, nous rentrons rigoureusement dès que le soleil baisse...

— J'aurais un grand plaisir à profiter de votre invitation, madame, répondit Gérard avec la même froideur, et je me présenterai chez vous certainement avant mon départ, mais les démarches que j'ai à faire ici m'absorbent beaucoup et j'ai peu de liberté, vous m'excuserez...

Jacqueline lui jeta le nom et l'adresse de la villa, tandis que la voiture se mettait en marche, et Gérard, son chapeau à la main, immobile près de la porte du jardin, disparut bientôt aux yeux des deux sœurs.

Elles restèrent silencieuses pendant le trajet du retour. Suzanne rêvait. Jacqueline songeait : « Viendra-t-il ? » Puis, retombant dans son indifférence dont le fond d'amertume lui noyait le cœur : « Bah ! que m'importe ! Remuer le vieux passé, si subitement, m'a un peu émue, mais que tout cela est mort depuis longtemps !... Et pour lui sans doute comme pour moi ! »

Cependant, quelques minutes plus tard, elle se reprenait à se poser cette question :

« Viendra-t-il ? »

V

Il devait venir. Mais une semaine entière s'écoula sans que les deux sœurs entendissent parler de Gérard Dalistro.

Leur vie suivait son cours paisible. Un seul incident l'avait légèrement troublée. Le soir des courses, M. de Lègle était rentré à la villa, dans une agitation extraordinaire pour un homme qui, par tempérament et par genre, se possédait toujours à un degré excessif.

La déception de la journée avait été rude, il est vrai : les deux chevaux, sur lesquels il fondait de si belles espérances, trompant toutes ses prévisions, avaient tenu un rang des plus médiocres. Les jockeys se trouvaient en faute d'après lui, et il s'était accordé le soulagement beaucoup trop insuffisant de le leur dire en paroles énergiques.

Très nerveux, il faisait ce récit en arpentant le salon de la villa. Suzanne, naïvement et très sincèrement désolée, lui prodiguait ses condoléances et se sentait un peu indignée, dans son for intérieur, du calme et de la froideur de Jacqueline, d'autant qu'à plusieurs reprises, elle surprit le regard de M. de Lègle dirigé vers sa femme inattentive, avec une expression inquiète et troublée.

Le soir même, il déclara qu'il était obligé de repartir immédiatement pour Paris et prit en effet le train de nuit, sans que Jacqueline, malgré les insinuations délicates de Suzanne, fit un effort pour le retenir et protestât contre cet excès de fatigue après une journée aussi agitée.

Suzanne qui, elle-même, avait abusé de ses forces, se ressentit pendant plusieurs jours de l'expédition au château; aussi, sa sœur, résistant à ses instances, refusa-t-elle de la recommencer jusqu'à nouvel ordre et sans l'autorisation formelle du médecin.

Les jours passaient; Jacqueline ne parlait pas de Gérard. Au fond, avec un certain énervement, elle sentait son esprit hanté par le souvenir de leur rencontre inopinée et de chacune des paroles qu'ils avaient échangées. Le jour où Suzanne formula, la première, la phrase que ressassait sans cesse sa pensée, la jeune femme éprouva un grand allègement :

— Ne reverrons-nous pas Gérard Dalistro ?

Suzanne jeta, un matin, cette question avec un accent de regret, et sa sœur, après un silence, répondit :

— Il a reçu notre invitation bien froidement et a presque eu l'air de la décliner... Ne l'as-tu pas trouvé ?

— C'est vrai, reconnut Suzanne, et Jacqueline, qui aurait désiré être contredite, ajouta :

— Son existence est évidemment remplie de choses graves et notre société lui semble, sans doute, très futile et ennuyeuse.

— Alors, il serait bien changé ! reprit vivement Suzanne; autrefois, tu te souviens, il ne paraissait jamais plus heureux que lorsqu'on le retenait à la maison ?

— Il y a plus de trois ans de cela, et l'on change bien en trois ans, va, Suzette.

Par une belle après-midi dont le soleil, déjà incliné sur l'horizon, incendiait les vitres du salon, les deux sœurs, sagement rentrées au logis, virent soudain entrer Gérard.

Suzanne poussa une exclamation joyeuse :

— Je savais que vous viendriez ! Jacqueline prétendait que nous ne vous reverrions pas.

Le jeune homme, avec un peu d'embarras, s'excusa sur ses occupations. Il était pâle, avait les traits tirés, excès de travail durant les jours derniers, expliqua-t-il.

Elles l'installèrent auprès du feu gai et clair de souches d'olivier, le firent luncher en l'entourant de toutes sortes de petites attentions féminines qui semblaient l'attendrir étrangement.

— Je ne suis guère habitué à ce qu'on prenne tant de soins de moi, disait-il en souriant. Cornélia, ma bonne vieille ménagère, me sert invariablement, comme régal, de la tourte chaude aux chataignés, sans s'inquiéter si mon estomac est disposé à lui faire bon accueil. Et quand je reviens la nuit de mes tournées de campagne,

trempe de pluie ou harassé de fatigue, elle maugrée et s'appitoie sur elle-même, obligée de se lever pour m'ouvrir la porte qu'elle barricade soigneusement à l'intérieur, de crainte des bandits.

— Il faut vous marier, observa Suzanne gaiement, « il n'est pas bon pour l'homme de vivre seul », dit la Bible.

Gérard tourna son regard vers les flammes joyeuses du foyer et prononça d'un ton grave et très ferme :

— La Bible a dit là une chose profondément vraie et, cependant, certains hommes sont destinés à vivre seuls.

Jacqueline, à cette réponse attendue avec une anxiété dont elle n'avait pas eu le temps de mesurer l'intensité, sentit une bouffée de joie et d'orgueil lui gonfler le cœur. Mais, presque aussitôt, une tristesse succéda à cette première impression :

« Puis-je désirer qu'il brise toute sa vie à cause de moi ? Ce serait une folie et une cruauté ! »

Quelques visiteurs se présentèrent et Gérard, avec un peu de sauvagerie, fit mine de se retirer ; mais il se laissa persuader, sans trop de peine, par la jeune femme et sa sœur qui le retinrent jusqu'à la fin de l'après-midi. La conversation passait des vieux souvenirs auxquels ils se complaisaient tous trois aux descriptions de l'existence actuelle de Gérard en Corse, et elles ne se lasaient pas plus de l'interroger que lui de répondre.

Cette visite fut suivie de plusieurs autres à quelques jours d'intervalle. Après chacune d'elles, Gérard Dalistro, repris d'une soudaine et inexplicable froideur, déclarait en quittant les deux sœurs qu'il ne pensait pouvoir revenir que pour prendre un congé définitif... Puis elles le voyaient reparaitre : le procès se prolongeait et son départ se trouvait toujours remis.

Toutes deux commençaient à souffrir un peu de l'isolement que leur vie retirée et sérieuse avait semé autour d'elles, aussi paraissaient-elles éprouver un même plaisir à ses visites fréquentes. Seulement, Suzanne, plus expansive, témoignait d'une impatience que Jacqueline dominait, les jours où Gérard leur faisait défaut.

Cependant, la jeune fille se ressentait de l'influence du printemps dont les vents tièdes amollissaient déjà l'atmosphère ; une sorte d'abattement, de langueur indéfinissable, l'envahissait après le petit effort d'une courte promenade et il arrivait souvent qu'elle s'endormait peu à peu sur sa chaise longue, tandis que sa sœur et le jeune Corse causaient auprès d'elle.

Dans ces causeries, Gérard et Jacqueline ne quittaient pas les sujets les plus généraux et les plus austères ; il était fort rare que l'un ou l'autre y introduisît une allusion personnelle qui révélât quelque chose de ce qu'ils renfermaient au plus intime de leur âme, absolument rien que l'on pût taxer de retour vers le sentiment désormais interdit.

Généralement, Jacqueline mettait le jeune homme sur le terrain de ce qu'elle appelait assez justement son apostolat. Et, se laissant entraîner par le sujet, cherchant même visiblement à s'échauffer et à s'absorber tout en lui, Gérard parlait avec feu. Il décrivait les mœurs pittoresques de ses compatriotes, leur belle hospitalité, leur dédain des richesses, leur soif d'instruction et leur dégoût déplorable pour les travaux de la terre, expliqué par l'ambition désordonnée qui les pousse vers les honneurs, le pouvoir, le semblant d'autorité même du plus petit fonctionnement ; puis il racontait la violence des passions politiques et la singulière organisation de ces « clans » qui groupent les familles suivant leurs opinions, bravent les lois et sèment les discordes, entretenant ces haines profondes, irréductibles, dont le Moyen âge seul peut offrir l'analogie.

Et, avec une tristesse toute patriotique, Gérard dépeignait ce beau pays sans cesse déserté par les meilleurs et les plus intelligents des fils de sa race, et les terres magnifiques qui dorment, incultes, sous le grand soleil, déshonorées par les ronces et la brousse épaisse des maquis, là où les plus belles moissons du monde auraient pu germer et fleurir la vigne la plus généreuse.

Alors, il exposait le plan de réforme que s'étaient proposé un petit groupe de propriétaires dont il faisait partie. En prêchant d'exemple et de parole, tout faire pour rendre au peuple le goût de l'agriculture, obtenir la tempérance, la soumission aux lois, le respect de l'autorité même gênante ; enfin, se servir du sentiment religieux très profond pour détruire, ou du moins atténuer ces haines féroces de famille à famille, de clan à clan, où tant de vies utiles trouvaient leur fin, rectifier, en l'éclairant, le faux point d'honneur qui leur servait le plus souvent de prétexte.

La tâche entreprise n'était pas petite ! Les difficultés à vaincre se trouvaient dans le tempérament même de la race, contre lequel il fallait lutter, non sans péril.

— Qu'importe, disait le jeune homme, si tous nos efforts ne nous font faire que quelques pas en avant, pourvu que l'impulsion soit donnée et que d'autres, plus tard, dans très longtemps peut-être, puissent arriver au but dont nous aurons montré le chemin.

On sentait qu'il avait mis toute son âme dans cette œuvre, qu'une volonté indomptable l'animait avec un amour vraiment filial pour son étrange et sauvage patrie. Une sorte de fierté éclairait son front et ses yeux, tandis qu'il parlait, avec des gestes expressifs, dans ce style imagé des esprits du Midi, qui évoque la vision des choses. Jacqueline et Suzanne, quand celle-ci avait la force d'écouter, croyaient voir passer devant leurs yeux de véritables tableaux d'une originalité intense et unique.

Parfois, aussi, il leur lisait ou récitait en patois

corse, avec l'intonation funèbre et chantante consacrée, des *lamenti* ou des *voceri*, ces improvisations poétiques et passionnées, le plus souvent composées par des femmes appelant la vengeance devant le cadavre d'un mort aimé, ou déplorant quelque grand malheur. Il les leur traduisait ensuite. Mais Suzanne n'aimait pas les visions violentes et sanguinaires qu'évoquaient ces singulières mélodies. Jacqueline, au contraire, ne se lassait pas de les entendre; elle essayait du bout des doigts d'en reproduire la mélodie en sourdine sur le piano, tandis que Gérard déclamait, et, souvent, elle s'écriait :

— Suzanne, veux-tu que nous allions dans « le nuage blanc » ? Comme j'aimerais voir toutes ces choses de près !

— Et moi, comme j'aimerais à vous les montrer ! répondit, un jour, Gérard, impulsivement, à cette exclamation.

Et tous deux, sur ces mots imprudents, restèrent un long moment silencieux.

Ce jour-là, après le départ de Gérard, Jacqueline s'interrogea sévèrement, le front dans ses mains.

Puis, après une minute d'angoisse, elle secoua la tête et eut un geste découragé, comme pour laisser aller les choses. A quoi bon ces scrupules ? Après quelques semaines, plus tôt, sans doute, Gérard repartirait dans « le nuage blanc », suivant l'expression de Suzanne, que tous trois avaient adoptée, les circonstances actuelles ne se représenteraient plus, leurs deux existences demeuraient séparées par les courants si différents qui les entraînaient... ils emporteraient une douleur et un regret de plus peut-être, mais n'était-ce pas la vie, cela ?

Pourquoi se refuser cette satisfaction passagère ? Pourquoi se défendre contre la sympathie bien naturelle qui les poussait l'un vers l'autre, puisque l'infranchissable était entre eux ? Pas un seul instant, elle ne l'oubliait, ni lui non plus, elle n'en doutait pas.

Gérard se faisait-il le même raisonnement ? Peut-être sa solitude lui pesait-elle davantage à Nice que dans sa terre de Corse, où le travail physique et intellectuel le brisait constamment... Ou bien, sentant approcher l'heure de la séparation définitive, voulait-il ne rien laisser perdre de la douceur inespérée que lui apportait cette rencontre, ni voulue ni cherchée, avec celle dont le souvenir était toujours resté si douloureusement gravé au fond de son cœur ? Quoi qu'il en fût, ses visites devinrent bientôt presque journalières, et, lorsque Jacqueline le reconduisait à travers le jardin, rempli de parfums pénétrants, jusqu'à l'escalier qui descendait sur un sentier menant à la côte, ils prolongeaient, sans s'en apercevoir, indéfiniment leurs causeries.

Un dimanche, Gérard, entrant dans le salon de la villa, y trouva Jacqueline seule. Suzanne, fati-

guée par une promenade en voiture un peu prolongée, prenait un repos complet dans sa chambre. Le jour était triste et couvert, la pluie commençait à tomber.

— Avez-vous reçu dernièrement des nouvelles de Gustave ? questionna Gérard, après les premières phrases échangées ; j'ai une lettre de lui aujourd'hui...

Il s'arrêta, hésitant, et Jacqueline saisit dans son regard une expression particulière qui lui fit demander avec inquiétude :

— Que dit-il ? Il n'est pas malade ? Denise, en m'écrivant l'autre jour, se plaignait de n'avoir pas entendu parler de lui depuis près de deux mois.

— Il est probable que, maintenant, votre mère et M^{lle} Denise auront reçu une lettre, car il me dit leur écrire en même temps qu'à moi. Il va bien, mais il me fait part d'une décision grave qu'il a prise... Chez un autre, on pourrait croire à un moment d'exaltation ; avec Gustave, il n'y a point à s'y tromper... Depuis un an (vous savez que nous sommes restés en correspondance suivie), je sentais en lui un travail singulier... Mais lisez sa lettre, elle vous fera mieux comprendre les choses que tous mes commentaires. Je suis heureux que votre sœur ne soit pas là, j'aurais craint l'émotion pour elle : il a couru un très grand danger dont il est sorti sain et sauf, je me hâte de vous le dire. Voici la lettre.

Il lui tendit une enveloppe épaisse, en papier parchemin, portant le timbre du Brésil.

Jacqueline se mit à lire les pages serrées, couvertes de l'écriture ferme et nette de Gustave.

Celui-ci commençait par remercier Gérard de son amitié toujours si fidèle et si vraie, ajoutant qu'il serait le premier à recevoir la confiance d'une résolution que, pour ne pas émouvoir sa mère, Gustave voulait lui communiquer de vive voix, avec les causes qui l'avaient amenée. Il continuait :

« La discrétion m'avait empêché, cher ami, de vous expliquer en détail la mission très délicate dont j'étais chargé par la maison X..., du Havre. Je tenais à la remplir d'autant mieux que c'avait été une marque d'estime et de confiance, très flatteuse, quoique due, non seulement au zèle que j'ai déployé pour les affaires depuis trois ans, mais aussi, il faut le dire, à ma grande facilité de m'exprimer en espagnol, en portugais et en anglais. Je suis arrivé à parler ces langues simultanément ou séparément sans aucune gêne. Bref, il s'agissait de débattre, avec différentes maisons de Rio-de-Janeiro, Bahia et Pernambouc, des questions de commerce d'une grande importance et qui devaient rester secrètes. J'avais à cet effet une petite valise dont je ne me séparais ni jour ni nuit ; elle était bourrée de papiers dont vous ne sauriez comprendre la valeur, sans être initié à ces ques-

« tions sur lesquelles je ne puis m'expliquer librement. Mes affaires terminées à Rio-de-Janeiro et à Pernambouc, je devais me rendre dans une petite ville du centre pour y porter des fonds et des instructions à un correspondant de la maison. J'étais accompagné dans ce voyage par un domestique d'une quarantaine d'années, vieil employé des X..., en qui j'avais toute confiance. Ce Piraud, dont je ne songeais, du reste, nullement à me cacher, avait bien remarqué le soin que je prenais de la valise contenant le dépôt sacré pour moi. Sans doute, il la supposait pleine de valeurs et d'argent, mais il dissimulait si bien l'idée criminelle qui le travaillait que je ne me doutais de rien et lui aurais tout confié, sauf ce dépôt dont, en conscience, je me sentais obligé à ne pas me séparer.

« Pour nous rendre à Sao-Matteo, la petite ville en question, nous devions voyager quinze heures sans désemparer. Le train, traversant des forêts et des étendues de pays énormes, sans villes ni habitations, s'arrêtait à peine quatre à cinq fois durant ce trajet. Le malheureux Piraud avait pris ses informations, je n'en doute pas, et il avait eu soin de nous installer, sous prétexte de plus de confort, dans un compartiment où nous étions seuls. Il guetta le moment où les compartiments voisins se trouvèrent vides, ce qui se présenta vers la moitié environ de notre voyage. Alors, pendant l'un de ces intervalles, entre deux arrêts, où le train, lancé à toute vapeur, roulait avec un grondement formidable qui couvrait tout autre bruit, profitant de ce que je m'étais assoupi, ma précieuse valise sous la tête, il se précipita sur moi et essaya de m'assommer d'un formidable coup de canne plombée. Heureusement, je ne dormais pas, et j'avais vu son mouvement comme dans un cauchemar, entre mes paupières à demi-closes. J'eus le temps de parer le coup en partie, d'un geste instinctif du bras gauche, mais je restai étourdi du choc, sans perdre complètement le sens, cependant, car je me rendis compte qu'il retirait ma valise de dessous ma tête, et qu'il essayait de l'ouvrir.

« L'indignation et, je le pense aussi, le sang qui coulait abondamment de mon front, me firent revenir à moi; d'un effort surhumain, que je ne m'explique pas encore, je me dressai tout à coup, et je me jetai sur lui pour lui arracher mon bien. Mais j'étais affaibli par le coup reçu; le misérable, laissant tomber la valise, me saisit à bras-le-corps et me poussa vers la portière, qu'il jeta ouverte pour me précipiter dans le vide. Je n'avais pas la force de lui résister, mon bras gauche était comme paralysé; je parvins cependant à tirer de la main droite un revolver que j'avais mis dans la poche de mon veston, le matin même, sans qu'il le sût, et, à bout portant, je lui brûlai la cervelle.

« Quelle brute y a-t-il donc au fond de nous, Dalistro? D'où nous vient cette férocité qu'éveille en nous la lutte physique? Ma première impression a été une sorte de triomphe en sentant que j'avais eu le dessus et terrassé mon adversaire. Le train marchait toujours à quarante mille à l'heure, je n'avais nul moyen de l'arrêter, la plus proche station ne devait être atteinte que trois heures plus tard. Je bandai ma tête avec mon mouchoir, puis je m'assis et je contemplai mon œuvre. L'homme s'était abattu sur le plancher du wagon, son crâne défoncé reposant sur la valise même, objet de sa convoitise. Comme il était arrivé à l'ouvrir au moment où, revenu à moi, j'avais repris la lutte, des papiers et un peu d'or s'en étaient échappés; tout cela gisait sous lui, taché de sang.

« J'ai médité devant ce spectacle, mon ami, pendant trois heures, me disant que cet homme avait renié toute l'honnêteté de son passé et voulu tuer, pour l'amour d'un peu d'or, que je l'avais tué moi-même pour garder cet or, ces papiers représentant de l'or, qui étaient là, à terre, avec des débris de cervelle et du sang. Dans quel abîme avais-je plongé, au milieu de son crime, l'âme de ce malheureux? Car c'était un homme, avec une âme à l'image de Dieu, que la folie de l'or avait perdue! Je savais que j'étais dans le cas de légitime défense, bien plus, que j'avais fait mon devoir, puisque je devais protéger, envers et contre tous, le dépôt remis entre mes mains; mais j'avais tué, malgré tout! tranché une vie humaine, versé le sang, moi aussi, pour l'amour de l'or... Et je songeais que tout cet or qui roule de par le monde, pour lequel on se damne, pour lequel on tue, était aussi taché de sang... Et quand je me disais que je l'avais aimé, désiré, cet or, appelé de tous mes vœux, que j'avais voulu consacrer ma vie à en acquérir toujours davantage, que j'avais rêvé d'être un de ceux qu'on nomme « les rois de l'or »; que j'avais donné, enfin, toutes les facultés de mon intelligence et tous les battements de mon cœur à la passion de cet or: alors, je me prenais en horreur, autant que le misérable tué par moi, pour une cupidité pareille, en somme!

« Gérard, ces trois heures là ont été « mon heure ». J'ai vu, j'ai compris, la lumière s'est faite. Tout ce que j'avais senti vaguement s'est baucher parfois dans ma pensée, depuis un an, s'est présenté à moi avec une force qui m'a terrassé. Et j'ai senti que j'avais soif de pauvreté, que j'appelais, que je désirais, que je voulais la pauvreté, comme j'avais aimé, appelé, désiré, voulu la richesse, et que la pauvreté la plus absolue, la pauvreté évangélique pourrait seule me contenter...

« Je serai de retour dans deux mois environ.

« Ma mission menée à bonne fin, et qui doit
« m'être largement rétribuée, me permettra de
« placer, au profit de ma mère, une somme assez
« forte pour me tranquilliser un peu sur son sort
« et celui de mes sœurs, dans le cas où mon père
« viendrait à leur manquer momentanément; vous
« comprenez ce que je veux dire. Pour moi, le
« plus tôt que je le pourrai, j'embrasserai ma vie
« nouvelle... »

Jacqueline avait lu tout ceci d'un trait. Le visage bouleversé d'émotion, elle posa les feuillets sur ses genoux d'une main tremblante et leva les yeux vers Gérard, qui se promenait de long en large à travers le salon, le front baissé et creusé d'un pli profond.

— C'est affreux ! murmura-t-elle

— C'est providentiel ! prononça le jeune homme, relevant la tête. Il a « rencontré son heure », comme il le dit. C'est une si belle et riche nature, une volonté si magnifique ! Ceux-là savent choisir la voie étroite, la plus ardue, mais la plus courte !

Tous deux retombèrent dans le silence, puis Jacqueline reprit machinalement la dernière feuille de la lettre. Gustave y parlait à Gérard de l'œuvre de réforme sociale à laquelle ce dernier s'adonnait, et discutait avec un affectueux intérêt les différents côtés de la question, le félicitant sur la beauté de la tâche. Les yeux de Jacqueline tombèrent sur cette phrase :

« Ce que vous me dites de l'amertume et de la
« désolation de votre solitude m'afflige vraiment.
« Pourquoi seriez-vous toujours seul, mon ami ?
« Vous ne pouvez donc oublier, vous résigner ?...
« Cela ne me paraît pas assez viril pour vous.
« Un cœur malade affaiblit tout le corps, je l'ai
« vu ! Il faut guérir le mal à tout prix, y mettre
« le feu pour le cautériser. Mais la solitude est
« mauvaise conseillère : mariez-vous, Dalistro.
« J'ai appris à vous bien connaître depuis que
« nous avons vieilli tous deux : il vous faut des
« affections fortes, un foyer, la famille... tout cela,
« le mariage vous le donnera, tout cela vous est
« nécessaire même, pour travailler, avec la liberté
« de vos facultés et de votre cœur, à la tâche que
« vous avez entreprise... »

En terminant, un peu plus bas, il ajoutait :

« J'écris à ma mère et à Denise, et leur annonce
« mon prochain retour, sans rien de plus. Je leur
« dirai le reste de vive voix. Je m'attends à ren-
« contrer une forte opposition de la part de mon
« père, qui va se montrer sans doute fort irrité ;
« ma mère et Denise comprendront, elles, que
« j'entre dans un port ! Pauvre chère Denise ! si
« douce, si bonne à tous, j'aurais voulu la laisser
« avec l'amour et l'appui d'un brave cœur. Est-ce
« que la vie ne sera pour elle qu'une suite de dé-
« vouements sans récompense ?... »

Jacqueline laissa encore une fois retomber les feuillets sur ses genoux. Elle fixait le feu, et semblait absorbée au point que Gérard crut un moment qu'elle avait oublié sa présence. Immobile à quelques pas d'elle, il l'observait. Elle leva soudain la tête, et leurs regards se rencontrèrent.

Il y avait quelque chose de si particulier, si triste et grave au fond des yeux bleus de Jacqueline que le jeune homme se troubla. Il songeait, lui aussi, au passage de la lettre de Gustave, qui lui était personnel. D'abord, il avait eu l'intention de le supprimer avant de la remettre à Jacqueline, puis il avait cédé à la tentation de lui faire comprendre par cet aveu muet la souffrance qu'il taisait. Maintenant, il regrettait cette faiblesse ; d'un geste inquiet, il tendit la main pour reprendre la lettre. Elle réunit les feuillets épars, et les lui remit.

Il se fit un moment de silence. Puis la jeune femme parla d'une voix lente et posée dont le timbre semblait changé :

— J'ai peut-être eu tort de tout lire, mais vous n'aviez pas fait de restrictions en me donnant l'enveloppe. Et... puisque j'ai lu... voulez-vous me laisser vous dire... que Gustave a raison ; il faut vous marier, Gérard !

— Ne parlons pas de cela ! — Debout devant elle, d'une main nerveuse, il pétrissait le dossier d'une chaise. — Gustave est trop jeune... Il y a des choses dans la vie qu'il ne saurait comprendre et sur lesquelles il ne peut prononcer.

— Mais, moi ? reprit Jacqueline, moi, je ne suis plus jeune... Non, je ne le suis plus, je vous assure ; vous devez bien vous rendre compte que je ne suis plus la Jacqueline d'autrefois... Maintenant, je sais la vie, et c'est pourquoi je vous parle ainsi. Vous ne pouvez vivre toujours seul, n'est-ce pas ? ce que dit Gustave est très juste ; eh bien ! il faut vous marier maintenant.

— Et c'est vous ! vous, Jacqueline... madame... qui me parlez ainsi ! vous qui savez pourquoi...

— Oui, c'est moi, parce que je crois qu'il ne faut pas vivre dans le faux... Un homme comme vous ne doit pas immoler toute sa vie par un sacrifice inutile. Gustave le dit : « Cela manque de virilité ». Et c'est parce que je *sais pourquoi* que j'ai résolu tout à l'heure de vous parler franchement. Le passé est mort, il faut l'enterrer. La Jacqueline de Villebon n'existe plus, il reste seulement une amie très sincère... très affectueusement sincère, qui voudrait avant tout vous savoir heureux.

— Alors, puisque vous voulez me savoir heureux, fit Gérard, les traits contractés, laissez-moi croire que la Jacqueline de Villebon existe encore.

— Oh ! moi ! Ne parlons pas de moi, voulez-vous ? Si ma vie est manquée, pourquoi la vôtre le serait-elle ?

— Ainsi, vous n'êtes pas heureuse ? gémit le jeune homme ; je le pensais bien, je l'avais prévu...

— Tant de femmes ne sont pas heureuses ! ré-

pondit Jacqueline d'un ton de raillerie forcée; une de plus ou de moins, cela n'a pas d'importance... Et puis, à mesure que je vieillirai, je me ferai sans aucun doute des bonheurs faciles : je deviendrai gourmande, paresseuse ; je savourerai le luxe qui m'entoure, et qui me laisse jusqu'ici presque indifférente... Voilà de quoi remplir une vie.

— Ne parlez pas ainsi, fit douloureusement Gérard, il me semble que ce n'est plus vous !

— Vous l'avez dit, je ne suis plus moi. La jeune fille que vous avez aimée autrefois, vous pouvez très bien la retrouver ailleurs, mais pas en moi...

— Jacqueline, je vous aime comme autrefois, et je voudrais que mon adoration, qui ne vous demande rien de plus que le droit d'exister, pût adoucir un peu le mal que vous vous êtes fait par dévouement pour les vôtres

Jacqueline sentait ses mains jointes trembler sur ses genoux, elle baissait la tête pour cacher l'attendrissement profond que lui causaient ces paroles. Elle murmura avec effort :

— Mais cela ne se peut pas, puisque nous devons vivre toujours séparés l'un de l'autre. J'aurai bientôt quitté Nice, et vous peut-être même avant moi.

— Je suis forcé de partir dans quelques jours, répondit-il, très sombre et agité; les intérêts de la famille, que je m'étais chargé de défendre ici, l'exigent. Je suis obligé de partir, et c'est pour cela que je n'ai pu m'empêcher de parler aujourd'hui... Mais je puis revenir dans quelque temps, avant votre départ de Nice. Enfin, rien ne m'oblige à rester en Corse; ma vie n'a pas de racines, je puis réaliser ma fortune, transporter mes intérêts à Paris...

Jacqueline se redressa d'un mouvement brusque, et respira profondément comme s'éveillant d'un rêve :

— Vous feriez cela ? Vous êtes prêt à le faire ! Ainsi, tout l'avenir d'influence et de bien, la belle mission que vous vous êtes donnée dans votre pays, vous en feriez le sacrifice pour... pour moi ? Voyez quelle folie, Gérard ! Comment voulez-vous que j'accepte une chose pareille ! que j'en prenne de sang-froid la responsabilité ! que j'admette l'idée insensée que le bonheur seul de me voir quelquefois, de vivre dans la même ville que moi vous tienne lieu de tout ce que vous aurez perdu !

Gérard voulut parler, mais elle l'arrêta d'un geste; elle était résolue à mener son bon combat jusqu'au bout.

A certaines heures d'extrême tension morale, certaines natures très énergiques en arrivent à dominer la situation au point de se défaire d'une part de leur personnalité et d'agir comme si elles n'étaient point en cause, toutes leurs facultés absorbées par la volonté inflexible d'atteindre le but qu'elles se sont imposé... L'Océan est refoulé, la plage est libre; quand les grandes eaux reviennent avec la marée, ceux qu'elles pourraient

mettre en péril ne seront plus là, qu'importe alors au cœur vaillant que leur amertume doit submerger ?

Elle étendit la main vers Gérard, et dit doucement :

— Asseyez-vous, écoutez-moi :

Gérard lui obéit malgré lui, et se laissa tomber sur une chaise, le front dans ses mains.

La jeune femme l'enveloppa d'un long regard désolé, et reprit de la même voix lente et ferme :

— Nous ne devons rien faire pour nous rendre plus indispensables l'un à l'autre, c'est le contraire qui est nécessaire. J'en appelle toujours à Gustave, et je le voudrais ici pour vous persuader encore mieux. Une femme peut guérir le mal que je vous ai fait involontairement... J'en connais une, Gérard, qui pourrait vous rendre heureux, si vous le vouliez !... Une femme bien meilleure que moi, oh ! mille fois !... bien plus digne de votre amour, et qui vous aime déjà profondément...

Gérard releva la tête, et la regarda avec stupeur :

— Qui m'aime profondément ?... Je ne connais pas de femme qui puisse avoir un sentiment pareil à mon égard, et que me fait tout cela, du reste !... Vous avez raison ! je n'ai pas le droit de troubler votre vie, puisque mon amour vous importune ; mais j'ai bien le droit de faire de la mienne ce qu'il me plaira ! Et si je veux m'enterrer dans la solitude...

— Pourquoi ne voulez-vous pas m'écouter, me croire, Gérard ? reprit Jacqueline fortement. Vous poursuivez une chimère, tandis que le bonheur existe pour vous tout près de là. Vous n'aurez qu'à étendre la main et à le saisir, quand vous aurez eu le courage de tuer la chimère.

Gérard poussa un gémissement et ensevelit de nouveau son front brûlant dans ses deux mains et ses doigts dans ses cheveux épais. Au bout d'un instant, il reprit :

— Enfin, que me demandez-vous ? De quel espoir de guérison voulez-vous me leurrer, quand je sens que je ne peux pas guérir...

— Je connais une main si délicate, si tendre pour vous panser !

— Comment voulez-vous que, loyalement, je demande à une femme d'accepter près de moi ce rôle de consolatrice sans espoir.

— Je connais une femme qui l'accepterait ; et je le lui confierais, parce que je sais que vous ne pourriez résister à sa bonté, à son charme, que vous l'aimeriez bientôt de toute votre âme, comme elle vous aime déjà, elle !

— Mais, qui ? De qui donc parlez-vous, si vous ne plaisantez pas, Jacqueline, ce qui me semble impossible en un tel moment.

— Je ne plaisante pas... Cela vous serait si naturel, Gérard, d'aller demander la consolation à ce cœur de jeune fille dont je vous parle que, déjà, vous l'avez fait.

— Moi! s'écria-t-il, stupéfait; presque aussitôt, la lumière se fit dans son esprit : Denise! Vous voulez parler de Denise?

Jacqueline fit un signe de tête affirmatif.

— Mais, Denise ne m'aime pas, elle m'écoutait par bonté...

— Elle vous aimait déjà avant... depuis, je jurerais qu'elle vous aime encore davantage, parce que vous souffrez. C'est dans la nature de Denise.

Gérard demeura atterré.

— Non, reprit-il, je n'ai jamais soupçonné!... et nous avons causé si souvent ensemble, pendant les derniers mois que j'ai passés à Villebon, après votre mariage.

— Oui, elle ne vous a jamais laissé soupçonner... elle s'est laissée torturer pour vous faire du bien, et vous l'avez torturée inconsciemment; les hommes sont ainsi.

— Denise! Est-il possible? murmura le jeune homme, perdu dans ses souvenirs.

Jacqueline observait la détente très douce qui semblait se produire en lui. Une ombre voila un instant les yeux clairs de la jeune femme, ses lèvres tremblèrent, mais elle ne parla pas. Après un long moment, elle questionna de sa voix lente et changée :

— Quand devez-vous partir?

— A la fin de la semaine, j'ai promis de me trouver à Sartène, répondit-il; j'ai déjà remis tant de fois mon départ, on s'inquiète, on ne comprend plus... il faut que je parte. Mais je reviendrai bientôt.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton de prières.

— Ne revenez pas, répondit Jacqueline; c'est-à-dire, ne revenez que dans un mois; nous resterons, au moins, ce temps-là encore, avec Suzanne, à Nice. Et, pendant cet intervalle, promettez-moi de penser à ce que je vous ai dit, d'essayer de vous habituer à cette idée nouvelle.

Il secoua la tête d'un air de doute et de découragement. Elle s'était levée en prononçant ces paroles, et ajouta :

— Il faut que je remonte auprès de Suzanne; il se fait tard. Nous nous reverrons demain, n'est-ce pas?

— Oui, demain, répondit Gérard.

Et tous deux restèrent une minute silencieux, écoutant la pluie qui tombait goutte à goutte, avec un bruit de larmes, sur le feuillage sonore des palmiers que la brise balançait devant la fenêtre.

— A demain, répéta Jacqueline, et, sans lui tendre la main, elle sortit du salon, avec un dernier geste d'adieu, avant d'en refermer la porte.

VI

Suzanne n'était pas bien. Jacqueline le sentait à quelque chose d'indéfinissable dans la manière

d'être de sa sœur. Celle-ci, cependant, à toutes ses questions, répondait paisiblement :

— Je n'ai pas envie de remuer, voilà tout; mais je ne souffre pas, je t'assure.

Le médecin, demandé par Jacqueline, ne se prononça pas sur cet état vague et prescrivit simplement beaucoup de repos.

Suzanne restait donc sous les berceaux du jardin pendant les heures les plus chaudes de la journée, puis rentrait s'étendre dans le salon de la villa.

Cette semaine s'écoula avec une rapidité stupéfiante, sembla-t-il à Jacqueline. Chaque jour, Gérard venait passer une grande partie de l'après-midi auprès des deux sœurs. Suzanne se désolait gentiment à l'idée de son prochain départ et lui demandait de leur donner au moins, avant cette fâcheuse séparation, le plus de temps possible.

Entre Jacqueline et le jeune homme, la situation était bien changée. Ils ne cherchaient plus à éviter le sujet écarté avec tant de soins pendant si longtemps. Causant à voix basse, auprès de Suzanne assoupie, ou, lorsqu'ils s'attardaient avant de se quitter dans l'allée dominant l'horizon de la mer et le chemin par où s'en allait Gérard, ils abordaient la question de front. Et Jacqueline, quoiqu'il se défendit d'abord de l'écouter, faisait continuellement à Gérard le tableau de ce que pourrait être sa vie s'il abandonnait à Denise le soin de lui faire oublier ce qui n'avait pu être.

Elle lui rappelait en souriant le nom qu'on lui donnait jadis, dans la famille, à elle Jacqueline : « Pas de tête! ». Tandis que Denise, c'était la sagesse et la bonté; elle savait tout, comprenait tout et son dévouement n'avait pas de limite, elle l'avait prouvé mille fois. Denise était capable de s'associer à tous les travaux, toutes les entreprises, toutes les grandes idées de la vie de Gérard... Et, enfin, le trésor de son cœur unique, elle le lui avait donné...

Jacqueline se grisait de ses paroles et de l'effort même qu'elle s'imposait pour consommer son sacrifice en gardant un calme et une sérénité apparente. Elle devenait persuasive et presque éloquente. Et peu à peu Gérard cédait, ébranlé et touché, malgré lui, à l'idée du sentiment qu'il avait inspiré à l'âme si charmante et pure de Denise. Il en arrivait à discuter le projet de Jacqueline au lieu de le repousser sans vouloir l'entendre comme il l'avait fait au début.

— En admettant, disait-il, que je parvienne de la manière dont vous le désirez, au repos relatif, sinon au bonheur, vous, Jacqueline, vous qui m'avez avoué que vous n'étiez pas heureuse, que deviendrez-vous? Que sera la vie pour vous?

— Moi, reprenait-elle, j'aurai de loin une part dans votre bonheur. La paix se fera en moi, je me résignerai en pensant qu'au moins je n'aurai pas involontairement ni volontairement brisé votre existence. Je pourrai m'associer sans remords ni arrière-pensée à tout ce qui vous touchera l'un et

l'autre; en esprit, j'aurai une petite place à votre foyer, et... vos enfants, si vous en avez, comme je les aimerai!

Le dernier jour arriva, il devait prendre le bateau pour la Corse le lendemain à la première heure. L'après-midi s'écoula rapide et triste. Suzanne, que peu de chose suffisait maintenant à agiter, surmonta sa langueur habituelle et ne voulut pas céder à la fatigue pendant cette dernière visite de Gérard; elle seule anima la conversation qui tombait fréquemment en de longs silences entre Jacqueline et le jeune homme.

Enfin le moment de la séparation sonna. Jacqueline, qui s'effrayait à l'idée de se retrouver auprès de sa sœur, en proie à l'émotion que son cœur serré lui faisait prévoir, malgré toute son énergie, mit son chapeau et jeta une écharpe de dentelle sur ses épaules.

— Puisque tu ne parais pas mal, Suzette, dit-elle, je vais reconduire Gérard Dalistro et descendre sur la plage par le petit chemin. J'ai la tête lourde, une courte promenade me fera du bien. Tu resteras à faire sagement une sieste sur ton canapé jusqu'à mon retour. Je ne serai pas longtemps absente.

Suzanne la supplia de se promener aussi longtemps qu'elle y trouverait du plaisir, sans se préoccuper d'elle. Gérard et Jacqueline, la laissant dans le salon, s'éloignèrent sous les arches parfumées que formaient au-dessus des allées du jardin les branches enlacées des orangers et des citronniers, d'où retombaient en franges comme des lianes les rameaux des rosiers grimpants et des chèvre-feuilles.

Parvenus à la grille qui ouvrait sur l'escalier étroit et profond, ils s'arrêtèrent un instant, auprès du mur bas, bornant le jardin. C'était à cette place même que bien souvent, accoudés côte à côte, pendant ces deux derniers mois, ils avaient eu de longues et intimes causeries, les yeux errants sur l'étendue azurée et mouvante de la mer ou fixés sur le nuage lointain qui indiquait les montagnes du pays de Gérard.

L'océan, aujourd'hui encore, balançait mollement sous le ciel ses vagues courtes où toute la gamme des bleus miroitait, étoilée de scintillements innombrables, et que rasaient au loin, semblables à de grands oiseaux, les voiles blanches de quelques barques dont la coque demeurait invisible.

Le « nuage blanc », dont ils avaient tant parlé, se détachait très net à l'horizon; Jacqueline le contemplait en silence et sentait une désolation immense comme l'océan l'envahir tout entière. Comme il était loin, mon Dieu! que de vagues, que de flots entre eux, quand Gérard serait là! Et bientôt elle n'aurait plus même la consolation d'apercevoir au moins parfois cette ombre lointaine du pays qu'il habiterait... Car elle avait trompé Gérard dans sa résolution énergique d'é-

lever entre elle et lui une barrière plus haute: son départ de Nice pour l'Italie avait été fixé entre elle et son mari avant la fin du mois. Ils ne se reverraient plus.

Gérard, lui aussi, demeurait silencieux, et ni l'un ni l'autre ne semblait trouver le courage de prononcer le mot d'adieu.

— Viendrez-vous encore ici regarder le « nuage blanc », demanda enfin Gérard, et penserez-vous au pauvre banni?

Jacqueline inclina la tête et sourit bravement:

— Oui, je viendrai *vous voir* d'ici, Gérard. Mais vous, m'obéirez-vous en pensant surtout à ce que j'ai essayé de vous persuader pendant ces derniers jours?

— Je vous obéirai, répondit Gérard d'un accent mêlé de reproche et de soumission douloureuse.

Il porta à ses lèvres la main qu'elle lui tendait, et ouvrant la grille, descendit rapidement les marches:

— Adieu!... non, au revoir! dans quelques semaines!

S'appuyant à la grille, Jacqueline resta debout, immobile. Elle n'avait pas répondu à son adieu, elle se sentait suffoquée par l'angoisse dernière qu'elle n'avait pas prévue si terrible. Se penchant, bouleversée et haletante, elle le regardait s'éloigner. C'était fini... Était-ce vraiment fini?...

Gérard descendait la dernière marche, il allait disparaître au détour du chemin. Un nuage passa devant ses yeux, elle crut tomber dans un abîme d'obscurité et un appel désespéré jaillit de ses lèvres:

— Gérard! je ne peux pas!...

D'un bond, il franchit les marches et se retrouva près d'elle.

Déjà elle s'était ressaisie:

— Non, non! je ne vous rappelle pas!

Mais son courage l'abandonna et, s'appuyant au mur bas, elle se cacha la figure dans ses mains et se mit à sangloter.

— Laissez-moi, Gérard! Partez, partez.

— Partir et vous laisser ainsi! Comment le pourrais-je? Non, je ne le puis pas! Jacqueline, je vous en prie, laissez-moi remettre mon retour en Corse de quelques jours, je trouverai un prétexte...

— Non, non, Gérard! ce serait mal, il faut partir demain comme vous l'avez promis à ceux qui comptent sur vous.

— Mais le bateau quitte le port à six heures du matin, je ne pourrai vous revoir!... Puisque vous craignez de rester maintenant, promettez-moi, Jacqueline, de revenir ce soir, supplia-t-il; ce soir, quand Suzanne n'aura plus besoin de vous, promettez-moi que vous me donnerez encore quelques instants, rien qu'une heure, une demi-heure!... Accordez-moi cela, Jacqueline, j'ai trop souffert aujourd'hui, je ne peux pas vous quitter ainsi.

Elle promet tout ce qu'il voulut. Et, lorsqu'il eut de nouveau franchi les marches et définitivement disparu, elle se traîna tremblante jusqu'à un groupe de palmiers qui pouvait la cacher et se laissa tomber sur un banc.

Suzanne, après le départ de sa sœur et de Gérard Dalistro, s'était à demi assoupie sur le canapé où reposait sa forme mince, drapée de blanc, lorsque le bruit de la porte que l'on poussait lui fit ouvrir les yeux.

— Déjà de retour, Jacqueline ? fit-elle, étonnée ; puis, apercevant une silhouette d'homme dans l'encadrement de la porte, elle se redressa et s'écria, reconnaissant son beau-frère : — Vous, Henri ! Quelle bonne surprise ! Comme Jacqueline va être contente !

— Le Ciel vous entende, chère Suzanne ! répondit M. de Lègle d'un ton morne, mais je crains qu'il ne reste sourd et Jacqueline indifférente à mon retour ou... peut-être pire.

Suzanne, interloquée par ces paroles et la façon dont il les avait prononcées, demeura silencieuse. M. de Lègle vint jusqu'à elle et lui serra la main. Elle remarqua que la sienne était brûlante.

— Par quel train arrivez-vous ? demanda-t-elle, vous devez être très fatigué. Voulez-vous que je fasse apporter quelque chose pour vous restaurer avant le dîner ?

— Merci, merci, je n'ai besoin de rien, répartit son beau-frère en jetant sur une chaise son paletot de voyage et son chapeau ; puis il s'essuya le front qu'il avait rouge et mouillé de sueur.

Suzanne, maintenant qu'il était assis près d'elle, demeurait frappée de la fatigue et de l'énervement qui altéraient ses traits et semblaient l'avoir vieilli de dix ans depuis deux mois.

Comme s'il ne pouvait tenir en place, il se releva au bout d'un instant et se mit à arpenter la pièce, les mains derrière le dos :

— Jacqueline est donc sortie, vous laissant seule ?

— Oui, répondit Suzanne, elle a accompagné jusqu'au bout du jardin Gérard Dalistro qui était venu nous dire adieu parce qu'il part demain, et elle m'a avertie qu'elle se promènerait un peu sur la plage jusqu'à l'heure du dîner. Je suis contente qu'elle se soit accordé ce délassement, car, depuis quelques jours, je suis trop fatiguée pour sortir, même en voiture, et elle n'a pas voulu me quitter un seul instant.

— Vous n'allez pas bien ? questionna M. de Lègle.

— Oh ! ce n'est rien, un peu de fatigue occasionnée sans doute par le printemps. Et puis les brises de mer sont trop chaudes maintenant et soulèvent de la poussière...

Son beau-frère paraissait à peine l'écouter ; sans ajouter une parole, il continua d'arpenter le salon. Suzanne l'observait et se sentait de plus en plus

surprise et inquiète de ses allures singulières et du changement qui s'était opéré si rapidement en lui. Il lui semblait voir dans ses cheveux encore épais de nombreux fils blancs qu'elle n'avait jamais remarqués. Ses joues étaient pâles et tombantes, avec des rides profondes, son front rouge et contracté, ses yeux battus ; par moment, il agitant les lèvres comme s'il se fût parlé tout bas, dans son étrange préoccupation.

— Vous arrivez de Paris ? questionna-t-elle, hésitante et oppressée.

— De Paris ? répéta-t-il, non, je viens de Monte-Carlo... mais je n'y étais que depuis huit jours.

Tous deux retombèrent dans le silence, puis M. de Lègle, s'arrêtant soudain auprès du canapé de Suzanne, s'écria d'une voix brisée :

— Suzanne, je suis désespéré !

Elle tressaillit et se redressa effrayée.

— Désespéré ! Pourquoi ? Quel malheur vous est-il arrivé ?

Il ne répondit pas. Il la regardait avec des yeux brillants de fièvre.

— Ah ! fit-il enfin, si j'étais sûr que votre sœur prolongeât son absence, je crois que je trouverais un soulagement à tout vous dire, à vous qui m'écouteriez avec plus d'indulgence, n'ayant pas de reproches à me faire. Vous êtes une femme maintenant et, dans une telle circonstance, vous pouvez devenir un appui si grand pour moi ! Voulez-vous m'écouter, Suzanne, voulez-vous ?

— J'écouterai tout ce que vous voudrez, Henri, répondit-elle de plus en plus troublée. Dites-moi tout, si cela peut vous faire du bien. Je suis persuadée que vous exagerez.

— Je n'ai pas besoin d'exagérer... Pouvez-vous imaginer, Suzanne, l'état d'esprit d'un homme qui a passé la cinquantaine et, lorsqu'il regarde en arrière dans sa vie, n'y voit que folie et néant, n'y trouve rien de solide où se reprendre dans un suprême désastre ?... Ma fortune était déjà très compromise quand j'ai épousé votre sœur ; depuis trois ans, je me suis soutenu en apparence... J'ai joué plus frénétiquement que jamais, ces derniers mois, dans l'espoir de réparer les vides par une heureuse chance, mais la chance et moi, nous sommes brouillés !... Il y a huit jours, tout ce qui me restait a fondu en cinq minutes et s'est évaporé sur la table de jeu de Monte-Carlo, comme une goutte d'or et une poignée de papiers sur un brasier. Maintenant c'est fini, il n'y a plus qu'à s'exécuter. Je suis venu ici afin de faire le nécessaire pour vendre le plus promptement, quoique le mieux possible, mon écurie de course ; j'ai déjà pris des mesures avec mon notaire de Paris pour que mon hôtel soit également mis en vente, de même que Lambelle... un château qui est dans ma famille depuis plus de trois siècles ! Mais je crois qu'ainsi mes dettes seront couvertes, je ne boirai pas la honte de laisser mon nom à la merci de créanciers impayés.

— Vous devez tout vendre, même Lambelle ? fit Suzanne, navrée.

Il lui semblait assister de nouveau à l'une de ces crises lamentables qui, si souvent, avaient bouleversé l'existence des siens.

— Oui, tout doit y passer, répondit brièvement M. de Lègle.

— Il ne vous restera rien, rien ! se récria Suzanne.

— Il me restera une petite propriété en Normandie où la vie sera encore possible, avec les débris que je pourrai sauver du naufrage. C'est tout, plus rien... Aux yeux du monde, je suis ce qu'on appelle un homme coulé... Vous connaissez le cri des marins, quand l'un d'eux est emporté par les vagues : « Un homme à la mer ! » C'est de même chez nous ; seulement, l'homme à la mer, personne ne s'inquiète de le repêcher. A partir d'aujourd'hui, je n'ai plus d'amis, plus de relations, je suis un individu compromettant auquel on montre l'épaule, en feignant de ne pas le reconnaître, lorsqu'on le rencontre... Et je sens qu'une telle chute a ébranlé les sources mêmes de mon être : ma santé chancelle, j'aurai demain des cheveux blancs ; les infirmités de la vieillesse viendront vite après un tel bouleversement dans ma vie, et je resterai seul, rongé par mes misérables souvenirs !

— Seul ! interrompit Suzanne d'un accent de reproche, les yeux pleins de larmes ; et Jacqueline ? N'avez-vous pas Jacqueline ?

— Ah ! Jacqueline ! — et il secoua la tête avec une expression de profonde désespérance ; — non, Suzanne, je n'ai pas Jacqueline, je l'ai perdue comme le reste... Jacqueline ne m'aime pas et je n'ai rien fait pour qu'elle m'aimât... Si elle avait voulu pourtant ! Au début, elle m'avait si profondément séduit ! Mais elle n'a pas voulu, il y avait je ne sais quoi entre nous et jamais nous ne nous sommes compris... Tenez, Suzanne, je ne ferai pas de restrictions dans ma confession : j'ai senti, voyez-vous, que Jacqueline me jugeait, qu'avec son étonnante perspicacité, son esprit si clairvoyant, elle me perçait à jour, devinait les motifs de mes actions et de mes sentiments, mesurait l'inanité de ma vie et me méprisait ! Je m'en suis blessé, irrité, j'ai voulu la briser à mes fantaisies, lui prouver que je serais toujours le maître qui la dominerait. Mais elle est de ces natures qui ne rompent ni ne plient... Alors, dans mon orgueil humilié, je me suis promis de lui démontrer qu'elle n'était qu'un accessoire dans mon existence, que je pouvais trouver ailleurs le genre de plaisirs et de satisfactions qui me convenaient... et je l'ai fait. Et trop tard, j'ai senti que tout était fini entre nous, qu'elle désirait pour les vôtres, sa famille, garder les apparences, mais qu'il n'y avait plus de rapprochement à espérer... C'est pourquoi je vous dis que Jacqueline est perdue pour moi comme le reste.

Cependant, si elle savait quelle sorte de sentiment particulier, unique, de respect, d'admiration j'ai gardé au fond pour elle... Mais comment y croirait-elle ?...

Il regarda Suzanne et une exclamation lui échappa :

— Qu'avez-vous ? Vous trouvez-vous mal ?

Suzanne fit un geste de dénégation. Elle était cependant d'une pâleur mortelle, et il lui semblait que son pauvre cœur bouleversé, tantôt battait à se rompre, tantôt s'arrêtait, l'étouffant comme un poids mort dans sa poitrine.

Qu'entendait-elle ? Qu'était-ce que tout cela ?

La vie, que dans sa parfaite innocence, elle n'avait jamais observée qu'à travers le prisme de ses rêves, se dévoilait soudain à elle avec une brutalité dont elle se sentait meurtrie jusqu'au fond de l'âme. Les yeux agrandis d'étonnement douloureux et d'angoisse, elle regardait son beau-frère avec un mélange de pitié et de répulsion.

— Comment avez-vous pu faire des choses pareilles ! prononça-t-elle avec effort.

M. de Lègle, aussitôt retombé dans ses préoccupations personnelles, avait repris sa marche fébrile :

— Comment j'ai pu ?... Ah ! je suis coupable, je le sais ! Je vois bien que vous me condamnez, vous aussi, comme votre sœur m'a condamné déjà, comme elle me condamnera encore demain, quand elle saura tout. Si vous saviez, pourtant, si vous pouviez comprendre ce que c'est que la vie et son vertige pour un garçon de vingt et un ans à qui elle se présente avec toutes ses tentations et la liberté funeste que donne une immense fortune sur laquelle personne, excepté lui, n'a le droit de contrôler. Pas une main ferme pour le retenir, pas un conseil sensé pour faire contre-poids à l'entraînement d'un tas de fous semblables à lui !... Et les années passent, et, avec les années, les habitudes s'enracinent, les vices vous chevauchent : c'est le jeu, c'est le plaisir, le besoin de sensations nouvelles, et ce luxe effréné dont on ne peut plus se passer... Pour vous tirer de là, il faudrait une affection forte, un sentiment qui relève... Mais on n'est plus capable de le faire naître, ni de l'éprouver, et on reste dans sa fange, car on en arrive à ne rien comprendre au-delà !... Et cependant, Suzanne, reprit-il au bout d'un instant de méditation désolée, si Jacqueline voulait ! Si elle me tendait une main secourable, si elle pouvait pardonner et oublier, il me semble que j'aurais le courage de faire un dernier effort et de mettre quelque dignité dans les années qui me restent à vivre... Mais si son aide me fait défaut, si nos existences doivent demeurer séparées, comme elles le sont depuis deux ans, si je me retrouve seul en face de moi-même, je sens que ce sera la dérive complète... Suzanne, pouvez-vous lui parler pour moi, lui faire comprendre ceci : que je n'ai plus d'espoir qu'en elle et que j'implore son pardon ! Que je le lui payerai d'une re-

connaissance sans borne dont je rachèterai le passé. Mais, voudra-t-elle y croire?... Tenez ! je n'ai pas le courage de l'attendre, je vous remets ma cause ! Suzanne, de toute l'affection que vous avez parue me témoigner, par toute la bonté de votre âme, secourez-moi !... Vous lui parlerez, n'est-ce pas ?

— Je lui parlerai, je vous le promets, balbutia la jeune fille.

— Merci, Merci !

Et prenant sa main frêle, il la serra avec force entre les siennes qu'un tremblement agita.

— Voyez-vous, j'aime mieux retourner à Monte-Carlo ce soir, ne pas l'attendre. Demain, je reviendrai savoir mon sort... Ou plutôt, si vous réussissez, télégraphiez-moi simplement ce mot : « Venez... » Si vous échouez, ne m'envoyez rien, je comprendrai et je prendrai mes mesures... Au revoir, Suzanne. Pour Dieu ! ne m'abandonnez pas !

Elle le regarda sortir de la pièce, sa haute taille courbée comme celle d'un vieillard.

VII

Lorsque Jacqueline rentra dans le salon de la villa, Suzanne, toujours étendue sur le canapé, avait la tête tournée du côté du mur.

— Eh bien ! dit la jeune femme avec une gaieté forcée, je crois que je me suis un peu attardée en oubliant l'heure du dîner. Tu dois mourir de faim, à moins que tu ne dormes, Suzette.

Suzanne, sans se retourner, répondit doucement :

— Je n'ai pas faim du tout, j'aimerais mieux ne pas dîner et rester tranquille ici.

— Te sens-tu malade ? demanda sa sœur, déjà inquiète, posant sa main sur celle de la jeune fille qu'elle trouva brûlante.

— J'ai peut-être un peu de fièvre, mais cela va passer, protesta Suzanne ; et, dans la soirée, je prendrai quelque chose.

— Tu as eu tort de ne pas te reposer cet après-midi, observa Jacqueline ; tu te seras trop excitée, nous avons trop parlé.

Mais elle n'insista pas pour faire venir Suzanne dans la salle à manger, soulagée au fond, à l'idée que sa sœur ne pourrait remarquer l'émotion et le trouble qu'elle avait peine à dissimuler. Elle fit semblant de toucher aux plats, et bientôt, revint s'asseoir auprès de la jeune fille.

Absorbée dans ses pensées, elle demeurait silencieuse. Un domestique apporta une lampe qu'il posa sur une table voisine du canapé. Suzanne attendit qu'il se fût retiré, puis, se redressant un peu sur les coussins, elle se retourna vers Jacqueline :

— Comme tu es pâle ! s'écria celle-ci dont ce mouvement avait éveillé l'attention ; et tes yeux sont deux fois plus grands que d'habitude ! J'ai peur vraiment que tu ne sois pas bien. Si j'en voyais chercher le médecin ?

Suzanne secoua la tête.

— Non, non, je t'assure que je me sens pas mal... au contraire. Et si tu voulais... nous causerions.

— Causer ! répéta Jacqueline surprise, je ne demande pas mieux, mais j'ai peur que cela ne te fatigue. De quoi veux-tu causer ?

— De beaucoup de choses ! — Et ses grands yeux se fixaient avec un peu de timidité sur le visage de sa sœur ; — de choses graves... J'ai vu Henri...

— Henri ! s'écria Jacqueline, il est ici ?

— Non, il est reparti pour Monte-Carlo sans l'attendre, parce qu'il préférerait... il m'a demandé de te parler avant que tu ne le voies.

— Toi ? à moi ?... Je ne comprends pas... Et pourquoi tous ces mystères ? questionna Jacqueline, énervée.

— Jacqueline... si tu savais ! balbutia Suzanne, il est très malheureux, il n'a plus d'espoir qu'en toi !... Il est si changé qu'on le croirait vieilli de dix ans...

— Mais que lui est-il donc arrivé ?

— Il a tout perdu, Jacqueline, toute son immense fortune ! Pour payer ses dettes, il va être obligé de tout mettre en vente : ses chevaux, l'hôtel de Paris et Lambelle, tout !

Jacqueline poussa un soupir énorme et eut un petit rire de soulagement.

— Mon Dieu ! ce n'est que cela ? Je ne savais que penser. Et il craignait tant de me faire cette communication qu'il t'a prise comme intermédiaire ? Vraiment, la précaution était inutile.

— Jacqueline ! reprit Suzanne d'un ton de reproche, je crois que tu ne prendrais pas les choses de cette façon indifférente, si tu avais vu comme il les prend lui-même.

Et elle se mit à lui redire dans quels termes M. de Lègle lui avait avoué la catastrophe et confié que sa dernière ressource serait cette propriété en Normandie qu'il espérait sauver du naufrage, son dernier espoir, que Jacqueline ne l'abandonnât pas, et comment il implorait son pardon pour tout ce qu'elle pouvait avoir à lui reprocher depuis leur mariage.

Au souvenir de la confession de M. de Lègle, Suzanne sentait son cœur se serrer, ses tempes devenir moites et sa voix haletante.

Jacqueline n'y prenait pas garde ; elle écoutait à peine ce récit ; ses pensées suivaient un autre cours, et un immense allègement se faisait en elle.

— Que M. de Lègle, dit-elle enfin, m'ait épousée, lorsque sa fortune était déjà aussi terriblement compromise et en le dissimulant à mes parents, ce n'est peut-être pas très beau pour un gentilhomme, mais je le lui pardonne de grand cœur, si cela peut calmer ses remords. En résumé, il a tiré mon père, à ce moment-là, d'une situation très critique et c'était tout ce que je désirais. Je vois que, ses affaires réglées, il lui restera fort peu

de chose, et, avec bonheur, je saurai m'arranger de façon à ne pas être un fardeau pour lui. J'en étais un, moralement, depuis deux ans, je ne veux pas, maintenant, en être un matériellement. Je retournerai avec vous; je ne serai pas à votre charge, je puis gagner ma vie. Voici deux ans que je me suis découvert un talent dont je ne t'ai jamais parlé, celui de caricaturiste. Un grand artiste que j'ai rencontré chez une de mes amies où je m'étais amusée à croquer quelques scènes mondaines sur le vif, m'a dit sans plaisanter que bien des pauvres diables de dessinateurs seraient heureux d'avoir ce que je possédais au bout des doigts. J'ai pris la chose en riant, mais tout en me disant que l'avis était bon à garder. Je travaillerai... je serai libre...

— Alors, interrompit Suzanne, tu abandonnes Henri?

— Je l'abandonne, ou il m'abandonne, comme tu le préféreras, ou plutôt nous nous abandonnons l'un l'autre. Ne t'inquiète pas de cela, petite Suzette, tu es trop sentimentale; Henri, comme beaucoup de maris, saura très bien se passer de sa femme.

— Mais, Jacqueline, insista la jeune fille d'un ton ému, en se relevant sur son coude pour mettre plus de ferveur dans ses paroles, tu ne m'as donc pas écoutée, pas comprise! Ce qui désespère le plus Henri, c'est l'idée qu'il t'a perdue comme le reste, que tu ne voudras pas lui pardonner et que si tu l'abandonnes, il n'aura plus le courage de lutter, de réagir contre tout ce qui l'a entraîné aussi bas. Il s'en ira à la dérive! c'est l'expression dont il s'est servi...

Elle lui cita encore les mots mêmes de M. de Lègle que l'émotion avait gravés dans sa mémoire; elle redit à la jeune femme cette terreur de la déchéance physique que son mari sentait planer sur lui, à la suite de cette terrible secousse, et son abattement en face de l'isolement où il prévoyait que son changement de fortune et de situation allait le plonger.

— Il m'a parlé de toi avec une réelle affection, avec un désir qui semblait profondément sincère d'obtenir ton pardon et l'oubli du passé, terminait-elle, haletante et épuisée.

Jacqueline, les yeux brillants, les doigts de sa main droite martelant le bord de la table d'un mouvement nerveux, l'écoutait, et deux taches fiévreuses coloraient ses pommettes.

— En somme, prononça-t-elle sèchement, maintenant que M. de Lègle a dissipé la fortune capable de lui procurer les distractions et les plaisirs préférés, maintenant qu'il sent les infirmités le guetter, il songe à moi par peur de la solitude et du manque de soins et de bien-être? C'est ce que tu as pris, dans ta naïveté, pour de l'affection et du repentir! Pourquoi accepterais-je ce prétendu rapprochement? Il est si simple de ramener les choses au point où elles en étaient, avant que

nous ne nous soyons connus. Qu'il m'en croie: c'est ce qui vaudra le mieux pour lui et pour moi.

— Tu es dure! murmura sa sœur, la voix éteinte; je t'assure qu'il était sincère, que tu devrais pardonner!

— Pardonner! se récria Jacqueline, tu trouves que je dois pardonner? C'est que tu ne peux pas comprendre, que tu ne sais rien de la vie!

Elle regardait Suzanne qui avait abaissé ses paupières dont les longs cils dessinaient une ombre profonde sur sa joue transparente, et elle vit deux grosses larmes glisser lentement entre leurs franges.

— Tu pleures, Suzanne, tu pleures! Oh! pourquoi? demanda-t-elle désolée; ai-je parlé trop brusquement? Pardonne-moi. Tout ceci est si étrange, si subit! Je ne sais où j'en suis. Ne pleure plus, ma chérie, cela me fait trop de peine.

Penchée vers la jeune fille, elle attira sa tête sur son épaule et la berça doucement.

— Ce n'est pas toi qui me fais pleurer, protesta Suzanne d'une voix oppressée, mais je ne puis te dire tout ce qui s'est remué en moi de triste, de douloureux, depuis qu'Henri m'a parlé. Quelque chose s'est déchiré!... Comme je m'étais trompée sur tout!... Je ne savais pas, vois-tu, je n'aurais jamais cru que la vie fût ainsi... Depuis si longtemps, je vous vois ensemble, m'imaginant que vous vous aimez, que vous êtes heureux! Pour combien d'autres me suis-je trompée de même? Je pensais que la vie était toute pleine de beautés que Dieu y avait mises dans les gens et les choses et que tous en jouissaient sans se faire de mal les uns aux autres...; qu'il n'existait que deux malheurs: la pauvreté et la mort, et que Dieu nous avait donné l'amour pour les supporter... Et, maintenant, tout devient si affreux, si lamentablement triste et laid! il semble qu'il n'y a plus que des mensonges et pas du tout d'amour. Je m'étais dit: Si Jacqueline pardonne, c'est qu'elle croit en lui, en son repentir, et alors tout n'est pas aussi mauvais que je le pensais. Mais, je le vois, tu ne peux pas pardonner parce que tu ne crois pas, tu n'aimes pas.

Jacqueline l'avait reposée doucement sur les coussins, elle dit tristement:

— C'est vrai; je ne crois pas et je n'aime pas... Mais je t'en supplie, ma chérie, ne t'agite pas ainsi, ne pense plus à tout cela, tu te fais du mal. Cette révélation t'a trop ébranlée et tu noircis le tableau... Je t'assure qu'il existe tout de même de la bonté et de la beauté et de l'amour par le monde... que tout n'est pas mensonge, que pour quelques-uns, la vie peut être belle... Seulement, il ne faut pas faire fausse route au début!

— Eh bien! Henri parlait comme toi. Il regrettait les folies de sa jeunesse et d'avoir été entraîné, mal entouré, sans conseil, sans direction... Il regrettait surtout ce qui s'est passé entre vous et cette séparation venue si vite, parce que vous ne vous êtes pas compris.

— C'est vrai, dit Jacqueline, nous ne nous sommes jamais compris, et c'est pourquoi le mieux sera de nous séparer, dans les circonstances actuelles. Le monde en pensera ce qu'il voudra, mais ce qui était tolérable quand la fortune de M. de Lègle nous permettait de vivre chacun de notre côté serait intolérable dans la vie étroite qu'il prévoit; de plus, je le répète, je tiens à ne pas être une charge pour lui; il sera plus au large sans moi, et rien ne l'empêchera de suivre ses habitudes et ses goûts qui ne sont pas les miens.

Suzanne resta silencieuse, ses grands yeux rêveurs fixés droit devant elle.

— Sais-tu, prononça-t-elle avec une gravité soudaine; je crois qu'il y a une chose que tu ne comprends pas: c'est que, justement, les habitudes et les goûts d'Henri ne peuvent que le perdre et qu'il ne doit pas les suivre. Après cette épreuve dont il se montre si ébranlé et dans ce désir qu'il a de se relever et de réhabiliter son passé, n'est-ce pas à toi de l'aider? Et tu ne peux le faire qu'en lui pardonnant et en ne l'abandonnant pas.

— Cela n'est pas en mon pouvoir, j'ai vingt-trois ans, je ne puis pas avoir la prétention de réhabiliter un homme de cinquante, déclara Jacqueline qui sentait bouillonner en elle un étrange conflit; c'est au-dessus de mes forces!

— Mais ne dois-tu pas l'essayer quand même? continua Suzanne, rassemblant son courage dans un dernier effort. Ecoute: tandis que j'étais seule, si désolée, réfléchissant à tout ceci et me demandant ce que je te dirais afin de te persuader, quand, moi-même, je me sentais encore plus d'indignation que de pitié pour Henri, alors il m'est revenu à l'esprit certaines paroles de Gérard...

— De Gérard! répéta Jacqueline à mi-voix, avec un tressaillement.

— Oui, de Gérard Dalistro, le jour où nous l'avons retrouvé sur la terrasse de la cascade... Je ne suivais pas toute votre conversation, mais, à ce moment-là, il a parlé avec un accent si particulier que je l'ai écouté. Il disait: « Comprendre et embrasser nos responsabilités dans toute leur étendue, le vrai but de la vie est là... c'est parce qu'on l'oublie trop souvent qu'il arrive tant de mal en ce monde. » Puis, après une réflexion que tu lui as faite sur notre impuissance morale à nous autres femmes, il s'est récrié, et ce qu'il a dit m'a paru si beau que je n'en ai pas oublié un mot, je crois: « Ah! si les femmes comprenaient l'immense influence qu'elles peuvent exercer sur nous... tout ce qu'elles peuvent communiquer de force à nos résolutions, de beauté à nos œuvres et les hautes lumières qui peuvent nous venir par elles! Si elles ne méconnaissaient pas, le plus souvent, cette noble influence! Si elles étaient toujours le bon génie! » Je suis sûre que ce sont presque textuellement les mots qu'il a prononcés, et est-ce que ces paroles ne semblent pas dites absolument pour toi, en ce moment? Henri est ton

mari, tu as accepté d'être sa femme, tu ne peux pas effacer cela, et maintenant tu es responsable de lui, dans la mesure du possible, de son corps pour le soigner, de son âme pour la sauver, tu dois être le bon génie dont parlait Gérard... N'est-ce pas ainsi qu'il faut voir et juger?...

Jacqueline, appuyée sur la table, le visage caché dans ses mains, ne répondit pas.

— Tu te souviens bien de ces paroles de Gérard, n'est-ce pas? insista Suzanne.

— Oui, je m'en souviens, répondit Jacqueline d'une voix imperceptible.

— Et est-ce que tu ne crois pas que tu dois pardonner, oublier?...

Il se fit un silence, puis Jacqueline murmura:

— Laisse-moi réfléchir, si tu savais comme je souffre! Laisse-moi voir clair et prendre courage.

Son accent trahissait une torture poignante, mais Suzanne ne le remarqua pas, elle éprouvait un grand épuisement et passait machinalement la main sur son front pâle où perlait un peu de sueur. Elle reprit avec effort, comme en tâtonnant pour trouver les mots:

— Oui, réfléchis... c'est trop juste... Tu pardonneras, j'en suis sûre... Alors... alors, télégraphie-lui à Monte-Carlo... il me l'avait fait promettre... si tu pardonnais... le seul mot: « Venez ».

Jacqueline ne répondit pas et, au bout d'un instant, Suzanne, dont les yeux étaient déjà fermés, murmura:

— Je me sens très lasse, très lasse, je vais dormir.

Bientôt, une respiration égale mais faible passait entre ses lèvres, indiquant le sommeil. Jacqueline, la tête toujours ensevelie dans ses mains, ne bougeait pas.

La soirée s'avancait, neuf heures étaient sonnées depuis quelque temps déjà. Au milieu du chaos de ses pensées, surnageait l'idée de la promesse faite à Gérard, du rendez-vous donné. Mais Gérard semblait double, maintenant, un Gérard qui l'attirait, un autre qui la repoussait... Elle irait le trouver, mais que lui dirait-elle?... Et si elle n'y allait pas, elle ne le reverrait plus!... Elle sentait sa pauvre âme, ainsi que les feuilles des palmiers les jours de grands vents, secouée, tordue, déchirée, rejetée à droite, à gauche, dans une tourmente impossible à dominer... Elle ne voyait plus, elle ne savait plus... Le devoir? les propres paroles de Gérard semblaient bien le lui indiquer, mais une révolte grondait en elle et lui criait que le devoir était trop difficile, la vie trop dure et le pardon impossible!

Soudain, au plus fort de cette lutte, un calme étrange se fit en elle, le tumulte de son esprit s'arrêta comme si sa pensée était suspendue. Elle n'eut plus qu'un sentiment, c'est que quelque chose de très grand, de très majestueux, planait au-dessus d'elle, l'enveloppait, et qu'elle était perdue comme un atome dans cette immensité. Et elle croyait sentir descendre sur elle un regard de compassion, mais

un regard tout puissant, de maître et de juge, devant lequel tremblaient sa faiblesse et sa misère.

Sans s'en apercevoir, elle avait glissé sur ses genoux, ses mains étroitement jointes étaient retombées sur la table, et son regard, inconsciemment, ne pouvait se détacher du visage de Suzanne. Celle-ci dormait ou paraissait dormir, ses beaux yeux fermés, ses traits fins d'une pâleur d'albâtre sous la lumière de la lampe, et une atmosphère de paix et de pureté semblait rayonner d'elle. Plus Jacqueline la contemplait, plus grandissait en son âme cette étrange impression de respect, de recueillement, d'apaisement surnaturel.

Dix heures sonnèrent, Jacqueline tressaillit, mais on eût dit qu'une main pesait sur son épaule et l'empêchait de se relever; le silence de la nuit lui semblait formidable.

— Suzanne! appela-t-elle doucement pour essayer de rompre le charme.

La jeune fille ne répondit pas.

— Suzanne! répéta Jacqueline plus haut.

Devant l'immobilité de sa sœur, une angoisse irraisonnée lui serra le cœur.

— Suzanne! appela-t-elle une troisième fois, en se penchant sur la jeune fille dont elle effleura le front de ses lèvres.

Elle se redressa avec un cri d'effroi : ce front était glacé.

— Suzanne! comme tu es froide! Qu'as-tu? Réponds-moi! Suzanne!

Mais Suzanne restait muette, le même sourire de joie et de paix fixé sur ses lèvres entr'ouvertes, et les appels de Jacqueline résonnaient sans échos à travers la vaste pièce...

Aux cris de la jeune femme, les domestiques accoururent, envahirent le salon. Quelques instants plus tard, le médecin était là, il ne put que constater la mort venue si doucement poser son doigt sur ce front de dix-neuf ans, pendant le sommeil, pendant un rêve de bonheur, eût-on pu

dire en contemplant ses traits étrangement idéalisés et rayonnants.

On la porta sur son lit. Jacqueline passa la nuit à genoux à ce chevet, sans parole, sans mouvement, laissant aller et venir autour d'elle et n'ayant de regard que pour le cher visage.

Vers le matin, la femme de chambre et la religieuse, qui veillaient à côté d'elle, la virent se lever et passer dans la pièce voisine, sa chambre; elle écrivit deux billets, puis sonna et les remit au domestique qui se présenta.

— Ceci au télégraphe dès qu'il sera ouvert; cela pour M. Dalistro à son hôtel et qu'on le lui fasse parvenir de suite.

Alors, lentement, elle retourna se mettre à genoux auprès du lit blanc couvert de fleurs.

La dépêche adressée au comte de Lègle contenait ce seul mot: « Venez », signé: « Jacqueline ».

Le billet adressé à Gérard était ainsi conçu :

« Gérard, hier au soir, à dix heures, Suzanne est morte. Elle s'en est allée en dormant... j'étais près d'elle... Je vous dirai un jour les dernières paroles de ce pauvre ange à qui le Ciel avait donné, je crois, le don de divination. Mon ami, nous avons été aveugles, faibles et fous!... Mais, bien mieux que moi, vous avez la force, vous savez le devoir... Seulement, j'ai senti ceci : c'est qu'au delà de toute souffrance, au-dessus de tout amour, il y a quelque chose de plus grand... et nous ne sommes pas à nous... Ce n'est pas la joie ou la tristesse de la vie qui importe, elle est si peu de chose!... nous allons ailleurs. Gérard, je vous demanderai de remettre votre départ pour la Corse, comme vous me le proposiez hier et d'aller à Paris chercher ma pauvre mère et... Denise.

« JACQUELINE. »

ANT. ALHIX.

FIN



PASTELS



L'air étant très doux, ce jour-là, la vieille baronne de Sauville était descendue au jardin pour jouir des dernières caresses du soleil.

C'était une de ces bizarres journées de novembre où l'été semble vouloir renaître, où le soleil est chaud, le ciel clair et la brise parfumée...

On avait porté le fauteuil de la douairière à quelques pas du château, devant les plates-bandes

serrées où s'épanouissaient les merveilleux chrysanthèmes qu'elle aimait, fleurs indescriptibles et fantastiques dans leur enchevêtrement de pétales échevelés, velus ou satinés. C'était son délice, à la pauvre vieille, de voir l'un après l'autre et de toucher les panaches d'or, de neige et de pourpre, tous délicieusement jolis dans leur charme de rêve, et de sentir leur parfum étrange et troublant.

Près de là, les dernières roses, étonnées, s'ouvraient toutes grandes pour boire à longs traits les rayons vivifiants qui, chaque jour, se faisaient

plus rares, et la grâce souriante des boutons, aux nuances claires, faisait contraste avec la douce mélancolie des feuilles aux tons de cuivre, tombant lentement des ormes centenaires sur le sable des allées.

Non moins charmant était le contraste que présentaient l'aïeule vénérable, aux traits nobles et toujours beaux sous les cheveux très blancs, au visage pâle dans les vêtements noirs, et la petite-fille au regard doux et limpide, au front pur, auréolé d'or pâle.

L'une lisait le journal quotidien, l'autre travaillait à quelque ouvrage de fée, l'esprit errant bien loin de là.

Elles formaient un tableau ravissant, ces figures si dissemblables et si suaves toutes deux, dans cette nature exquise, baignée d'une lumière humide, très douce comme celle de leurs yeux noyés, estompant chaque chose d'une touche légère qui la rendait aérienne et vaporeuse :

Un délicieux pastel !

Donc, la douairière lisait, la jeune fille travaillait et rêvait.

Son esprit s'en allait au loin, sur la terre d'Afrique, cherchant une image familière à son cœur, et l'enfant souriait à son rêve.

Elle tressaillit soudain, la baronne l'appelait :

— Madeleine !

Elle, très calme, leva les yeux et demanda :

— Qu'y a-t-il, grand'mère ?

— Quel malheur, oh ! que c'est triste ! Guillaume de Laigle vient d'être tué, massacré par les noirs ! Tiens, lis.

La jeune fille étouffa un cri de stupeur douloureuse. D'une main fiévreuse, elle saisit le journal et, les yeux dilatés par l'angoisse, lut l'entrefilet :

Oui, c'était bien vrai ! Il était mort, elle pouvait lire le récit de l'affaire, comment il s'était proposé pour une mission dangereuse entre toutes, avec quelle témérité insensée il s'était exposé, et la catastrophe finale...

L'âme engourdie par le choc, elle resta sans larme, sans parole, sans pensée même.

— Eh bien ! Madeleine, tu ne dis rien ? Je croyais que la mort de ton ami d'enfance te laisserait moins froide !

Et inconsciente du mal qu'elle faisait, la vieille dame déchira le cœur de la jeune fille en lui parlant du passé où, partout, se retrouvait Guillaume.

— Ne te souviens-tu donc pas comme vous vous aimiez, comme il était bon pour toi alors que, grand garçon, il te prenait sur ses genoux, toi, toute petite fille, pour te dire des contes et te faire jouer à la poupée ? Il était si doux, si complaisant pour tous tes jeux ! On aurait dit ton grand frère, en vérité.

Petit à petit, elle évoquait tous les souvenirs d'autrefois. Madeleine, d'une voix brisée, répondait :

— Si, grand'mère, je me souviens.

L'aïeule se tut, songeant à tous ceux qu'elle avait déjà vus mourir. Elle, si vieille, malade et presque infirme, avait dû survivre à ses enfants jeunes et forts. Hormis Madeleine, la mort lui avait tout pris.

Soulagée de n'avoir plus à répondre, l'orpheline put s'abandonner à sa douleur. Oh ! comme elle souffrait ! Quoi, c'était fini ? Elle ne le reverrait plus jamais sur terre ?...

Elle vécut, en quelques minutes, les jours de bonheur si vite écoulés. Elle se rappela la douce émotion qu'elle avait ressentie, quand Guillaume lui avait fait l'aveu de son amour.

Il y avait plus d'un an déjà ; c'était là, sous cet arbre, un soir d'été. Il était venu passer quelques jours de son congé, et la veille du départ, il lui avait tout dit, lui demandant de devenir sa femme.

— Vous viendriez avec moi, là-bas, avait-il ajouté. Vous verrez comme la terre a des coins merveilleux, et puis nous aimerons encore mieux notre France quand nous y reviendrons.

Mais elle, brusquement éveillée de son rêve, se taisait... Pouvait-elle laisser sa pauvre grand'mère toute seule à son âge ? Qui savait le nombre de jours qui lui restaient à vivre ? Pouvait-elle les condamner à l'isolement ? Pouvait-elle la laisser mourir seule, avec des mercenaires pour lui fermer les yeux ? Oh ! ce serait atroce !

Guillaume, doucement, interrogeait :

— Madeleine, dites que vous voulez bien.

— Non, je ne puis pas, avait-elle répondu, toute émue, je ne puis pas... Ma pauvre grand'mère !

C'est vrai, il n'y avait pas songé ! Très nette, l'idée du devoir surgit devant lui : Madeleine devait rester. Mais il pouvait espérer :

— Pas maintenant, avait-il murmuré, mais... plus tard !

Plus tard !... La conscience, délicate à l'excès, de la pauvre enfant s'était épouvantée.

Plus tard !... c'était la mort passant dans la maison, lui prenant son dernier appui.

Plus tard !... Fallait-il attendre cela pour avoir le bonheur ? Éperdue, frissonnante, elle s'était caché la figure dans ses mains en s'écriant :

— Taisez-vous, non, non, jamais !

Bouleversé, Guillaume était parti, ne se croyant pas aimé.

Ah ! cependant, s'il avait pu lire dans ce cœur, y voir le sentiment pur et tendre qui l'envahissait tout entier, quelle aurait été sa joie !

Bien vite, après le départ du jeune homme, Madeleine s'était remise de son émoi. Elle regrettait, maintenant, de lui avoir caché ses scrupules, mais elle savait qu'il reviendrait et, doucement, son cœur se laissait bercer par l'idée du bonheur. Tout cela était très vague, elle se savait aimée, cela lui suffisait. Et puis, elle se disait que, lorsqu'elle serait seule au monde, un jour, il lui serait très doux d'être consolée par lui. Avec ces pensées, le présent, tel qu'il était, la rendait heureuse.

Voulant épargner tout souci à sa grand'mère, elle ne lui avait rien dit, sachant quel profond chagrin la baronne ressentirait d'être un obstacle au bonheur de son enfant.

Et tout était fini !... Le doux rêve avait fui à tire d'aile, laissant son cœur meurtri, inguérissable et torturé par l'idée qu'elle était peut-être cause de cette mort. Sans le chagrin qu'il avait emporté, Guillaume se serait-il exposé si témérairement ?...

— Madeleine, dit M^{me} de Sauville, l'air fraîchit, rentrons.

Il fallait montrer un front serein, cacher au fond de l'âme l'horrible douleur, il fallait que l'aïeule ne se doutât de rien.

Lentement, avec des soins touchants, elle fit monter à l'infirme les degrés du perron, chancelante elle-même, autant que celle dont elle soutenait les pas.

Comme tous les soirs, elle tira les rideaux du

vaste salon, alluma les lampes et prépara les dominos.

Nul n'aurait pensé, en entrant dans cette pièce, quelles peines habitaient sous ces deux fronts calmes : deuils cruels, toujours nouveaux, chez l'une ; plaie mortelle du cœur chez l'autre.

Au contraire, de nouveau, elles offraient à l'œil un tableau plein de charme, toutes deux dans la lumière mystérieuse et voilée des lampes :

Un ravissant pastel....

— Que tu es distraite ce soir, mon enfant, disait la douairière. Voilà trois fautes impardonnables qui se succèdent dans ton jeu. Qu'as-tu donc ?

Et Madeleine, la pensée loin de là, redisait en son cœur, en son pauvre cœur :

— Mon Dieu, maintenant et toujours, que votre volonté se fasse !

CLAIRE MÉRIALE.

Causerie de Quinzaine



AUJOURD'HUI, chères lectrices, c'est une de vous qui va faire en partie la chronique ; entre elle et moi il y aura collaboration et tout le monde y gagnera.

Dans la volumineuse correspondance qui est parvenue à notre journal, s'est trouvée une lettre si charmante, si affectueuse et si élogieuse dans l'expression spontanée de sa reconnaissance, que la Direction a pensé vous être agréables en vous la communiquant. Peut-être y a-t-il aussi dans cette transcription de la charmante missive un peu de cet amour-propre bien naturel qui n'ose s'adjuger à lui-même ce doux certificat de réussite, mais qui est bien heureux d'entendre ses louanges chantées par des voix aimées ? Qui pourrait s'en étonner ? Qui, à la place de votre cher journal, n'éprouverait en cette fin d'année où se résument les impressions de nos lectrices un légitime orgueil et un doux émoi pour le succès obtenu.

Mais venons-en, sans plus de préambule, à la lettre qu'on me prie de vous communiquer ; aussi bien elle vous était destinée dans la pensée de celle qui l'a écrite puisqu'elle porte en titre, au-dessus d'une belle accolade :

AUX ABONNÉES DU JOURNAL DES DEMOISELLES

N'avez-vous jamais expérimenté, comme moi, chères amies abonnées, le charme que l'on éprouve à s'attacher à son journal ?

Depuis plusieurs années que je lis Le Journal des Demoiselles, je puis vous dire sincèrement qu'il a mérité mon attachement, car il réunit les précieuses qualités d'instruire sans fatigue, de distraire sans danger, et, ce qui vous étonnera peut-être, de rendre meilleur.

Je parle sans aucune flatterie, et si ces quelques lignes vous sont communiquées, amies lectrices, ne les attribuez qu'à l'élan d'un cœur reconnaissant envers l'intelligente direction et les aimables écrivains du journal.

Mon cher journal est devenu pour moi un ami fidèle et dévoué, toujours prêt à me consoler lorsque l'ennui me gagne, et l'ennui vous étreint parfois en province ; dans certaines campagnes solitaires où il n'y a pas ombre de distractions et où se trouve exilée une jeune parisienne. J'ai donc recours à lui dans ces moments de découragement, d'abattement, de tristesse : c'est mon meilleur remède.

Je l'ouvre et déjà tout s'apaise et s'éclaire en moi. Je m'instruis sans aucune lassitude d'esprit, car tout y est limpide et simple ; je me distrais dans les romans, je m'intéresse à la chronique et, lorsque ma lecture est terminée le calme est rétabli en moi, l'ennui s'est envolé, un sentiment du beau et du bien me pénètre et me domine ; en un mot, cette misanthropie, dont j'étais la victime l'heure d'avant, a fait place à de nobles pensées, à une humeur charmante : Je voyais tout en noir, maintenant tout est rose !

Je ne le dois qu'à mon cher journal !

Tel est mon sentiment, mon impression, ma con-

viction, et si je me suis adressée à vous chères amies, c'est pour vous dire que si un jour l'ennui a prise sur vous, il faut faire comme moi ; suivez mon conseil et recourez à votre journal : tous les nuages se dissiperont bien vite.

MICHELLE,
fidèle abonnée du *Journal des Demoiselles*.

Qu'ajouter à un pareil éloge ? Rien, sinon que les sentiments qu'il exprime à l'égard du journal sont précisément ceux que tous nos efforts tendent à faire naître ; et en ce moment où les vœux s'échappent des cœurs en prévision de l'année nouvelle, le nôtre sera que pareille entente subsiste toujours de vous à nous.

Cette causerie affectueuse du 15 décembre, n'empruntera rien aux événements extérieurs ; les volets clos, l'abat-jour baissé sur la lampe, les pieds aux chenets, nous resserrerons le cercle intime pour ne parler que de nous : aussi bien, nous sommes si contentes les unes des autres !... Il y a un tas de petits comptes à régler : questions restées sans réponses, avis négligés, conseils de délicatesse ou de savoir-vivre. Chères enfants, il faut tout savoir pour vous servir à votre gré ; il faut être médecin, avocat, cuisinière, grande dame, artiste, millionnaire, pauvre, jeune, vieille, avoir la gaieté de votre âge et la sagesse des vieux. Il faut surtout aller très vite en besogne et les exigences de la pagination vous indignent. Il y a un an, une petite jeune abonnée m'écrivait le 31 décembre en me priant instamment de lui donner des indications au sujet des Rois. Cela faisait sept jours pour écrire, imprimer, corriger, paginer, plier, et envoyer le journal afin d'arriver à temps. J'ai mis la petite lettre pressée sous la griffe de mon lévrier de bronze me promettant d'y répondre... l'année suivante. L'heure est venue et voici tout ce que je sais sur la question :

On tire les rois, expression vulgarisée et elliptique dont tout le monde connaît la signification, donc, on tire les rois comme l'on veut, soit à la fin du dîner, soit à un souper après soirée quelconque, soit en prenant le thé, soit au lunch ; mais plutôt entre parents et amis qu'entre étrangers ; la tradition est restée celle d'une fête de famille. Le gâteau type est la grosse brioche en dessous de laquelle on introduit la fève si cette opération n'a pas été faite par le pâtissier en pétrissant sa pâte. Aujourd'hui, la fève est remplacée par une petite poupée de porcelaine qui casse plus sûrement les dents de la reine ou du roi, et

ébrèche mieux le couteau qui fait les parts du gâteau mystérieux.

La jeune fille à qui échoit la fève-poupée pousse généralement un cri joyeux en montrant les insignes de sa royauté de hasard entre ses lèvres tremblantes de plaisir. Etre reine !... choisir son roi !... et recevoir un cadeau ! Alors, mignonne, si c'est vous, ayez soin de faire appel à tout votre tact dans une aussi périlleuse conjoncture. Ne soyez pas la jeune fille coquette qui désigne pour son roi un beau monsieur, avec l'intention évidente d'ébaucher un flirt ; ni la jeune fille étourdie qui appelle au même honneur un pauvre diable d'ami qui voudra faire bien les choses, et devra se priver peut-être du nécessaire pour vous offrir un souvenir durable de votre éphémère royauté ; ni un imbécile non plus, cela dans votre intérêt, car ces sortes de gens ont le don de tomber toujours à côté de la question : si vous souhaitez un carnet de bal, il vous donnera une lorgnette, et si vous êtes myope, il l'aura certainement choisie pour presbyte. Donc, afin de n'être pas prise de court, faites-vous à l'avance un petit plan, et si le sort vous désigne, choisissez un roi convenable, le mieux est d'être pourvue à l'avance d'un fiancé, car en lui tout sera réuni. Je connais une petite reine, qui ayant fait des yeux le tour de la table et, n'ayant trouvé que des postulants-monarques dangereux, aux points de vue que j'indique, leva son verre en disant d'une voix sonore et joyeuse : « Je choisis papa, pour roi ! » Et le lendemain, papa offrit à sa reine une montre grosse comme une noisette, guillochée, émaillée, diamantée, une merveille, qu'elle paya d'un baiser. Heureux royaume !

Et, maintenant que j'ai fini mon article royaliste, je m'aperçois que j'ai tout dit excepté ce qu'on me demande. Non, mademoiselle : vous n'avez rien à offrir à votre roi. Votre rôle est tout passif ; il consiste à trouver la fève dans votre part de gâteau, à le constater devant témoins et à choisir un roi, si on vous y invite, car il y a des maisons où cela n'a pas cours. Et puis, pour tous les détails qui surgiront, inspirez-vous de votre cœur et de votre esprit.

Quant à vous, monsieur, que vous soyez roi par élection de la brioche ou par élection de la reine, soyez galant, reconnaissant et... généreux. En échange, on criera gentiment : « Le roi boit ! » quand vous porterez votre verre aux lèvres, et cela vaut bien quelque chose.

C. DE LAMIRAUDIE.

Prière à nos lectrices de lire les « Solutions des Devinettes de novembre » page 96 intercalaire.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.